LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

ZOO

www.zoomag.com

TRONDHEIM RESSUSCITE LAPINOT

CARTHAGO : UNE INTÉGRALE POUR LES 10 ANS

VALÉRIAN VU PAR LUPANO ET LAUFFRAY

BLACK DOG, LES RÊVES DE PAUL NASH

RENTRÉE 2017 - GRATUIT

L'Autre Monde

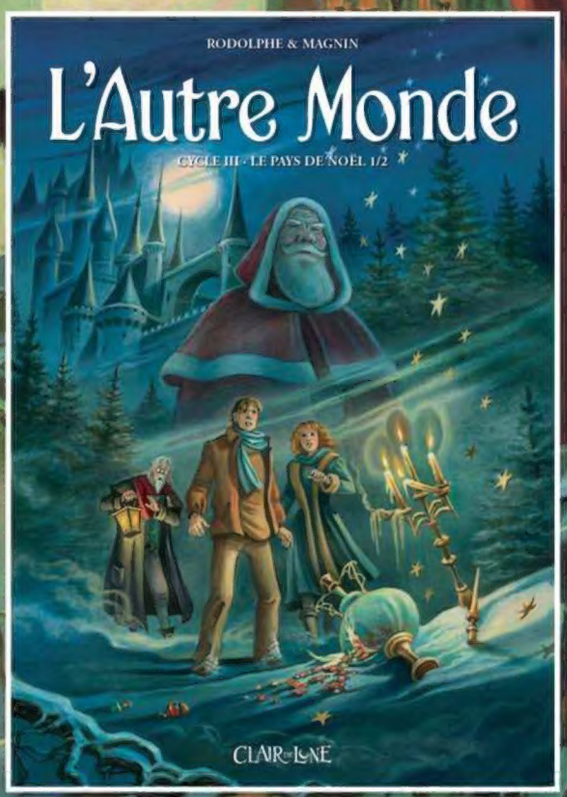
Nouveau Cycle

Par le scénariste de

AMAZONIE & CENTAURUS

Par la dessinatrice de

L'HÉRITAGE D'ÉMILIE



Une aventure fantastique inédite
au Palais des Neiges

CLAIR DE LUNE

www.editionsclairdelune.com

Fruits de la science et de la magie, les montures mécaniques ont conduit à l'avènement de redoutables combattants :

Les Chevaucheurs

MAXA'

Après le succès du premier cycle,
ils reviennent pour vivre un voyage extraordinaire sur les traces du dieu Adurag

Petit Pierre & Ieiazel

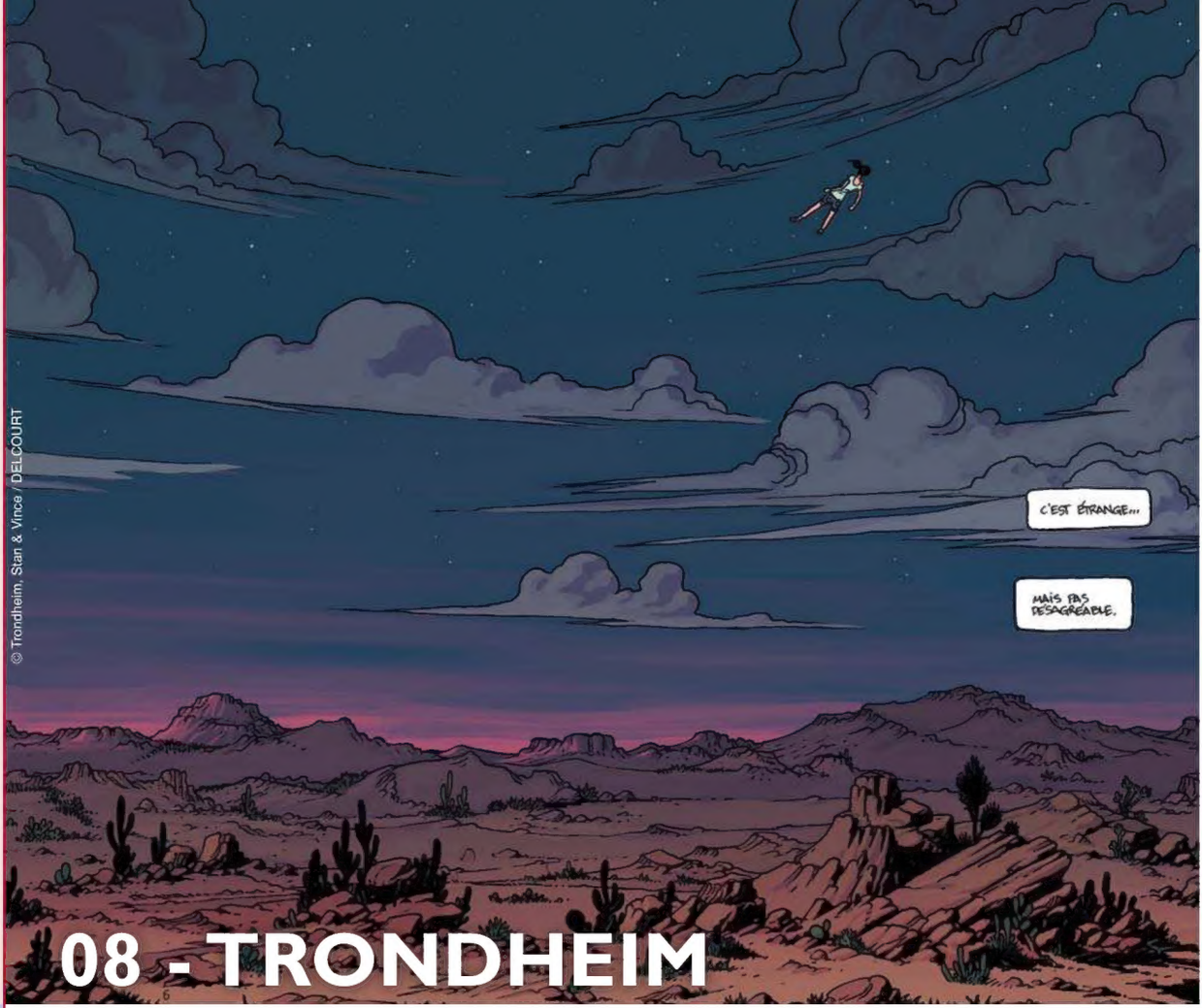
Édito

L'automne n'est pas seulement la saison des feuilles mortes de Prévert, c'est aussi une grande profusion de sorties importantes en librairies, aux feuilles bien vivantes cette fois. Sachez que vous aurez droit cette année aux retours par leurs créateurs du célèbre Lapinot (comme la couverture de ce numéro l'annonce), et du Chat du rabbin. Quand ils ont pris une retraite bien méritée ou nous ont quittés, d'autres prennent la relève (préparez-vous à de nouveaux Astérix et Corto Maltese). Sans oublier les «Vus par untel » et séries dérivées : l'édition s'est toujours fait fort de renouveller l'intérêt pour ses personnages mythiques. On attend par ailleurs avec impatience le Batman de Marini ainsi que le Torpedo de Risso.

Si vous estimez qu'il faut aller de l'avant, vous pourrez aussi lire avec un peu de chance des romans graphiques de qualité. Et puisque l'heure est à la consécration du Neuvième art, il y aura aussi quelques livres intéressants d'interviews et d'études. Beaucoup plus qu'il y a 40 ans, où il fallait se contenter des fanzines spécialisés pour trouver de l'étude pointue. Ainsi va la vie !

Nous en profitons pour rendre hommage au talentueux Michel Plessix, récemment décédé. Son œuvre très attachante, sincère et délicate, sera mise à l'honneur au prochain salon Quai des Bulles de Saint-Malo, fin octobre.

JEAN-PHILIPPE RENOUX



© Trondheim, Stan & Vince / DELCOURT

08 - TRONDHEIM

Zoo est édité par Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zoolemag.com

Conseillers artistiques :
Kamil Plejwaltzsky, Howard LeDuc

Rédaction de ce numéro :
Olivier Pisella, Julien Foussereau, Thierry Lemaire, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Yaneck Chareyre, Cecil McKinley, Hélène Beney, Kamil Plejwaltzsky, Vladimir Lecointre, Thomas Hajdukowicz, Jean-Laurent Truc, Alex Métais, Julie Bordenave, Vincent Facélina, Jérôme Briot, Gersende Bollut

Publicité :
• pub@zoolemag.com, 06 08 75 34 23
• Geneviève Mechali, genevieve@zoolemag.com

Couverture :
© Lewis Trondheim / L'Association

Abonnements et administratif :
roselyne@zoolemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en Italie par TIBER S.P.A.
Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

Zoommaire

rentrée 2017

ACTU BD

10 - **CARTHAGO :** locataires des abysses
12 - **RAVAGE :** le pari du héros antipathique
14 - **EPIPHANIA :** les deux font le père
15 - **LA BELLE MORT :** vaincre le cafard
16 - **VALÉRIAN** vu par Lupano et Lauffray
17 - **AFTERZ :** femmes actuelles
18 - **SACHA GUITRY,** anarchiste indéfinissable
20 - **LE PHOTOGRAPHE DE MAUTHAUSEN**
21 - **LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME / ALEXANDRIN...**
22 - **UNE AFFAIRE D'ÉTATS :** que cache le faux suicide ?
24 - **NERVAL, L'INCONSOLÉ**
26 - **CHRONIQUES**

RUBRIQUES

04 - **AGENDA NEWS :** cycle de conférences de Benoît Peeters...
27 - **LA RUBRIQUE EN TROP :** PolyEpoxy, la case la plus copiée
28 - **ART & BD :** Faubourg sentimental
30 - **REDÉCOUVERTE :** réédition de David Boring
31 - **COMICS :** Femme rebelle, Black Dog, Big John Buscema...
38 - **JEUNESSE :** super Maupomé
39 - **MANGAS & ASIE :** Erased Re, La Forêt millénaire...
47 - **SEXE & BD :** Extases, Inguinis

CINÉ & DVD

48 - **ZOMBILLÉNIUM :** l'aliénation morte-vivante du capital
49 - **LOU ET L'ÎLE AUX SIRÈNES :** le klaxon de la sirène

JEUX VIDÉO

50 - **LES PILIERS DE LA TERRE :** le temps des cathédrales

Prochain numéro de Zoo : 16 octobre 2017

© Debeurme / CASTERMAN

EPIPHANIA : PAGE 14

Le logo « coup de cœur Zoo » distingue les albums, films ou jeux vidéo que certains de nos rédacteurs ont beaucoup appréciés.

Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo à l'adresse www.zoolemag.com/preview/ Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.

Zoo est partenaire de :

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

Forum des images

france culture

Les Pierres sacrées d'Ellijahremkathum

L'Éveil constitue le premier volet de cette aventure BD épique mêlant la science-fiction à l'*heroic-fantasy*. Le 7 août dernier, Claude Pelet *(Balade au Bout du monde*, T.17, *Épilogue* ; *Sasmira*, T.2, *Le destin des Algo-Beran)* nous invitait à devenir les « édinautes » de son travail d'auteur. Un album de 56 pages dont 49 de récit en quadrichromie. Il a choisi le site de financement participatif Ulule pour cela. Objectif : 6000 euros destinés à l'impression. Claude Pelet concrétise ainsi son projet dont la genèse, remontant à 1990 nous explique-t-il, précède sa carrière de dessinateur professionnel. Un germe qu'il aura fait mûrir jusqu'à parvenir en 2017 à la complète réalisation des pages (scénario, dessin, couleurs) et à son édition prévue pour la fin de l'année : à 20 jours du terme de la campagne de financement, l'objectif était déjà atteint. Petite aide à la prononciation : ÉLI - Y - A - RÈME - K - TOUME !
https://fr.ulule.com/les-pierres-sacrees/

VINCENT FACÉLINA

Formula Bula #5

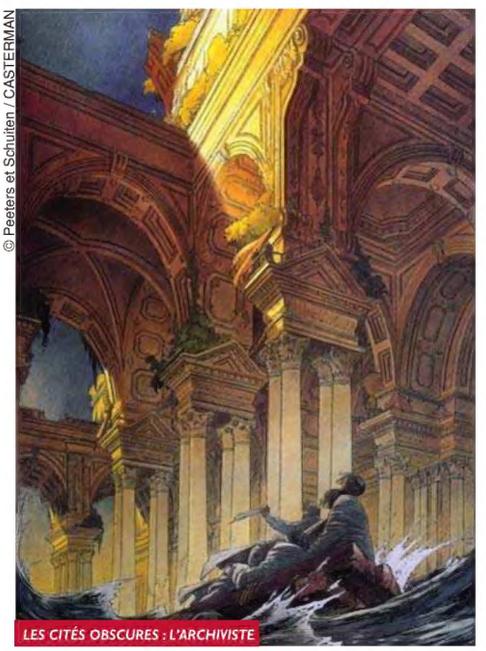
Formula Bula est un festival parisien spécialisé dans l'édition tendance indé, avec quelques événements grand public. Il se tiendra cette année majoritairement les 7 et 8 octobre au Point Ephémère (200 Quai de Valmy 75010 Paris). On y trouvera un village d'éditeurs indépendants et des expos (Johnny Ryan, *Kramers Ergot*, Blexbolex et Simon Hanselmann) dans des lieux extérieurs. Il y aura des séances de dédicaces conviviales, des rencontres avec Ryan et Fleury, mais aussi des débats sur le grand Richard Corben, sur l'Oncle Picsou (animé par Jean-Pierre Dionnet), ainsi que sur le *C'est la jungle !* de Kurtzman (cette fois par notre collègue Frémion). La « dédicroisière » du samedi 8 permettra de voyager avec une modique PAF sur le canal de l'Ourcq, en compagnie sans doute de Duhoo et Killoffer qui présenteront l'atypique *Mon Lapin Quotidien*.
formulabula.fr

JPR

Prix jeunes talents comics

Associé à Panini Comics et *20 minutes*, le Comic Con Paris, qui se tiendra du 27 au 29 octobre 2017 à la Grande Halle de la Villette, a lancé un concours de couvertures sur le thème des super-héros Marvel ouvert aux dessinateurs n'ayant encore jamais été publiés. S'il est peut-être un peu tard pour participer (candidatures jusqu'au 11 septembre), vous pourrez toutefois admirer les propositions des participants et voter pour vos préférées entre le 14 septembre et le 13 octobre sur 20minutes.fr. Les 10 finalistes seront départagés le 27 octobre par un jury composé notamment de Brian Michael Bendis.
Plus d'infos sur www.comic-con-paris.com

« Pour une histoire de la bande dessinée », en dix conférences



© Peeters et Schuiten / CASTERMAN

LES CITÉS OBSCURES : L'ARCHIVISTE

À la fois exégète du 9e art et scénariste de bande dessinée (on lui doit notamment le cycle des *Cités obscures*), Benoît Peeters publie sur le médium depuis bientôt 35 ans. Dans les murs du Musée des arts et métiers, il propose à partir du 14 septembre, et pour dix dates, de transmettre au public ses connaissances et réflexions, à travers un panorama de la bande dessinée mondiale qui met en exergue ses moments importants et ses évolutions. Par tranche d'une heure, une fois par mois, Benoît Peeters contera l'histoire de la bande dessinée en donnant la part belle à la France, aux États-Unis, au Japon et à la Belgique. À la fois historien et historien de l'art, il parlera du premier demi-siècle des BD franco-belges et américaines, de la métamorphose des mangas, de l'âge d'or des revues, du développement du roman graphique, des bandes dessinées à la croisée des arts, des nouveaux territoires abordés par le 9e art et des nouvelles formes graphiques. Un tour d'horizon qui ne se veut pas exhaustif mais plutôt articulé autour de repères majeurs, servi par l'éloquence et le point de vue de Benoît Peeters, ça ne se refuse pas. Pour lire le programme rendez-vous sur www.arts-et-metiers.net/musee/pour-une-histoire-de-la-bande-dessinee.

THIERRY LEMAIRE

CYCLE DE CONFÉRENCES DE BENOÎT PEETERS
Du 14 septembre 2017 au 7 juin 2018, salle de conférence du Musée des arts et métiers, entrée libre

LA NUIT NANARLAND 2

Rien de tel qu'une bonne tranche de rigolade pour relativiser les prélèvements obligatoires ou la joie discutable de retrouver les bancs de l'école. Et la perspective de passer une nuit au prestigieux Grand Rex pour s'infliger les nanars les plus improbables s'avère plus que réjouissante. D'autant que le programme s'annonce costaud et varié. Jugez plutôt. Les amateurs de doublage lamentable pourront ricaner comme des hyènes devant l'inénarrable *Mega Force*, accident industriel de 1982 censé devenir la machine à cash d'Hollywood, et *Black Roses*, pamphlet contre le hard-rock fruit du malin et corrupteur d'une jeunesse stupide. Les défricheurs attendront quant à eux de pied ferme *Dangerous Men*, film sécuritaire incompréhensible à la production chaotique et en pointillés sur trois décennies, et le délice turc *Tarkan contre les Vikings*, riche en monstres en caoutchouc et en barbares sertis de pompons fluo. Dans tous les cas de figure, venez travailler vos abdominaux par le rire incontrôlable que déclenche une bonne rasade de mauvais films sympathiques.

JULIEN FOUSSEREAU

NUIT NANARLAND DEUX
Le 23 septembre au Grand Rex à 20h, Paris, 20 €, www.nuitnanarland.com

DR

LA CIBDI

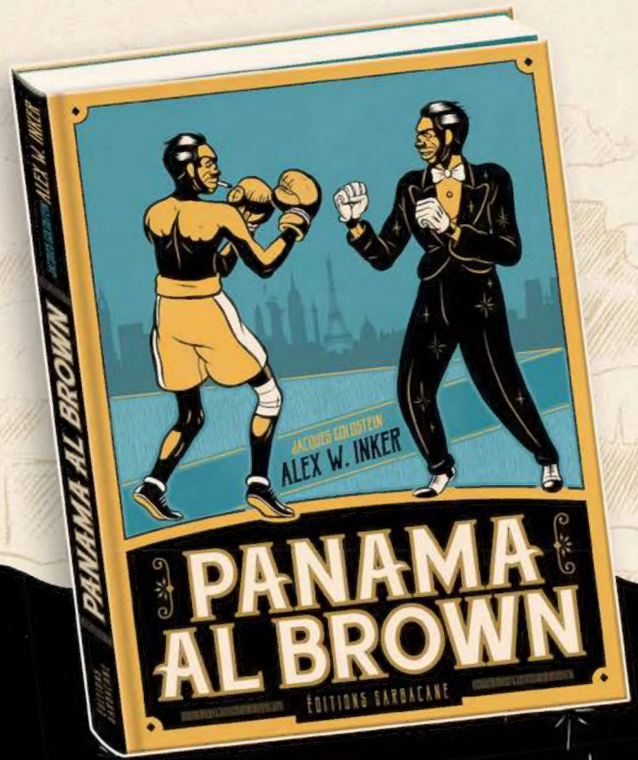
Rencontres nationales de la BD à Angoulême

L'année dernière avait vu la résurrection des cycles de conférences et tables rondes organisées par la Cité Internationale de la bande dessinée et de l'image (CIBDI) à Angoulême (on se souvient des Universités d'été au tournant des années 2010). Les 1ères Rencontres nationales de la bande dessinée avaient fait écho aux préoccupations des auteurs en dressant un panorama de la situation économique du secteur. Cette année, c'est le lien entre éducation et bande dessinée qui est passé au crible. Prenant très à cœur son rôle d'observatoire du 9e art, la CIBDI a choisi d'ausculter les rapports entre l'école, au sens large, et la bande dessinée. Cette dernière a-t-elle enfin droit de cité auprès de l'Éducation nationale (et des enseignants) ? Quelle est la formation des professeurs pour utiliser ou analyser ce médium ? Peut-on parler d'une bande dessinée éducative ? Quelle est la place de la BD dans l'éducation artistique et culturelle ? Quel est son rapport aux sciences humaines ? Quelle est la situation au Québec, en Allemagne ou en Grande-Bretagne ? Voilà autant de questions, et bien d'autres, qui seront débattues pendant les deux journées des Rencontres.

THL

DEUXIÈMES RENCONTRES NATIONALES DE LA BD À ANGOULÊME
Les 5 et 6 octobre au CIBDI à Angoulême, inscriptions sur www.citebd.org

L'ÉVÉNEMENT SARBACANE DE LA RENTRÉE !



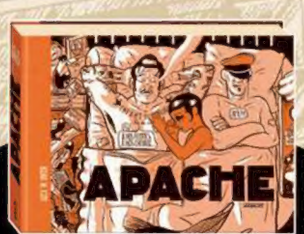
PANAMA AL BROWN

JACQUES GOLDSTEIN

ALEX W. INKER

Dessin : Alex W. Inker, « Panama Al Brown » © Sarbacane 2017. www.editions-sarbacane.com

Panama Al Brown, Champion du Monde de boxe, dandy jazz et intime de Cocteau !



PAR ALEX W. INKER, PRIX SNCF DU POLAR 2017

SARBACANE | 2007 2017 | 10 ans d'histoires en bandes dessinées

facebook.com/fanpage.editions.sarbacane

OPÉRATION COPPERHEAD

DARGAUD
LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE!

LA RENTRÉE SERA GRAPHIQUE !

OPÉRATION COPPERHEAD

Jean Harambat

Londres, à la fin de la seconde Guerre Mondiale. Les deux acteurs Peter Ustinov et David Niven sont chargés de « former » un comédien de troisième zone pour incarner le Général Montgomery lors d'une tournée en Afrique du Nord... Et faire croire aux Nazis que le Débarquement s'effectuera par le sud de la France. Une opération « *Monty Bidon* » brillamment racontée par Jean Harambat.

Le 29 septembre 2017 - 176 pages

PACO LES MAINS ROUGES

Vehlmann & Sagot

Ancien instituteur, Paco les Mains rouges, surnommé ainsi parce qu'il a commis un crime de sang, a été envoyé au bagne en Guyane. Il affronte un monde carcéral où règne la loi du plus fort, où chaque instant est une question de survie, sans le moindre espoir de sortir libre... La conclusion d'un magnifique roman graphique à la hauteur de l'attente !

Le 6 octobre 2017 - 80 pages

Chevalier Brayard

Zidrou & Porcel

Le seigneur Brayard s'en revient de croisade, accompagné du jeune moine Rignomer. Ils croisent la route de la princesse Hadiyatallah, qui se révèle être une otage en fuite. Brayard décide de l'escorter en Orient pour la rendre à son père moyennant rançon, et entraîne Rignomer dans ce voyage rocambolesque... Quelle poilade, les croisades !

Disponible - 80 pages

L'air de rien

Aude Picault

Dans une centaine de strips mordants, Aude Picault croque avec tendresse et une ironie délicatement distanciée ses contemporains et notre société moderne. Un album qui décape les relations sociales dans un univers urbain. Fin, subtile et jubilatoire !

Le 13 octobre 2017 - 72 pages

Scannez-moi

Téléchargez l'application DARGAUD+ pour accéder en exclusivité aux premières pages de chacun de ces albums.

© Jean Harambat / Dargaud 2017 © Zidrou et Porcel / Dargaud Benelux 2017 © Fabien Vehlmann et Eric Sagot / Dargaud 2017 © Aude Picault / Dargaud 2017

La Carte du ciel , d'Arnaud Le Gouëfflec et Laurent Richard

Inséparables, Claire, Jules et Wouki sont en terminale. Alors qu'ils croient aux ovnis, quelques-uns de ces objets volants auraient survolé leur ville. Le trio est en ébullition, mais l'arrivée d'une nouvelle prof de philo change la donne. Les auteurs entremêlent avec brio chronique lycéenne, science-fiction et thriller ; jusqu'à la fin, il est difficile d'entrevoir où cela va conduire. Malgré quelques petites maladresses (tout n'est pas toujours vraisemblable), c'est très bien mené, intrigant et touchant. *La Carte du ciel* est ainsi un beau portrait, fluide et dense, d'adolescents qui se cherchent et veulent exister par eux-mêmes avec leurs croyances et leurs désirs.

Glénat, 144 p. couleurs, 22 €

BORIS HENRY

Le Cirque, journal d'un dompteur de chaises, de Surducan

Dans la cité, sale et triste, Manu rêve de devenir dompteur de chaises. Il sait que chacune a une personnalité différente, et réussit à faire sortir le meilleur d'elles-mêmes. Mais la dictature qui régit la ville n'aime pas que l'on rêve en dehors des clous. Alors, lorsque le cirque s'installe clandestinement en dehors de la ville, il tente sa chance… et se fait embaucher ! Entre rêves et ultra réalisme, le one-shot poétique d'Iléana Surducan va vous faire renouer avec l'essentiel : le besoin de fantaisie ! Une nouvelle édition, avec une nouvelle couverture, qui donne une chance supplémentaire de découvrir la magie de ce cirque rêveur.

Makaka, 160 p. couleurs, 23 €

HÉLÈNE BENEY

Heidi au printemps, de Marie Spénale

Loin du pastiche grivois qui salirait nos souvenirs de la fillette suisse gambadant naïvement dans les alpages avec ses chèvres et son grand-père, cet album raffiné dans le pur style ligne claire propose d'imaginer la suite du récit laissé en suspens par la romancière Johanna Spyri. Désormais adolescente, Heidi s'est lassée de ses jeux d'autrefois et les journées lui semblent bien longues. Une routine tout juste brisée par les lettres de son amie Clara qui, elle, semble follement s'amuser à Francfort. Jusqu'au jour où la jeune demoiselle voit sous un nouveau jour Peter, son ami d'enfance… De fantasmes en désillusions, une agréable variation érotique, pudique et émoustillante, qui illustre les tourments propres à l'adolescence.

Delcourt, 128 p. couleurs, 18,95 €

GERSENDE BOLLUT

TRONDHEIM
science-fiction et carottes

Trois albums signés Lewis Trondheim sortent en cette rentrée 2017 : le tome 5 d'*Infinity 8*, un nouveau récit de SF avec Stan & Vince au dessin, et le retour pour le moins inattendu de Lapinot, excusé depuis 2004 pour cause de décès accidentel dans le tome précédent de ses « formidables aventures ». Autant de raisons de donner la parole à Lewis !

DR

Après la saga multi-auteurs *Infinity 8*, vous restez dans la science-fiction avec *Density*, un récit en trois tomes qui marque votre première collaboration avec Stan & Vince…

Lewis Trondheim : Je connais Stan et Vince depuis 25 ans, je passais déjà les voir dans leur atelier quand j'étais encore à Paris. On a eu des collaborations très fugitives, quelques pages pour *L'Atelier Mastodonte*, un récit court pour le journal *Spirou*. Mais malgré l'envie, on n'avait jamais encore eu l'occasion de faire plus. Jusqu'au moment où on s'est aperçus qu'une fenêtre s'ouvrait.

Comment résumeriez-vous l'histoire de *Density* ?

Quelqu'un à qui ce n'était pas destiné reçoit un superpouvoir lié à la densité pour sauver la planète d'une invasion extraterrestre. Chloé est touchée par un rayon alien après avoir été utilisée par son frère Gilles comme un bouclier, car il pensait que le rayon en question était néfaste. Dès lors elle peut faire fluctuer sa densité. En densité basse, elle peut voler ou traverser la matière, mais dans ce cas elle ne peut rien attraper et risque de s'enfoncer sous terre. En densité haute, elle résiste à toutes les attaques, mais elle ne peut pas bouger. J'aime bien inventer des lois de ce style, qui limitent les superpouvoirs (l'équivalent de la kryptonite de Superman). Cela pousse le lecteur à se demander comment un pouvoir aussi problématique pourra permettre de sauver l'humanité contre la menace extraterrestre.

© Trondheim / L'ASSOCIATION

Le personnage de Gilles porte le prénom et le physique de Boulet… Pourquoi ?

Boulet a un blog, où il se représente. Il aime parler d'ovnis, d'extraterrestres, de sciences… Je le connais bien, Stan et Vince aussi. On s'est dit, plutôt que d'inventer un personnage, utilisons celui qu'on a sous les yeux ! Il était déjà présent dans *Aquablue*, on complète la liste. Ça devrait lui faire plaisir. Même si cette fois, il passe pour un gros benêt. Le personnage, hein, pas le vrai Boulet !

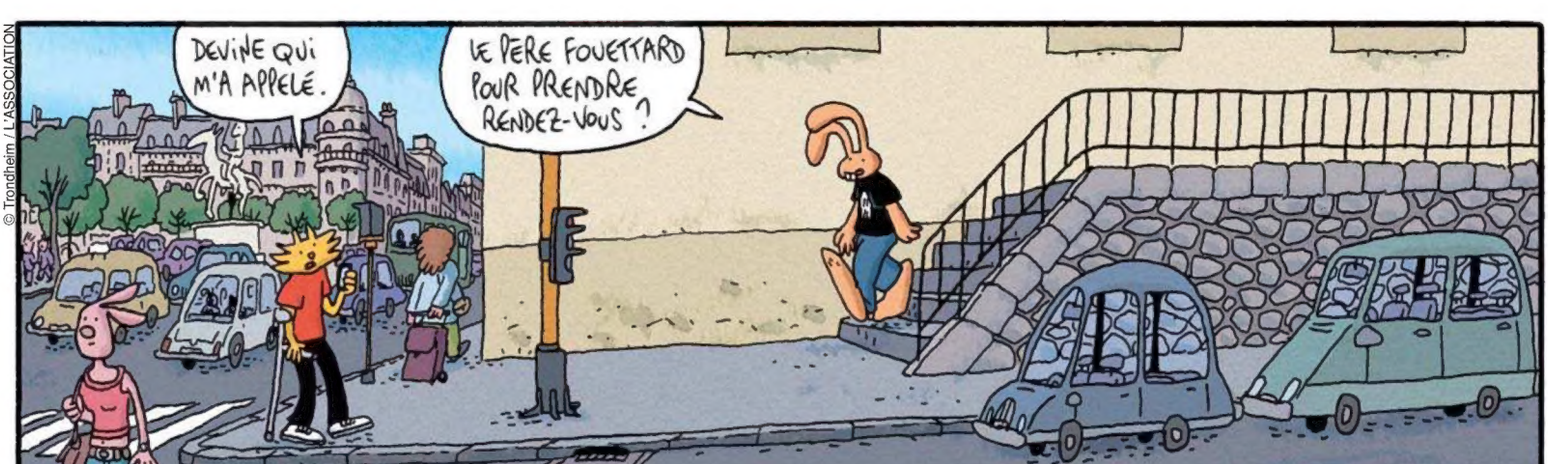
Un des événements de cette rentrée 2017, c'est la relance inattendue des Aventures de Lapinot, que vous aviez tué et enterré en 2004 dans le tome 8, *La vie qui vient*…

Dans mon projet initial pour *La vie qui vient*, ce n'est pas Lapinot qui devait mourir. Mais après avoir dessiné une dizaine de pages, il était devenu évident que c'était l'idée la plus efficace. Des gens m'ont reproché d'avoir tué Lapinot. Je leur ai demandé « *Imaginez qu'au lieu de Lapinot, ce soit Richard ou Titi qui meure. L'album aurait-il été meilleur, ou moins bon ?* ». Tout le monde a admis qu'il aurait été moins bon. C'était dans la logique narrative de cette histoire-là : le personnage principal devait mourir. Mais dans l'album suivant, le lecteur retrouve Lapinot sous la forme d'un avatar de Spirou. C'est un album qui a été publié avant, mais il porte le numéro 9, alors que *La vie qui vient* était le tome 8… Une preuve parmi d'autres qu'il pouvait y avoir d'autres histoires de Lapinot.

En 13 ans, je n'ai jamais cessé de dessiner Lapinot, car on a continué de me le demander en dédicace. Donc il n'est jamais réellement « mort ». Les lecteurs le sentaient bien, et me demandaient régulièrement quand une nouvelle histoire sortirait. Il fallait qu'il y ait une envie de mon côté, et une idée. Sans me forcer. Ce qui a fini par arriver.

Relancer Lapinot a-t-il nécessité de relire les albums pour retrouver les personnages, ou ils ont toujours existé quelque part en veille dans votre esprit ?

J'ai relu la scène de séparation avec Nadia, pour bien l'avoir en tête et ne pas faire d'erreur au moment d'écrire la suite, mais je connais les person-



© Trondheim / L'ASSOCIATION

nages par cœur sans avoir besoin de relire les albums. Ce qui me posait le plus de problème, c'est le changement de société. J'ai écrit le premier album en 1993. Lapinot rencontre Nadia à cette époque. Si on regarde l'histoire complète racontée dans les aventures contemporaines de Lapinot, il doit se passer moins de quatre ans au total. Donc ça devrait se passer entre 1993 et 1997. Et pourtant, l'environnement de Lapinot suit les évolutions du temps de la parution des albums. À la naissance des personnages au début des années 1990, il n'y a pas d'Internet, pas de téléphones portables, pas de réseaux sociaux. Toutes choses qui font leur apparition au fur et à mesure. Comme si la technologie arrivait plus vite dans leur monde que dans le nôtre. Mais comment faire autrement pour parler de mon temps, si je restais coincé dans la temporalité intrinsèque de la série ? Et puis… je n'allais pas continuer à montrer Lapinot qui cherche une cabine téléphonique, alors qu'elles ont presque déjà toutes disparu !

Attention, avec des raisonnements comme celui-là, vous allez vous retrouver un jour à re-re-dessiner *Slaloms* !

Eh oui… C'est pourquoi je ne continue pas les « *Formidables aventures de Lapinot* ». Les *Nouvelles aventures de Lapinot* ne sont pas un reboot, c'est une mise à jour de l'univers.

D'autres histoires sont prévues ?

J'ai une idée pour un autre volume. Après on verra, je n'ai pas de vision à long terme là-dessus. Ce sera au coup par coup. Le prochain sera aussi un Lapinot contemporain, ce qui me permet plus facilement d'exprimer un point de vue sur la société actuelle. C'est un besoin qui est devenu plus vif, depuis que j'ai franchi la cinquantaine. Plein de récits de fiction que j'ai faits, quand ils n'ont que de l'action et des rebondissements, sont légers. À mon âge, j'ai moins envie d'aller vers cette légèreté. Je ne renie pas ces albums. Mais ces livres sont plus compliqués à produire et à assumer, après 50 ans.

Faire revenir Lapinot à L'Association, où il était né, c'est une manière de boucler la boucle ? D'attirer la lumière vers L'Association en lui offrant un best-seller ?

L'Association a toujours eu un modèle à deux vitesses, avec certains livres qui se vendent bien – ceux de Marjane Satrapi, de Guy Delisle, de David B ou les miens – et d'autres livres plus compliqués mais très qualitatifs. Dans la période où JC Menu était seul, les productions très avant-gardistes et radicales ont été favorisées, avec des ventes très faibles à la clé. L'Association s'est alors retrouvée dans une situation délicate, jusqu'au moment où une grève a été organisée contre la gestion de Menu, car une partie des salariés allaient être virés. Quand la structure a été reprise par ses anciens cofondateurs, on s'est rendu compte que de ne pas avoir de nouveaux albums de Guy Delisle ou Marjane Satrapi compliquait les choses. J'étais embarqué dans de nouveaux projets ailleurs, mais je me suis dit qu'il fallait que je propose quelque chose à L'Association. J'ai alors pensé à Lapinot. Le fait de faire un format 48 pages cartonnées couleurs (ou « 48cc ») est une forme de clin d'œil à Menu et à son pamphlet *Plates-bandes*.

L'album est le premier titre d'une nouvelle collection nommée « 48cc ». Là aussi, c'est une langue tirée à Menu, ou un juste retour des choses, puisque les autres éditeurs ne se sont pas privés, de leur côté, d'imiter les bonnes recettes de L'Association ?

Menu ou moi, nous avons toujours aimé le format 48cc. Menu a vilipendé une partie des gens qui faisaient des albums standardisés et sans âme, mais il adore Tillieux et plein d'autres auteurs dont toutes les œuvres sont des 48cc. Tant qu'on fait de bons albums qui sont dans la logique de L'Association, on n'a pas de raison de se priver de ce format. C'est vrai que ce serait bizarre de publier *Lucky Luke* à L'Association. Mais Lapinot est né ici, il y revient, tout va bien.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JÉRÔME BRIOT

© Trondheim, Stan & Vince / DELCOURT

➪ **DENSITY, T. 1**
de Lewis Trondheim, Stan & Vince,
Delcourt, 112 p. couleurs, 15,95 €

➪ **LES NOUVELLES AVENTURES DE LAPINOT : UN MONDE UN PEU MEILLEUR**
de Lewis Trondheim,
L'Association, 48 p. couleurs, 13 €

LOCATAIRES DES ABYSSES

La publication en intégrale des cinq premiers volumes de la série *Carthago* permet de (re)plonger dans le récit aquatique scénarisé par Christophe Bec et dessiné par Eric Henninot et Milan Jovanovic. Une haletante traque du Megalodon qui perd de sa force en dérivant vers le genre des mondes perdus.

© Bec, Henninot et Jovanovic / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

« *L'Homme n'a accès qu'à 5 % de la surface totale des mers et des océans, et toutes les décennies nous découvrons encore des espèces inconnues dans ces 5 %. Alors imaginez ce que l'on pourrait découvrir dans tout le reste.* » Cette phrase prononcée dans le tome 1 par Wolfgang Feiersinger, alias le « centenaire des Carpates », richissime collectionneur autrichien passionné par la cryptozoologie (l'étude des animaux dont l'existence est contestée), est le postulat de départ de la série *Carthago*. Le fond des océans est en effet la dernière terra incognita du globe, résistant pour l'instant en grande partie à l'exploration humaine. L'absence de lumière ainsi que la pression colossale qu'on y rencontre empêchent l'Homme de s'y mouvoir à sa guise. L'étude de ces fonds marins n'est donc que parcellaire mais connaît chaque année, au fil des perfectionnements technologiques, de nouvelles avancées. La flore, les ressources minières, la cartographie de cette partie du monde se dévoilent petit à petit. Mais le plus fascinant pour le grand public restent sans nul doute les découvertes étonnantes sur la faune des profondeurs. Des petites créatures aquatiques effrayantes sont surprises par les bathyscaphes et d'autres, que l'on pensait disparues, font une réapparition inattendue. Après une pêche miraculeuse en 1938, le cœlacanthe passe brusquement de fossile du Dévonien (416 à 316 millions d'années) à poisson bien vivant. Pourquoi n'existerait-il pas alors d'autres spécimens d'animaux marins préhistoriques évoluant encore aujourd'hui dans les abysses ? C'est le questionnement auquel répond *Carthago* en envoyant Kim Melville, océanologue, sur les traces de ce genre de rescapés. Évidemment que de tels survivants d'un autre âge existent dans nos mers ! Mais pas n'importe lesquels.

© Bec, Henninot et Jovanovic / LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

ENJEUX ÉCONOMIQUES

Pour pimenter l'intrigue de la série, Christophe Bec a en effet opté pour des colosses sous-marins. Liopleurodon (6 à 15 m de longueur), Kronosaurus queenslandicus (13 m) et Carcharodon Megalodon (16 à 20 m) hantent les pages de *Carthago*. Trois fois plus gros que son descendant le requin blanc actuel, le Megalodon se taille la part du lion. Il est vrai qu'un pareil monstre des océans a de quoi exciter l'imagination en ravalant le héros des *Dents de la mer* au rang d'aimable poisson d'aquarium. À cette inquiétante réapparition d'espèces féroces que l'on pensait disparues, et à la chasse au trésor des zoologues qui en découle, Christophe Bec lie avec pertinence des enjeux économiques. Craignant la sanctuarisation de la région pour raisons scientifiques, la multinationale Carthago, société de forage dans les fonds sous-marins, étouffe en effet depuis des années la découverte d'un Megalodon dans les environs d'un juteux gisement de gaz. Ce qui n'est pas du goût d'Adome, groupuscule écologiste clandestin qui n'hésite pas à utiliser tous les moyens nécessaires, même violents, pour faire plier les industriels. À ces fils narratifs déjà appétissants, Christophe Bec ajoute quelques ingrédients plus convenus. L'incursion de créatures légendaires (et non disparues) comme le yéti affaiblissent un peu l'intrigue principale. L'allusion à des mondes tout aussi légendaires comme l'Atlantide et la présence d'un personnage aux capacités plus qu'humaines emportent les derniers volumes de *Carthago* vers une autre direction, pas forcément nécessaire. Pour autant, le récit est bien mené et porté par le dessin très réaliste, et réussi, d'Éric Henninot puis de Milan Jovanovic à partir du tome 3 (mention spéciale à toutes les couvertures, superbes !). L'ambiance oppressante des fonds sous-marins est parfaitement retranscrite et la lecture des cinq premiers volumes donnera envie de continuer la série avec le tome 6, paru en juin dernier.

THIERRY LEMAIRE

⇨ **CARTHAGO,**
INTÉGRALE 10 ANS - TOMES 1 À 5
de Christophe Bec, Éric Henninot et Milan Jovanovic,
Les Humanoïdes Associés, 296 p. coul., 69,99 €

LOIN DE ROME, PUISSANCE ET ÉTERNITÉ
NE SONT QUE CHIMÈRES...

ALIX SENATOR

J. MARTIN, V. MANGIN, TH. DÉMAREZ

TOME 6
EN LIBRAIRIE

casterman

WWW.CASTERMAN.COM

© 2017 CASTERMAN - MARTIN / MANGIN / DÉMAREZ

Sophie, l'intégrale T.5, de Jidéhem

© Jidéhem / DUPUIS

Jidéhem commence sa carrière d'auteur à 16 ans dans les pages de *Héroïc Albums* où il anime les aventures policières de Ginger. À l'arrêt de cette revue, il rejoint Franquin qu'il assiste au niveau de l'élaboration des décors de plusieurs histoires de Spirou. Franquin lui demande de continuer les illustrations des chroniques automobiles de Starter, puis il imagine pour lui l'inoubliable Gaston Lagaffe. Après le mini-récit qui lui est consacré, Starter a l'honneur d'une histoire écrite par Delporte, et c'est peu de temps après qu'apparaît une jeune fille nommée Sophie, la première héroïne du journal *Spirou*, avant Natacha et Yoko Tsuno qui lui emboîtent le pas, cassant une masculinité bien établie jusqu'ici dans les pages de l'hebdomadaire.

Jidéhem est le spécialiste des beaux décors et des automobiles et autres engins motorisés (il imagine même une voiture intelligente et émotive, Zoé, bien avant la fameuse Coccinelle des studios Disney). Un peu raide au début, le trait des personnages s'arrondit au fil des épisodes. Les aventures sont plaisantes à lire, et dans certains cas palpitantes. Ce volume propose de redécouvrir les derniers albums de la série, alors que le décès de cet auteur modeste et talentueux, fidèle pilier de l'hebdo *Spirou* pendant des décennies, est survenu il y a quelques mois.

Dupuis, 360 p. couleurs, 32 €

MICHEL DARTAY

La Saga de Grimr, de Jérémie Moreau

Jérémie Moreau se renouvelle au contact de l'Islande et de ses sagas âpres et bercées par une nature à la fois belle et écrasante. Avec l'histoire de Grimr, un jeune colosse très tôt orphelin, le lecteur est plongé dans le XVIIIe siècle d'une île dominée par le Danemark, où l'Homme est bien minuscule face à l'océan, aux volcans et à la lande à perte de vue. Grimr, lui, épouse la nature, ce qui lui vaudra un destin exceptionnel, digne des plus grands scaldes, les poètes islandais. Épique, enlevée, poignante, servie par le dessin vibrant de Jérémie Moreau, *La Saga de Grimr* est une réussite.

Delcourt, 232 p. couleurs, 25,50 €

THIERRY LEMAIRE

LE PARI DU HÉROS ANTIPATHIQUE

Deuxième tome pour l'adaptation signée JD Morvan du roman *Ravage*, de Barjavel. Un livre qui a longtemps été accusé de flirter avec l'idéologie de l'État Français de Vichy. Pour traiter cette question épineuse, le scénariste semble avoir opté pour un procédé radical : faire du héros un personnage détestable.

© JD Morvan, Walter et Macutay, d'après Barjavel / GLÉNAT

FACE AU MIROIR DU TEMPS

Pour nous permettre de ne pas nous attacher à François, JD Morvan a décidé de mettre en perspective les actes du personnage jeune, puis âgé. Ce faisant, le scénariste nous donne à voir les postures, puis les réalisations. Même si le François-Patriarche a beaucoup de style, il est difficile de cautionner ses postures totalitaires. Alors quand le jeune personnage commence à faire preuve d'une absence d'empathie face à ses semblables, on peut difficilement se réfugier derrière l'idée qu'en de telles circonstances la fin justifierait les moyens. Même si c'est François que l'on suit de bout en bout, JD Morvan a structuré le récit de sorte à ce que l'on ne se trompe pas : le personnage est charismatique mais ce n'est pas ce point de vue-là que défend l'auteur.

UN COMBAT PERDU D'AVANCE

Le parti-pris du scénariste semble plus s'exprimer dans le personnage de Denis, le forgeron du Mont-Ventoux, un des rares résistants au Patriarche. Ce personnage vient nous dire que François lutte en vain. Il lutte contre le développement de la technologie qui aurait diminué l'humain. Mais le forgeron, bien mis en avant sur ce tome, montre surtout que l'humain n'est pas qu'une somme d'actes « naturels ». Il est aussi le fruit de sa réflexion et de son inventivité. Nature contre culture, un vieux débat qui s'illustre parfaitement dans ces pages.

UN DESSIN RÉALISTE POUR NOUS IMPLIQUER

Ceux qui ont lu le premier tome ont pu apprécier la qualité de la prestation graphique du dessinateur philippin Rey Macutay, associé au coloriste Walter. Mais c'est sans doute maintenant que l'on identifie le propos du scénariste, que l'on perçoit toute la pertinence de ce choix. Par le trait et la couleur, les deux artistes créent une ambiance extrêmement réaliste, proche d'un style photographique. Les deux trames temporelles sont futuristes, mais à chaque instant, on a le sentiment que les événements pourraient être réels. On est immergé dans un monde dystopique qui pourrait être le nôtre. Impossible de rester en retrait face aux choix du héros, dans ces conditions.

IL FAUT SAVOIR PASSER OUTRE

Un dessin excellent et une adaptation qui prend tout son sens sur ce deuxième tome, ce sont donc deux très bonnes raisons de passer outre les sentiments négatifs générés par le héros et prendre le temps de lire cette excellente histoire.

YANECK CHAREYRE

RAVAGE, T.2

de JD Morvan, Walter et Macutay, d'après Barjavel, Glénat, 48 p. coul., 13,90 €

Glénat, éditeur de talents

THE DEAD HAND

Kyle Higgins, Stephen Mooney

Hier, ils se faisaient la guerre.
Aujourd'hui, ils se battent
pour la paix.

TOME 1
DISPONIBLE

SACHA GUITRY

Noël Simsolo,
Paolo Martinello

Un demi-siècle d'amours,
de théâtre et de mots d'esprit !

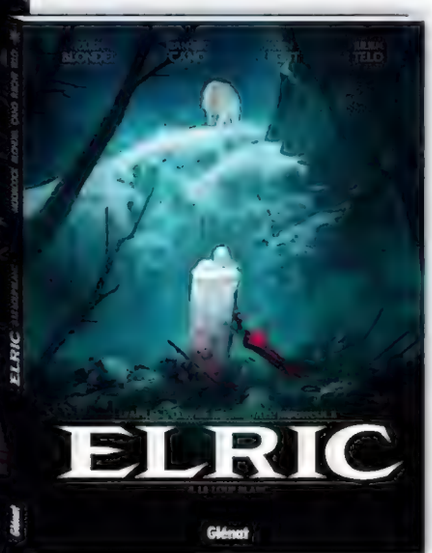
TOME 1
DISPONIBLE

CES JOURS QUI DISPARAISSENT

Timothé Le Boucher

«Je ne suis présent qu'un jour sur deux
et ce corps vit lorsque je dors.»

RÉCIT COMPLET
DISPONIBLE



ELRIC

Julien Blondel, Jean-Luc Cano,
Robin Recht, Julien Telo

Du sang et des âmes
pour mon seigneur Arioch !

TOME 3
DISPONIBLE LE 20 SEPTEMBRE

Glénat
www.glenatbd.com

Les deux font le père

Tu crois que, pour nous aussi, c'est notre dernière chance ?
Je sais pas, David... Je ne sais même plus si c'était une bonne idée de venir ici...
Peut-être que ça fait longtemps que c'est foutu, notre histoire...
© Debeurme / CASTERMAN

Album sur la paternité, la singularité et l'altérité, le premier tome d'*Epiphania* passe de la chronique sur le couple à la fable fantastique, sans jamais cesser de surprendre.

David rêve régulièrement que Jeanne, sa compagne, accouche d'un enfant monstrueux. Ce cauchemar n'est en rien anodin : David ne veut pas être père et cela a manifestement contribué à mener son couple dans une impasse. Afin de se donner une dernière chance, David et Jeanne se rendent au « camp de l'entraînement amoureux » dirigé par le docteur Krüpa, un psychiatre qui se comporte en gourou. Très rapidement, rien ne se passe comme imaginé, des événements extraordinaires bousculant totalement l'existence de David.

© Debeurme / CASTERMAN

UN RÉCIT HYBRIDE

Il est difficile de résumer ce premier tome d'*Epiphania* car la tentation est grande d'en dire trop et de dévoiler des points essentiels du récit, or ce dernier repose sur des rebondissements radicaux qui modifient à plusieurs reprises la perception du lecteur. Ainsi, le fantastique fait irruption dans la chronique quotidienne sans signes avant-coureurs. À l'instar de certains personnages, l'histoire se transforme, mais Ludovic Debeurme la poursuit comme si de rien n'était : elle continue d'être la chronique d'un duo, même si la composition de celui-ci a changé. La question de la paternité, centrale, prend une tournure inattendue, le personnage principal ne réagissant pas comme nous pouvions l'imaginer : être père se révèle ne plus être un problème pour lui, mais un fait, voire une solution.

PASSAGES ET MÉTAMORPHOSES

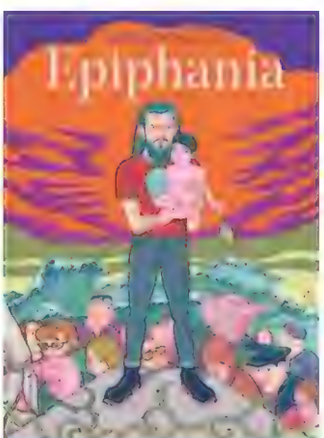
Au fil de cet album, il est question de changements qui interviennent au cours de l'existence des individus, qu'ils soient prévisibles ou non, le fait d'un événement précis ou dus au passage du temps. Ici, ils prennent notamment la forme de la reconstruction après un deuil ou de la crise d'adolescence. Ludovic Debeurme suit cela dans la sphère de l'intime (la famille) comme à l'échelle d'une société. Ce choix contribue à accentuer le trouble véhiculé par cette histoire. Il en va de même du dessin qui combine couleurs réalisées au crayon et à l'ordinateur, et associe rugosité et uniformité. Il accentue parfois certains éléments des corps, leur attribuant une étrangeté certaine.

À LA DÉCOUVERTE DE L'ALTÉRITÉ

Outre la paternité, *Epiphania* s'attache à l'altérité. Le traitement sensible et intense de cette thématique apparente cet album à des œuvres majeures de la bande dessinée indépendante américaine – on pense au *Black Hole* de Charles Burns et ses adolescents aux corps singuliers – ou du cinéma : les films de Tod Browning, David Lynch, David Cronenberg, *Le Village des damnés* (1960) de Wolf Rilla ou encore *Les Enfants loups, Ame et Yuki* (2012) de Mamoru Hosoda. Si David tient compte de la singularité de son fils mais ne la met pas en avant, le traitant comme n'importe quel autre enfant, ce n'est pas le cas de tous. Cette différence de vue prend de plus en plus d'importance et conduit l'histoire davantage sur le terrain du drame. C'est peut-être l'aspect le moins original de l'album, mais son rôle est essentiel : il permet d'intensifier les rapports entre David et Koji, puis d'introduire une première distance entre eux. En parlant du rejet de l'autre, l'auteur transforme de nouveau son récit, en faisant une chronique sociale et un thriller.

Au final, Ludovic Debeurme livre une bande dessinée à l'image de ses personnages principaux : à fort caractère, singulière et qui procède par métamorphoses successives.

BORIS HENRY



EPIPHANIA T.1

de Ludovic Debeurme, Casterman, 120 p. couleurs, 22 €

© Bablet / ANKAMA EDITIONS

VAINCRE LE CAFARD

Ankama fête le succès du récent *Shangri-La* de Mathieu Bablet en nous présentant une version augmentée de son premier livre.

Il ne s'agit pas là de *space opera*, mais de survie urbaine. Sans doute à New York, dans un futur proche, l'heure de l'apocalypse a sonné. Des insectes géants (mille-pattes et cafards) menacent un trio de rescapés. Soham, Jérémiah et Wayne subsistent à défaut de vivre. Ils arpentent les rues désertes de la mégalopole, se nourrissent de boîtes de conserve après avoir vérifié leur date de péremption. Quelques brefs flash-backs permettent de revisiter leur vie d'avant.

Peu de confrontations avec les insectoïdes au cours de la première moitié du livre. Silencieux pour ne pas éveiller l'attention, le trio se déplace d'immeuble en immeuble, ce qui permet à l'auteur d'offrir avec générosité de somptueux décors d'une ville désertée. Après quatre ans d'errance (et un autre survivant, abattu par erreur par Soham, à moins que...), ils rencontrent une jeune femme, Robin, qui va semer la zizanie dans leur trio.

UN FORMAT PLUS ADAPTÉ

Les couleurs sont fortement marquées par le brun des cafards, les pages de garde des chapitres montrent leur prolifération. Mathieu Bablet précise : *« Par rapport à sa première édition, cette nouvelle version est présentée dans un format plus grand, presque à l'échelle originale. Comme j'ai un dessin assez fouillé avec beaucoup de détails au niveau des décors, j'avais été un peu frustré de retrouver les planches à une taille réduite. J'ai pu ensuite ajouter quelques bonus à la fin de l'album qui composent un carnet graphique sur mes recherches de décors et de personnages. Varier les projets me permet de casser la routine qui s'installe pendant les deux ans de réalisation de chaque BD. Je n'ai pas vu venir le succès de* Shangri-La, *qui me donne aujourd'hui une certaine confiance dans mes prochains projets ».*

MICHEL DARTAY

LA BELLE MORT

de Mathieu Bablet,
Ankama, Label 619,
160 p. couleurs, 17,90 €

ET NIVEAU RETRAITE, JE SUPPOSE QUE VOUS N'AVEZ RIEN PRÉVU ?
LA RETRAITE C'EST IMPORTANT, VOUS SAVEZ. SI VOUS VOULEZ JE VOUS FICELLE UN PETIT MONTAGE AVEC UN CAPITAL DE DÉPART.
LA RET... HEU...
© Lupano et Lauffray, d'après Christin et Mézières / DARGAUD

Miettes de temps au naturel

2017 est décidément l'année *Valérian :* en plus du film de Besson, du *Pilote* spécial et du *Guide des mille planètes* par Christophe Quillien, voilà que paraît une aventure inédite et comique, *Shingouzlooz Inc.*, signée Lauffray et Lupano !

En 2010 sortait *L'Ouvretemps*, 21e volume de *Valérian et Laureline* par Pierre Christin et Jean-Claude Mézières, point final annoncé d'une saga de science-fiction commencée en 1967 dans le magazine *Pilote*. Dans la foulée, les éditions Dargaud, qui craignaient de voir s'éteindre un des fleurons de leur catalogue, proposent à Manu Larcenet de réaliser « son » album de *Valérian*, sur le modèle de la collection « Spirou par… ». L'idée est de permettre à un ou des auteurs de jouer avec les personnages et l'univers d'une bande dessinée culte, en se les appropriant le temps d'un album. *L'Armure du Jakolass*, ou « *Valérian* vu par Manu Larcenet », sort en 2011. Malgré la qualité et le succès indéniables de cet album, la collection en reste là pendant plus de cinq ans. Dans l'intervalle, non seulement Christin et Mézières ont décidé de jouer les arrêts de jeu avec la publication inattendue de *Souvenirs de futurs*, un tome 22 composé de récits courts qui complètent les premières aventures du couple d'agents spatio-temporels ; mais surtout, le réalisateur Luc Besson s'active à partir de 2015 autour de la création d'un long-métrage *Valérian* au budget stratosphérique, sorti pendant l'été 2017. Dès lors, marketing oblige, toute la série se met au diapason du film : nouvelle maquette pour les albums avec un nouveau logo-titre repris du film, nouvelle intégrale où Laureline disparaît à nouveau du titre de la série[1]. Et enfin !, un nouveau « *Valérian* par… » est publié avec un casting prometteur : Wilfrid Lupano au scénario et Mathieu Lauffray au dessin.

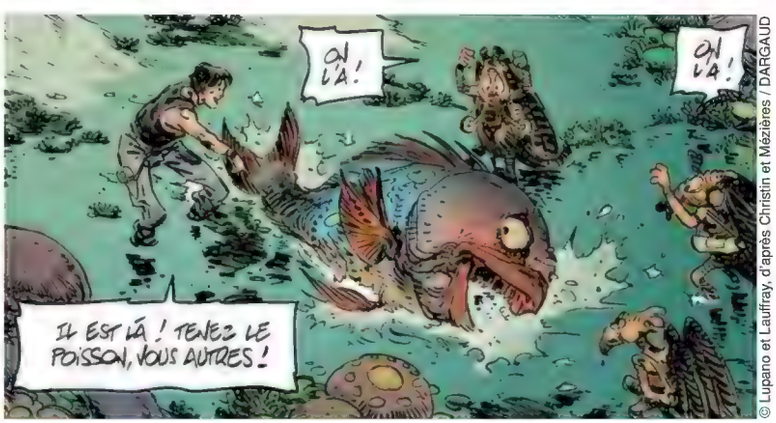
VERS L'INFINI, ET ON VERRA !

Valérian et Laureline sont chargés d'arrêter Zi-Pone, un robot spécialiste de l'évasion fiscale crapuleuse et accessoirement de la pêche au « qwanthon », le thon quantique bleu dont la chair précieuse atteint des prix indécents dans la plupart des galaxies. Or, c'est bien connu, quand c'est quantique, tout se complique. Ils sont bientôt rejoints par les Shingouz qui réclament leur protection, poursuivis par un Monsieur Albert furibard en 4L à quatre ailes, résolu à atomiser le trio d'informateurs proboscidés à grandes rafales de blaster. Leur crime ? Les Shingouz, à la suite d'une manœuvre pour le moins discutable, sont devenus propriétaires de la planète Terre. Mais ils l'ont bêtement perdue au poker, au profit d'un alien pas du tout fréquentable. Les agents spatio-temporels parviendront-ils à mener à bien l'arrestation du robot et la sauvegarde de leur planète, sans oublier d'optimiser leur compte-retraite ?

Lupano a déjà fait la preuve, dans *Azimut* notamment, de son habileté à inventer des créatures surprenantes et des situations farfelues. Lauffray, de son côté, excelle à mettre en scène les facéties de son acolyte avec dynamisme, sens de l'exotisme et surtout, registre qu'on lui connaissait moins, avec un comique visuel omniprésent. L'album comporte de beaux clins d'œil à sa série d'origine, notamment à la faveur d'une revue de mode des plus belles tenues portées par Laureline. Mémorable également, un gag irrésistible pastiche une scène célèbre de *Star Wars* : un juste retour des choses, quand on se souvient de tous les emprunts de la saga de George Lucas à l'imaginaire de Mézières ! Les puristes s'offusqueront peut-être que les Shingouz parlent ici sans les phylactères aux formes ourlées qui leur donnent leur accent particulier, ou que Laureline gratifie Valérian d'un « chéri » inhabituel, mais ces peccadilles ne pèsent pas bien lourd dans le verdict : *Shingouzlooz Inc.* est un album réussi qui satisfera fans et profanes. Et fixe la barre haut, dans l'hypothèse d'un troisième album « *Valérian* par… » par des auteurs pleins de trac qui sont certainement déjà au travail. Ou pas. Mais quand ?

JÉRÔME BRIOT

[1] Les premières aventures sont intitulées *Valérian, agent spatio-temporel*, quand bien même Laureline s'y tape l'essentiel du boulot. En 2007, à l'occasion des 40 ans de la série, les auteurs décident de renommer leur œuvre *Valérian et Laureline*. Ce qui a peut-être un côté *Paul et Virginie*, mais a le mérite de rétablir une parité omniprésente et exemplaire dans la série.



© Lupano et Lauffray, d'après Christin et Mézières / DARGAUD

SHINGOUZLOOZ INC.

de Lupano et Lauffray, Dargaud, 56 p. coul., 13,99 €

Femmes actuelles

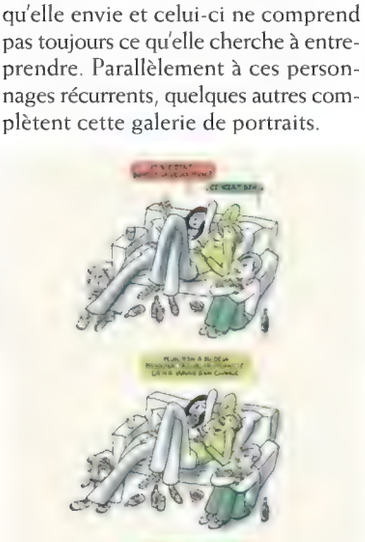
À travers deux héroïnes, Charles Berberian propose un tour d'horizon des us et coutumes de la société contemporaine connectée.

PAS MAL L'INTERVIEW DE TON AMOUREUX QUI TOURNE SUR LES RÉSEAUX, EN CE MOMENT.
OUAIS BOF, JE NE SAIS PAS TROP QUOI EN PENSER.
DÉJÀ BLASÉE?

© Berberian / FLUIDE GLACIAL

© Berberian / FLUIDE GLACIAL

Deux amies partagent leurs points de vue. Femmes bien d'aujourd'hui, elles échangent sur leur vie quotidienne, les soirées où elles se rendent, leurs rencontres, le sexe… Elles téléchargent des applications téléphoniques destinées à repérer les crétins ou les bons coups, à transformer « *n'importe quel film en film de boules* » ou à calculer son niveau d'ennui. L'une possède un chat qu'elle envie et celui-ci ne comprend pas toujours ce qu'elle cherche à entreprendre. Parallèlement à ces personnages récurrents, quelques autres complètent cette galerie de portraits.



© Berberian / FLUIDE GLACIAL

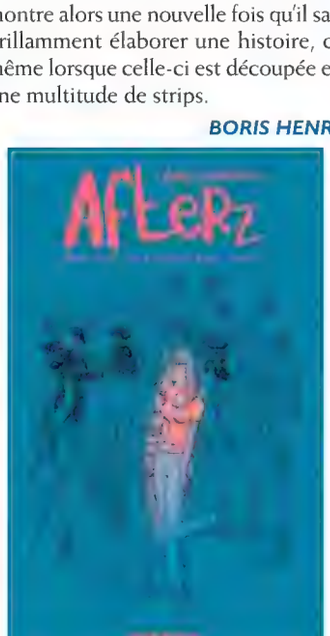
DÉPENDANCE 2.0

Afterz réunit des strips verticaux prépubliés dans *Grazia*. S'il est possible de regretter le fait que, bien souvent, il n'y en a qu'un seul par page, force est de constater que ce format correspond parfaitement à ces saynètes. Bien des strips évoquent ainsi des instantanés photographiques tels que ceux réalisés dans des Photomaton. Charles Berberian s'attache à des situations où, fréquemment, coexistent futilité et profondeur. S'il est parfois plus facile de voir la première, globalement ces strips sont bien sentis et drôles. Les deux héroïnes sont tour à tour attachantes et agaçantes, mais étant le produit d'une société qui les contraint davantage qu'elle ne les épanouit, elles s'avèrent finalement plutôt touchantes.

IMPORTANCE ET FORCE DE L'ALBUM

Si *Afterz* n'est probablement pas la bande dessinée la plus marquante de Berberian, elle appartient pleinement au sillon que ce grand auteur creuse depuis longtemps, en duo avec Philippe Dupuy ou seul. Ces gags doux-amers témoignent de son regard affûté qui saisit situations, personnes, comportements et accessoires les plus contemporains. Cela se perçoit dans le déroulement des gags comme dans les arrière-plans, les scènes situées en public (bars, boîtes de nuit…) en disant souvent long sur les lieux et ceux qui les peuplent, caractérisant un peu plus les deux héroïnes, leur univers comme leur mode de vie. L'ensemble constitué par ces strips est également essentiel. Apparaissent des échos, variations, relations entre personnages aperçus dans des gags différents. Charles Berberian montre alors une nouvelle fois qu'il sait brillamment élaborer une histoire, ce même lorsque celle-ci est découpée en une multitude de strips.

BORIS HENRY

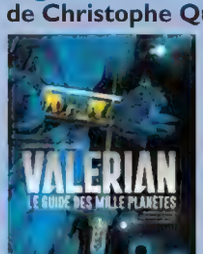


AFTERZ

de Charles Berberian,
Fluide Glacial,
112 p. couleurs, 17,90 €

zoom

Valérian, le guide des mille planètes, de Christophe Quillien

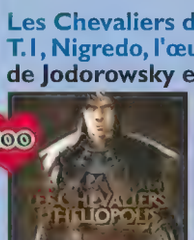


Comment devenir incollable sur l'univers de Valérian et Laureline ? En dévorant le *Guide des mille planètes*, une mini-encyclopédie qui répertorie en plus d'une centaine de notices tout ce qu'il y a à savoir sur le sujet. Auteurs, albums, personnages, créatures, planètes, objets, mais aussi concepts, influences et déclinaisons sont présentés par ordre alphabétique avec la verve réjouissante de Christophe Quillien. Des informations les plus générales aux petits secrets de fabrication, vous saurez tout sur les plus fameux agents spatio-temporels du 9e art.

Dargaud, 160 p. couleurs, 14,99 €

THIERRY LEMAIRE

Les Chevaliers d'Héliopolis, T.1, Nigredo, l'œuvre au noir, de Jodorowsky et Jérémy

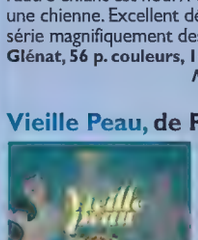


On ne présente plus le polyvalent Jodorowsky, aussi à l'aise dans le cinéma que dans la bande dessinée ou l'écriture de fables et de poèmes. Toujours très actif, le doyen des scénaristes s'associe avec le dessinateur Jérémy, remarqué pour ses épiques *Barracuda* publiés chez Dargaud. Peu avant la Révolution française, grâce à un puissant aphrodisiaque, Louis XVI a eu deux enfants, un légitime, l'autre avec une jolie pâtissière. Un alchimiste se charge de l'éducation du descendant royal à la particularité physique peu commune, l'autre enfant est nourri et élevé par une chienne. Excellent début d'une série magnifiquement dessinée !

Glénat, 56 p. couleurs, 14,50 €

MICHEL DARTAY

Vieille Peau, de Pochep



Sous-titré *« Des efforts pour qu'ils m'aiment encore »*, *Vieille Peau* de Pochep raconte les affres du gay vieillissant qui constate que son potentiel de séduction est mis à mal par les chairs flasques, la calvitie ou la présence de poils blancs dans sa toison intime (sans parler d'un goût inexplicable pour les pulls à motif Jacquard). Qu'il s'imagine fréquentant des salles de sport pour devenir ultra-musclé, dansant comme un dieu (sic) sur les dancefloors les plus branchés, tyrannisé par un sergent-chef-oui-chef du « Centre de formation au vieillissement » ou même résigné, Pochep c'est un humour et un trait irrésistibles qui combinent caricature et élégance.

Fluide Glacial, 48 p. couleurs, 10,90 €

JÉRÔME BRIOT

Jean Valhardi, l'intégrale 3, 1950-1954, de Delporte, Charlier et Paape

© Delporte, Paape et Charlier / DUPUIS

Créé par Jean Doisy au scénario et Joseph Gillain au dessin dans les pages de l'hebdomadaire *Spirou*, Jean Valhardi devint vite la véritable vedette du journal. Ses aventures palpitantes faisaient rêver le jeune lecteur de l'époque en l'emmenant aux quatre coins du monde lors de l'Occupation. Peu après la Libération, des dissensions apparurent entre les deux auteurs, et la série fut donc confiée à Delporte et à Eddy Paape.

Cette première période ne connut pas la consécration des albums à l'époque, mais quand Jean-Michel Charlier (apprécié pour son *Buck Danny*) reprit l'écriture, on eut droit à trois classiques de la BD franco-belge des années 50. Ayant affirmé son trait, Eddy Paape est alors au sommet de son talent. Charlier lui concocte *Le Château maudit*, histoire pleine de suspense et de mystère qui dut troubler le sommeil de bien des jeunes lecteurs de l'époque. Il embraye alors avec une longue histoire en deux tomes. L'inventeur d'une prodigieuse machine de guerre a été enlevé. Nous sommes alors en pleine guerre froide, les ravisseurs sont originaires d'un pays régi par une dictature militaire, située bien plus à l'Est que Prague. Un excellent thriller, entre l'espionnage et l'action.

Dupuis, 312 p. couleurs, 35 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Gens de Clamecy, de Baudouin et Mangin

Voilà une BD éminemment politique. *Gens de Clamecy* alterne en effet description détaillée des journées de résistance de la petite ville de la Nièvre au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1851, et portraits des habitants actuels de Clamecy réalisés sur le vif par Edmond Baudoin. Le lien tient dans la question que le dessinateur pose à chaque fois en échange de l'image : c'est quoi une société idéale ? Les réponses des Clamecycois entrent alors en résonance avec les événements de 1851, derniers feux d'une Révolution de 1848 rapidement détournée de ses ambitions sociales. Et ouvrent une réflexion sur la situation politique présente.

L'Association, 88 p. n&b, 15 €

THIERRY LEMAIRE

Sacha Guitry, anar indéfinissable

Sacha Guitry a quitté la scène il y a 60 ans. Il s'était juré de ne jamais jouer la comédie pour qu'on ne puisse le comparer à son père, Lucien Guitry, acteur et monstre sacré en ce début de XX^e^ siècle. Un faux dilettante Sacha, un cancre qui redoublera huit fois sa sixième et va devenir l'un des plus modernes auteurs du répertoire français. Il remplit toujours les salles et les rayonnages des libraires.

© Simsolo et Martinello / GLÉNAT

Après *Sacha Guitry une vie en BD* chez Delcourt, de François Dimberton et Alexis Chabert, Noël Simsolo, qui connaît son Guitry par cœur, en offre une biographie en deux tomes avec Paolo Martinello au dessin. Le premier, *Guitry le bien-aimé*, vient de sortir chez Glénat. Simsolo trace le portrait d'un homme qui jongle avec les mots, les sentiments, a du génie, du charme et, au passage, invente quelques techniques cinématographiques de premier plan.

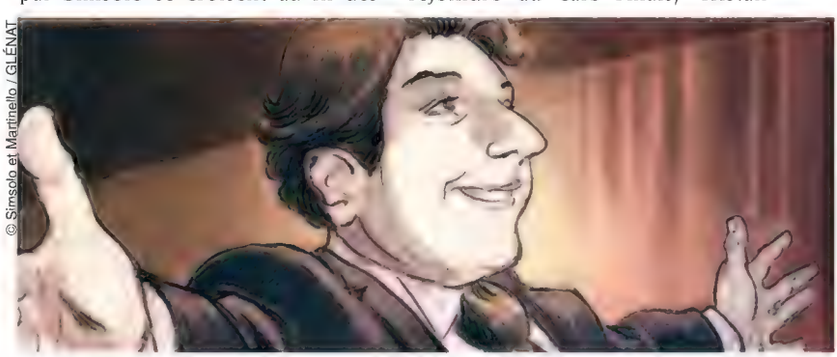
Mais qui a poussé Simsolo à faire de Guitry un héros de BD ? « *Guitry m'a accompagné depuis mon enfance. Comme je parlais souvent de Guitry, que j'avais écrit sur Guitry cinéaste, pourquoi ne pas en faire une BD m'a suggéré mon éditeur* ? » Et c'était parti pour deux albums, car le chantier et le sujet ne souffrait pas les restrictions. On ne badine pas avec Guitry. Il fallait aussi trouver le bon angle, la part de romanesque associée à une part biographique pure et dure, son enfance, ses amours qui vont scander sa vie et son œuvre littéraire ou cinématographique. Noël Simsolo connaît bien le cinéma. Alors il a raconté la vie de Guitry comme ce dernier racontait celle de ses personnages. Un parti pris au point que les répliques authentiques de Guitry et inventées par Simsolo se croisent au fil des pages, indécelables. « *Guitry le faisait aussi comme dans* Le Diable boiteux *avec Talleyrand* », précise Simsolo.

« LE MOT D'ESPRIT EST SACRÉ »

À croire qu'entre Guitry et Simsolo, il existe une complicité spatio-temporelle. « *Question de parcours. Je peux comprendre le sien par des expériences communes.* » Désinvolte Sacha Guitry, un jeune cancre devenu un génie par un coup de baguette magique ? Pour Simsolo c'est Cocteau qui a le mieux résumé la soi-disant facilité de Guitry à écrire, à créer. « *Il était doué mais l'esprit était toujours là. Écrire et faire l'acteur, ses passions* », Guitry ne peut pas s'empêcher de jouer avec le texte. Il disait : « *Vous pouvez être violent mais le mot d'esprit est sacré* ».

On le sait moins, mais Guitry était un dessinateur hors pair, un illustrateur, un publicitaire. Il renoncera : « *Je dessinais beaucoup trop vite car je voulais finir la chose à peine commencée. Et quand j'en avais assez je signais mon dessin. Et parce qu'il était signé je le croyais fini* ». Certains pourraient en tirer leçon. Il aime les femmes, séducteur impénitent mais fidèle en mariage.

C'est un sentimental. Il épouse une maîtresse de son père. Le succès est là, vite, mais c'est avec la seconde femme de sa vie, Yvonne Printemps au début des années 20, que Guitry s'impose définitivement. Il a été béni des dieux, Sacha. Quand, jeune, son père venait le chercher, ils allaient rejoindre au café Allais, Tristan


© Simsolo et Martinello / GLÉNAT

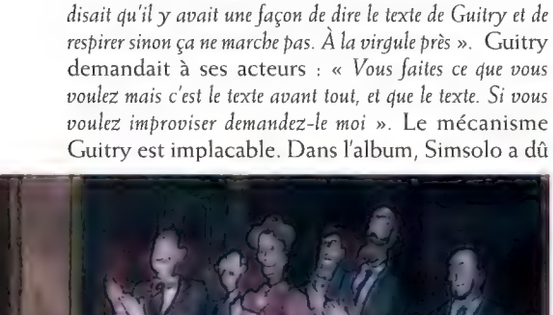
Bernard, Jules Renard, Jarry. Sa marraine c'est Sarah Bernhardt. Son parrain, le Tsar de Russie. Un milieu favorisé. Il a fait son grand œuvre de toutes ces influences, ces rencontres. Quand Guitry écrit ses pièces, il admire Labiche, Molière, Feydeau mais il comprend alors « *qu'un théâtre de boulevard est en train de naître mais peut-être aussi autre chose, plus fin dans la perception du sentiment. Sous le bon mot il y a toute une psychologie souterraine, intemporelle* ».

Il va vite comprendre l'importance du cinéma naissant. On lui reprochera à ses débuts de faire du théâtre filmé. De Cocteau, rappelle Simsolo, il retient « *la mode, c'est ce qui se démode* ». Guitry pense en effet que le cinéma sera un phénomène passager. Quand il a compris avec le parlant que le cinéma s'imposait en art, Guitry fonce et, trait de génie, « *signe des films qui mettent aussi en valeur, comme un documentaire, les acteurs qui jouent ses pièces, avec en prime un sens inné du découpage et du montage* », souligne Simsolo. Un esprit en mouvement perpétuel qui cherche, invente. Sinon, Simsolo le montre dans l'album, il s'ennuie. Il est en représentation permanente, accumule les succès au théâtre, de *Pasteur* à *Deburau*, *Mon Père avait raison*, *Faisons un rêve*. Au cinéma, il dirige Raimu, Arletty, ses épouses bien sûr Yvonne Printemps, Jacqueline Delubac, Lana Marconi ou Michel Simon à qui il dit « *bravo, on ne sait pas quand vous commencez à jouer et quand vous arrêtez* ».

« *Guitry a joué sa vie comme une pièce de théâtre et il a eu le premier rôle quand il le voulait* », insiste Simsolo. Guitry séducteur, l'album le montre à tour de planches et le dessinateur Paolo Martinello donne à son regard tout le charme imparable d'un homme qui aimait être heureux. Guitry a-t-il été l'homme d'un grand amour ? Pour Simsolo, « *c'est compliqué. On n'a pas de preuve mais Arletty aurait pu l'être cet amour passion. Guitry était en fait amoureux de l'amour* ». Il doit beaucoup à Yvonne Printemps qui l'a initié à la musique. Avec Guitry ils formaient un couple parfait à la scène et dans la vie. Elle le quittera pour Pierre Fresnay.

UNIVERSEL MAIS PAS INTERNATIONAL

« *Touche à tout, son drame aura été d'être universel mais pas international* », regrette Noël Simsolo. Son théâtre n'était joué qu'en Angleterre et dans les pays francophones. Guitry a été découvert bien après sa mort en Espagne ou en Italie. Le dessinateur Paolo Martinello ne le connaissait pas. Le style Guitry n'a jamais été égalé. « *Claude Rich qui vient de nous quitter a joué Guitry, Dussolier aussi. Alain Resnais me disait qu'il y avait une façon de dire le texte de Guitry et de respirer sinon ça ne marche pas. À la virgule près* ». Guitry demandait à ses acteurs : « *Vous faites ce que vous voulez mais c'est le texte avant tout, et que le texte. Si vous voulez improviser demandez-le moi* ». Le mécanisme Guitry est implacable. Dans l'album, Simsolo a dû



© Simsolo et Martinello / GLÉNAT

trouver la bonne cadence et le rythme pour être fidèle au ton Guitry.

Côté dessin, il fallait pour Simsolo « *une ligne claire un peu particulière, qui sache affirmer la ressemblance et qui ait de l'aisance, un dessinateur qui aime les expériences. On est dans une BD mais aussi dans un monde de théâtre. Quand le dessin commence c'est l'autre qui est sur le pont. Plus moi* ».

Guitry le bien-aimé sera aussi le mal-aimé dans le tome 2. La guerre et la Libération, la traversée du désert, Geneviève Guitry sa dernière femme, « *une catastrophe* ». On va haïr Guitry emprisonné en 1944 qui pourtant obtiendra deux non-lieux. Collabo Guitry ? Non. Jalousé, oui, abominablement. La revanche des médiocres. Le purgatoire de Guitry s'est terminé il y a 15 ans. Il ne comprenait rien à la politique. « *Il pouvait déjeuner avec Léon Blum en 36 et dîner avec Maurras. Guitry aime l'Histoire* ». Simsolo en donne une affectueuse définition : « *C'était un anarchiste indéfinissable et individualiste. Il adorait Beaumarchais, Molière, Saint-Just. L'admiration qu'il a pour Talleyrand est la clé de sa vision historique du monde. La France est son pays* ».

Alors quel avenir pour Guitry ? Le film parlé, la voix off et le film raconté avec *Les Mémoires d'un Tricheur*, *Si Versailles m'était conté*, il est un inventeur. Idem pour le théâtre moderne. Il avait compris qu'il fallait simplifier, rendre le texte intemporel, indémodable, juste, pas daté. « *Je me suis demandé*, poursuit Simsolo, *comment en images figées, en BD, le rythme Guitry allait exister. Paolo Martinello a réussi sans redondance.* »

On doit beaucoup à Guitry comme à tous ces grands acteurs-réalisateurs qui phosphorent en permanence, Woody Allen, Clint Eastwood. Pétillant Guitry, un joli cru de champagne dont les bulles éclairent le regard, font chanter les mots et dont on ne se lassera jamais.

JEAN-LAURENT TRUC

⇨ **SACHA GUITRY LE BIEN-AIMÉ, T.1**
de Noël Simsolo et Paolo Martinello,
Glénat, 66 p. couleurs, 14,95 €

DE LA PHOTOGRAPHIE CONSIDÉRÉE COMME CRIME DE GUERRE

ET ON DISPOSAIT DÉSORMAIS D'UNE ARME POUR DÉNONCER LES MENSONGES NAZIS...
... LA VÉRITÉ.
CONFORMÉMENT AU PLAN, LE VOL DES PHOTOS* ÉTAIT SUR LE POINT DE DÉBUTER.
© Salva Rubio et Pedro J. Colombo / LE LOMBARD

L'image choc qui illustre nos informations est le plus souvent légitimée pour des questions de mémoire. La photographie devrait logiquement dissuader, témoigner ou dénoncer les crimes aux yeux de ceux qui la contemplent. Or, bien souvent, la représentation de l'horreur, aussi réaliste soit-elle, se limite à son simple spectacle. Dans le pire des cas, l'image devient même trophée.

ÉPREUVES

L'idéologie nazie a conçu un ensemble de camps de concentration en fonction de l'appartenance politique, de l'orientation sexuelle, des origines ethniques et religieuses des individus, démontrant ainsi que la créativité en matière d'horreur n'avait pas de limites. Parmi les populations persécutées, il y eut les républicains espagnols exilés après la guerre civile. Ces derniers, après avoir trouvé refuge en France, furent souvent internés sur ordre du gouvernement d'Édouard Daladier puis, après la débâcle, livrés aux nazis. *Le Photographe de Mauthausen* se focalise d'abord sur la captivité de Francisco Boix, avant de s'attarder sur le portrait de Paul Ricken, un officier SS responsable du recensement des prisonniers, de la propagande et des archives photographiques de ce camp de concentration où un grand nombre d'Espagnols furent regroupés.

© Salva Rubio et Pedro J. Colombo / LE LOMBARD

Boix commence par travailler dans une carrière de granit avant d'être affecté au développement des épreuves photos. Peu de temps après ses débuts au sein de ce service, il découvre plusieurs clichés macabres mettant en scène des exécutions de prisonniers travestis en suicides ou en tentatives d'évasion. Il est interpellé par la sophistication et le soin quasi artistique apporté aux tirages. En devenant l'assistant de Paul Ricken, Francisco se rend compte que l'officier nazi tire un très vif plaisir à être le maître d'œuvre de cette activité et à collectionner les clichés de mise à mort, comme autant de sinistres trophées. Le prisonnier décide de conserver clandestinement des copies de ces photographies afin qu'elles puissent témoigner par la suite des crimes commis contre les siens.

TIRAGE

Même si l'album s'avère efficace et qu'il remplit son rôle en mettant en lumière une tragédie oubliée, on peut regretter par instant la linéarité et le classicisme du scénario. En tâchant de coller le plus possible à la biographie de Francisco Boix, *Le Photographe de Mauthausen* passe à côté d'aspects qui auraient mérité d'être approfondis. Au lieu de cela, l'album s'en tient essentiellement aux faits sans essayer de creuser les aspects le plus dérangeants de ce drame. La question de la photographie comme crime de guerre aurait pu ainsi dépasser le cadre du récit au lieu d'être survolée. Il eut été pertinent en effet de mettre en parallèle la perversion de Paul Ricken avec la tendance des médias modernes à confondre spectacle et information. Si des organisations comme Daesh se complaisent à mettre en scène la mort ou à esthétiser la barbarie, c'est aussi et surtout parce que notre société n'existe plus que par l'image.

On regrette enfin que le témoignage de Daniel Simon, ponctué de comparaisons irrecevables avec l'actualité récente ou l'emploi çà et là de formulations malheureuses[1], vienne écorner les cahiers qui suivent le récit. En dehors de ces petites maladresses, on peut relever, notamment, l'économie engendrée par l'administration SS en charge des camps, comprendre un peu mieux l'errance des réfugiés espagnols au lendemain de la guerre ou s'indigner de la façon dont s'est déroulé le procès de Nuremberg.

KAMIL PLEJWALTZSKY

[1] Le père du personnage principal est ainsi qualifié de « gauchiste » en page 114 ; un terme péjoratif qui en l'occurrence ne se justifie pas.

LE PHOTOGRAPHE DE
Mauthausen
LE PHOTOGRAPHE DE MAUTHAUSEN
de Salva Rubio et Pedro J. Colombo, Le Lombard, 168 p. couleurs, 19,99 €

Avoir un jour le beau rôle

Didier Tronchet et Nicoby signent une comédie vacharde bien rythmée, riche en quiproquos et surprises. Réjouissant.

© Tronchet et Nicoby / DUPUIS

Vincent Renard est médecin. Sur le point de divorcer, il doit faire comme si tout allait pour le mieux car son épouse tient à garder les apparences intactes. Lors d'un match du PSG, il croise Kevin Delafosse. Adolescents, ils jouaient ensemble au sein de l'US Villetaneuse. Par cette rencontre, il replonge dans son passé et repense à la belle Cécile. Et s'il a tout fait pour ne pas revoir Kevin, celui-ci s'invite dans sa vie quotidienne, la bousculant. Pour le meilleur ou pour le pire ?

LE MÉDECIN ET L'EMMERDEUR

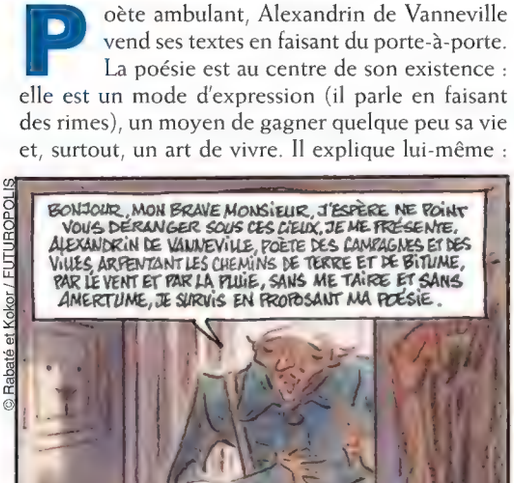
À la lecture du *Meilleur Ami de l'homme*, il est difficile de ne pas penser aux nombreux films dans lesquels un personnage s'accroche à un autre et en bouscule – voire en pourrit – l'existence, qu'il s'agisse de courts métrages burlesques des années 1920 ou des comédies de Billy Wilder, Francis Veber ou Pierre Salvadori. Si la recette en rappelle d'autres, elle est goûteuse et très bien cuisinée. Ainsi, Tronchet utilise avec grand talent situations décalées, effets de surprise et dialogues à l'humour caustique particulièrement aiguisé. Ce réjouissant jeu de massacre fonctionne très bien, ce d'autant plus que le dessin de Nicoby est au diapason : vif et direct, il véhicule avec justesse cette aventure effrénée. Une seule réserve : la toute fin de l'album. Si elle fonctionne bien et correspond à ce que nous pouvons souhaiter au personnage principal, elle apporte une rupture : l'éternel second couteau reprend cette place qu'il avait quittée au cours du récit. Les choses rentrant dans l'ordre, la critique sociale perd quelque peu de sa virulence.

BORIS HENRY

➪ **LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME**
de Didier Tronchet et Nicoby,
Dupuis, 144 p. couleurs, 19 €

La poésie comme art de vivre

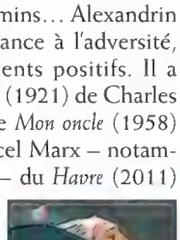
Pascal Rabaté et Alain Kokor s'associent pour une aventure tendre et mélancolique centrée sur un être cabossé par la vie qui a fait des mots sa béquille.


BONJOUR, MON BRAVE MONSIEUR, J'ESPÈRE NE POINT VOUS DÉRANGER SOUS CES CIEUX, JE ME PRÉSENTE, ALEXANDRIN DE VANNEVILLE, POÈTE DES CAMPAGNES ET DES VILLES ARPENTANT LES CHEMINS DE TERRE ET DE BITUME, PAR LE VENT ET PAR LA PLUIE, SANS ME TAIRE ET SANS AMERTUME, JE SURVIS EN PROPOSANT MA POÉSIE.
© Rabaté et Kokor / FUTUROPOLIS

Poète ambulant, Alexandrin de Vanneville vend ses textes en faisant du porte-à-porte. La poésie est au centre de son existence : elle est un mode d'expression (il parle en faisant des rimes), un moyen de gagner quelque peu sa vie et, surtout, un art de vivre. Il explique lui-même : « *Comme ma vie ne rime à rien je fais sonner les mots, c'est devenu primordial* ». Il croise Kevin, un gamin avec lequel il fait un bout de chemin.

UN AUTRE RAPPORT AU TEMPS

Ce récit prend le temps de laisser ses deux personnages principaux déambuler, observer, effectuer des rencontres, passer de la ville à la campagne, des routes principales aux petits chemins… Alexandrin n'accorde pas souvent d'importance à l'adversité, voire il la transforme en éléments positifs. Il a quelque chose du Charlot du *Kid* (1921) de Charles Chaplin, du Monsieur Hulot de *Mon oncle* (1958) de Jacques Tati comme du Marcel Marx – notamment par sa manière de parler – du *Havre* (2011) d'Aki Kaurismäki. Comme ces personnages, il se tient à la marge de la société.
La mise en page, délicate et inventive, enchaîne parfois des cases au contenu proche, ralentissant le défilement du temps, attirant l'attention sur un objet, une situation ou suggérant un effet de zoom. Le dessin d'Alain Kokor, aux couleurs délicates et fortes, colle parfaitement à la poésie que comporte et véhicule cet album. Enfin, si les auteurs privilégient la douceur et la tendresse, ils n'éludent en rien la violence à laquelle Alexandrin est confronté – comme en témoigne la fin – et leur récit n'est jamais mièvre.



© Rabaté et Kokor / FUTUROPOLIS

BORIS HENRY

➪ **ALEXANDRIN OU L'ART DE FAIRE DES VERS À PIED**
de Pascal Rabaté et Alain Kokor,
Futuropolis, 96 p. couleurs, 22 €

Gold Star Mothers, de Grive et Bernard

On est un peu déçu par le traitement de cet épisode méconnu de l'histoire de la Première Guerre mondiale. Au début des années 30, le gouvernement états-unien organise en effet des voyages transatlantiques pour que mères et épouses se recueillent sur les tombes de leurs enfants et maris morts au front 15 ans plus tôt. Mais le récit de Catherine Grive, qui s'attache surtout aux conditions du transport, peine à émouvoir. Et c'est en lisant la postface que l'on apprend par exemple avec stupéfaction que les mères afro-américaines ont fait un voyage à part. Un angle différent aurait certainement donné plus de souffle au récit.

Delcourt, 120 p. couleurs, 16,95 €

THIERRY LEMAIRE

Panama Al Brown, de Goldstein et Inker

Grandeur et décadence d'un boxeur malgré lui. Ces destins fulgurants, qui ressurgissent aussi brusquement qu'ils sont tombés dans l'oubli, sont toujours fascinants. Celui de Panama Al Brown, boxeur noir à la beauté phénoménale et au style sans pareil, homosexuel, champion du monde des poids plume, joueur de saxophone, qui détesta la boxe, fréquenta Jean Cocteau et dilapida ses gains faramineux dans les folles nuits parisiennes des années 20 et 30, est un sujet en or. Jacques Goldstein et Alex Inker ressuscitent brillamment cette étoile filante morte dans la misère et la solitude. Et ce n'est que justice.

Sarbacane, 168 p. n&b, 24 €

THL

Home Sweet Home, de Goma

François, ancien capitaine au long cours, est de retour dans son village. Mais les choses ont vraiment changé. Les habitants semblent agir bizarrement. Comme s'ils étaient concentrés sur une activité mystérieuse. François veut comprendre ce qui se passe et le lien qu'il y a avec une mystérieuse tour à hélice qui trône au-dessus du village. Du Stephen King à la bretonne, pour cette histoire qui nous plonge dans le mystère sans nous révéler tous les secrets de l'intrigue. L'auteur livre une histoire qui fait frissonner tout en questionnant sur le libre-arbitre et le besoin de relations sociales chez l'humain. Un album qui prend son temps pour nous plonger dans cette ambiance pesante.

YIL, 144 p. n&b, 16 €

YANECK CHAREYRE

Que cache le faux suicide ?

David Servenay et Thierry Martin s'attaquent à l'étrange suicide du juge Borrel à Djibouti en 1995. *Une Affaire d'États* aux ramifications opaques. Malgré la qualité de la réalisation, on reste un peu sur sa faim vis-à-vis d'un album qu'il faut appréhender comme une introduction.

MARS 2000, ANSE DU DIABLE.
LA JUSTICE EST L'ŒUVRE DES HOMMES, IMPARFAITE ET PERFECTIBLE.
MARIE-PAULE MORACCHINI
ROGER LE LOIRE
JEAN-CLAUDE DAUVEL
DOMINIQUE LECOMTE
DJAMA SOULEIMAN ALI
LES AVOCATS D'ELISABETH BORREL N'ONT PAS ÉTÉ CONVIÉS PAR LES JUGES D'INSTRUCTION À PARTICIPER À CETTE RECONSTITUTION ET ILS N'ONT PU OBTENIR LEUR VISA POUR DJIBOUTI. ÇA NE SERA PAS LA SEULE DES NÉGLIGENCES.
LA RECONSTITUTION A LIEU LE JOUR, ALORS QUE BERNARD BORREL SE SERAIT SUICIDÉ LA NUIT.
Pas trop serré pour que j'aie un petit aperçu quand même !

© Éditions Soleil, 2017 – Servenay, Martin

Au fil des années, on s'aperçoit que la bande dessinée est un médium qui peut absolument tout aborder, même les sujets les plus arides, et les présenter de manière claire et édifiante. Ces derniers temps, les Affaires avec un grand A ont la cote. *Cher pays de notre enfance* de Collombat et Davodeau, et la collection « Les mystères de la cinquième République » chez Glénat évoquent les récents coups tordus et certains meurtres suspects aux plus hauts sommets du pouvoir. *Une affaire d'États* apporte sa pierre à l'édifice en évoquant le très douteux suicide du juge Bernard Borrel, retrouvé immolé par le feu à Djibouti en 1995. À cette époque, l'homme de loi est conseiller auprès du ministre de la Justice djiboutien, mais surtout, fait le lien avec la France en ce qui concerne les attentats terroristes commis dans cette petite république de la corne de l'Afrique. Et voilà que le 19 octobre, son corps est retrouvé à moitié calciné près de la Mer rouge. Présenté comme on lirait un dossier d'instruction (mais avec grand plaisir), *Une affaire d'États* remonte le fil des faits et de l'enquête pour pointer les incohérences de différentes décisions de justice qui ont conclu bien légèrement à un suicide.

SÉCHERESSE

La démarche est louable, d'autant plus qu'elle accompagne les actions de la veuve du juge Borrel, bien décidée à faire éclater la vérité d'un assassinat et juger les responsables. Le journaliste David Servenay est lui aussi partie prenante puisqu'il a été curieusement dessaisi de l'enquête par sa direction en 2007, alors qu'il travaillait pour la radio publique RFI. Avec un scénariste connaissant aussi bien le dossier, on est un peu déçu que l'album ne fasse pas le double de ses 70 planches. Bien des aspects de l'affaire auraient en effet mérité d'être plus détaillés. On peut regretter également que les personnages connus comme Jacques Chirac ou Dominique de Villepin soient graphiquement difficilement reconnaissables. Il n'en reste pas moins que cet album est une très intéressante porte d'entrée sur la mort étonnante du juge Borrel. Le dessin, les couleurs et la mise en page de Thierry Martin donnent à un dossier austère une lisibilité d'une grande fluidité.

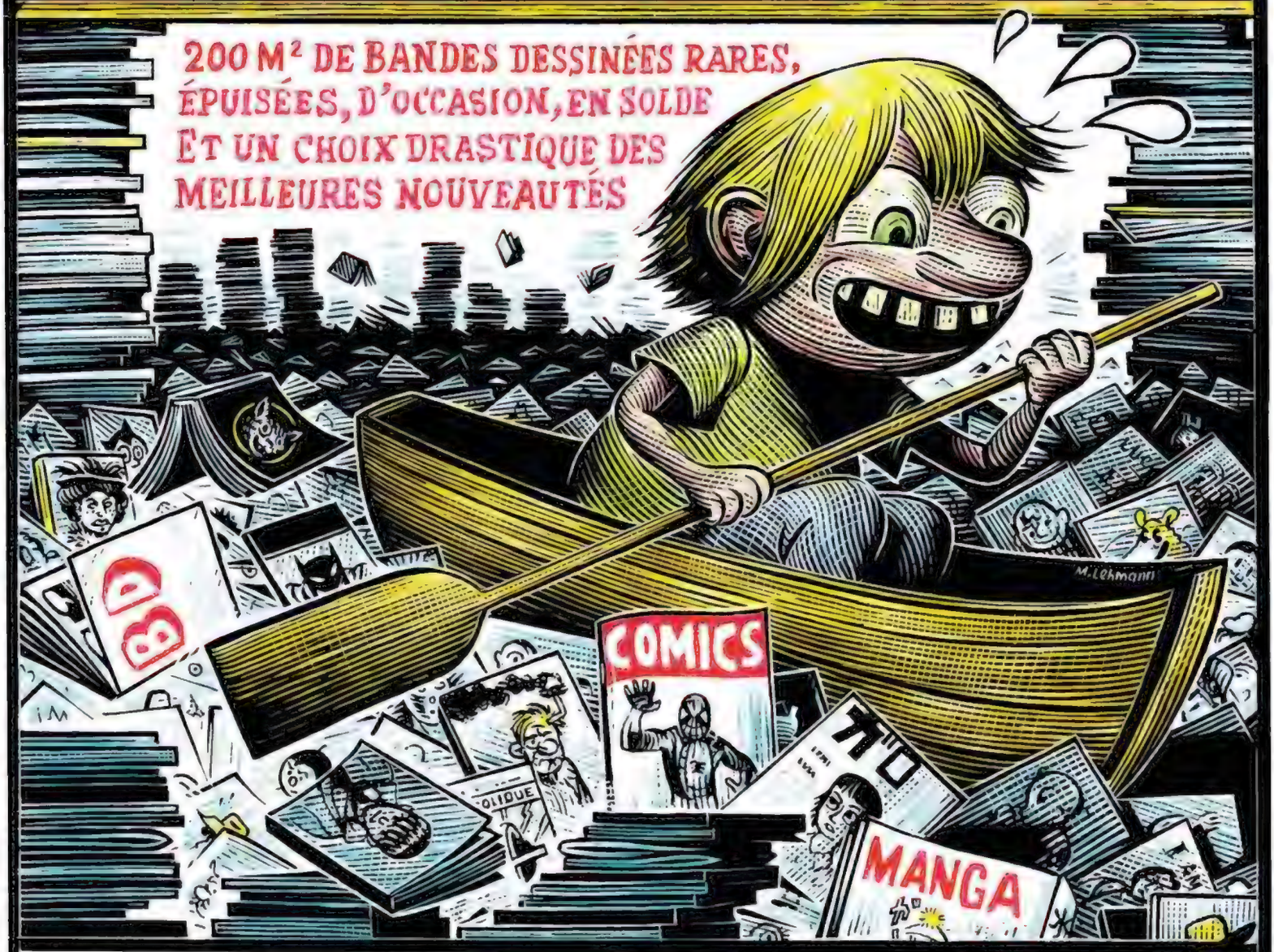
On ressort de la lecture d'*Une Affaire d'États* avec le sentiment que ce qui reste caché (on ne sait toujours pas par qui ni pourquoi Bernard Borrel a été assassiné, car tout montre qu'il l'a bien été) est encore plus énorme que ce qui est déjà dévoilé. Affaire à suivre donc, si la justice le veut bien.

THIERRY LEMAIRE

UNE AFFAIRE D'ÉTATS

de David Servenay et Thierry Martin, Soleil, coll. Noctambule, 88 p. couleurs, 17,95 €

AAAPOUM BAPOUM



Deux librairies au Coeur de Paris!

8, RUE DANTE!

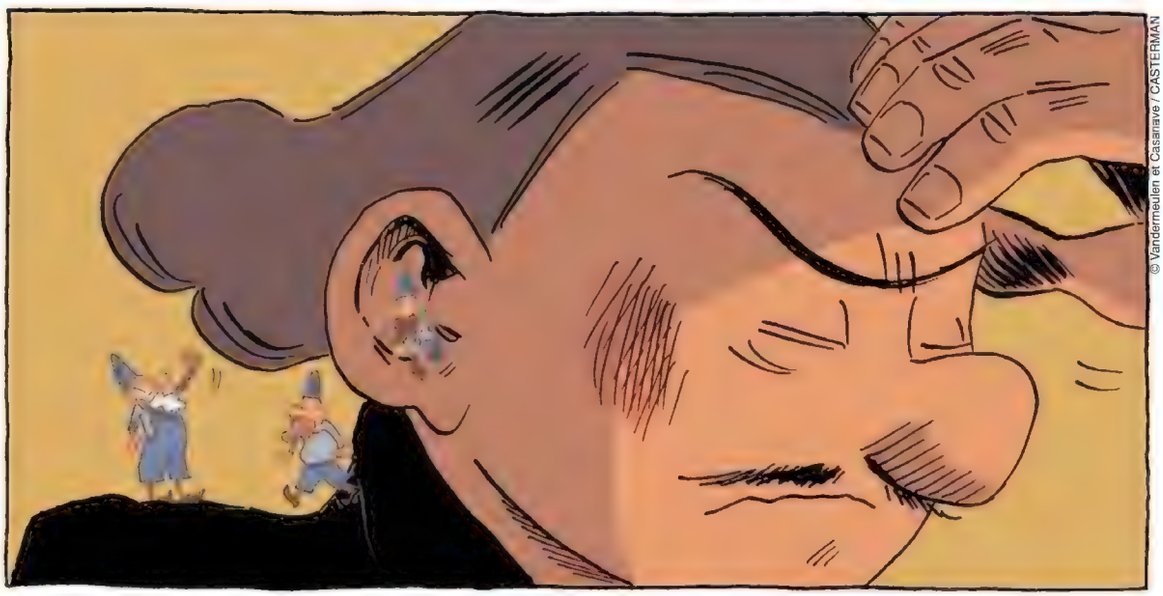
Métro St-Michel

14, RUE SERPENTE!

RETROUVEZ UNE SÉLECTION DE PLUS DE 400 DE NOS ARTICLES SUR
www.aaapoumbapoum.com

NERVAL : romantique, fragile et émouvant

Gérard de Nerval, un illustre inconnu ? Pas sûr, car quand bien même rares sont ceux qui pourraient citer un de ses écrits, beaucoup plus nombreux sont ceux qui attachent à son nom l'image du romantisme flamboyant du milieu du XIXe siècle. Pas étonnant alors que David Vandermeulen et Daniel Casanave, duo complice de la série *Romantica*, se soient attelés à sa biographie. *Nerval l'inconsolé* est un hommage qui rend justice à un homme attachant, tendre, au destin littéraire à la fois brillant et chaotique.


© Vandermeulen et Casanave / CASTERMAN

Pas évident pourtant de raconter la vie de Gérard de Nerval. Pour David Vandermeulen, c'était d'autant plus passionnant « *car sa vie, bien plus qu'une autre, fut un véritable drame romantique* ». Un cas Nerval, de son vrai nom Gérard Labrunie. Il signe à 19 ans une traduction du *Faust* de Goethe qui fait autorité. Son meilleur ami est Théophile Gauthier et Hugo le reçoit. Trop précoce ? « *Absolument. Avec* Faust, *qu'il traduisit alors qu'il parlait à peine l'allemand, Nerval a connu une gloire européenne d'une soudaineté inouïe. Cela fait penser aux destins des jeunes stars d'aujourd'hui et aux drames qui en découlent parfois. Nerval est en ce sens particulièrement moderne* », insiste Vandermeulen.

Daniel Casanave, qui a dessiné Nerval, se souvient aussi qu'ils avaient cherché ensemble « *un auteur pour illustrer le romantisme à la française. On avait même pensé à Chateaubriand, mais trop poids-lourd. Nerval s'est imposé* ». Pas simple non plus pour Casanave de donner un visage sur papier à Nerval : « *On a fouillé et on a vu bien sûr les photographies très dures prises par Nadar à la fin de sa vie. J'ai essayé d'en faire un personnage chouette, attachant, sans trop en rajouter sur son côté abîmé par l'existence. David m'écrit une sorte de nouvelle dialoguée et ensuite à moi de jouer, de découper, donner du rythme* ». On découvre un Nerval fragile et émouvant, très réussi. On le sent aussi mystique, englué dans ses visions et ses fantasmes, en particulier amoureux. « *Nerval est absolument mystique, c'est vrai. Et comme beaucoup d'écrivains de sa génération (Hugo ou Dumas) il s'intéressera à l'ésotérisme, au paranormal, aux sciences occultes* ». Casanave est formel : « *Ils sont tous mystiques à l'époque. Il y a même un retour en force d'une mode pour le Moyen-Âge* ».

IL AIMAIT TROP L'AMOUR

Nerval était-il un rêveur indécis, sous la pression d'un père médecin qui voulait qu'il prenne la relève ? Fut-il aussi cet homme aux tendances suicidaires que l'on retrouva en 1855 étranglé par sa cravate à l'âge de 46 ans ? Vandermeulen n'adhère pas à cette version : « *C'est tout le contraire. Dans notre bande dessinée, nous nous refusons de parler de la moindre tendance suicidaire* ». À voir, pourtant.

Côté femmes, il se plante à tous les coups. « *Il aimait peut-être trop l'amour* », suggère Casanave. Nerval est fragile. La folie le guette. Il est alcoolique. « *Il buvait beaucoup, en effet. Son état psychique en a bien entendu souffert. Il fut interné plusieurs fois. On l'a diagnostiqué fou. Les rapports médicaux parlent de fièvres aliénatrices incurables. Ce qui est fascinant chez Nerval, c'est qu'il a retranscrit ses délires dans ses textes. La scène du gibet de Montfaucon, comme celle des lutins qui lui cognent le cerveau dans l'album, c'est dans ses propres textes que nous avons été les puiser. En fait, pour ce livre,* tient à préciser Vandermeulen, *nous n'avons rien inventé, tout provient de son œuvre.* »

Gérard de Nerval se détruit à petit feu, mais aussi dans la bonne humeur : « *C'est surtout un véritable romantique qui ne vivait que pour l'art et l'amour. L'autodestruction qui en découle était dès lors inévitable* ».

Il est pourtant terriblement sympathique, l'album en est d'autant plus émouvant. Un petit lutin, un feu-follet tristounet. « *Il n'a pas été récompensé de son vivant. La puissance de ses sentiments est passée inaperçue* », explique Daniel Casanave. *Nous, on se l'est approprié. Il est superbement humain et, avec David, on l'a vraiment aimé.* » Ce que confirme Vandermeulen : « *Nous avons développé une tendresse absolue pour Nerval. Être aussi talentueux et avoir autant de faiblesses, comment ne pas éprouver pour lui un amour sincère ?* ».

VOYAGE EN ORIENT

Que reste-t-il aujourd'hui de lui, hormis son nom ? Il faut lire l'excellente postface de l'album. « *En réalité, son œuvre telle que nous la connaissons de nos jours est une sorte de construction. Car de son vivant, Nerval n'aura publié qu'un seul ouvrage,* son Voyage en Orient. *Tout le reste, il l'a écrit pour des journaux ou des revues. La renommée de Nerval est assez récente finalement. Il n'a été très longtemps connu que des spécialistes. Il était par exemple impensable d'imaginer de petits écoliers apprendre par cœur* El Desdichado, *et encore moins lire* Les Filles du feu *avant la Seconde Guerre mondiale.* »

« *Nerval était un journaliste littéraire,* renchérit Casanave. *Il aurait eu un tout autre destin s'il avait écrit des pièces de théâtre ou des feuilletons à la Dumas.* » Comme la plupart des romantiques, il sera fasciné par l'Orient, où il voyagera et qu'il enjolivera parfois dans son livre.

En fait, *Nerval l'inconsolé* aurait très bien pu être le tome 3 de la série *Romantica* après *Shelley* et *Chamisso* au Lombard. Le romantisme à l'état pur. « *Oui, bien sûr, pour Daniel et moi,* Nerval, l'inconsolé *est le troisième volet de notre série* Romantica. *En changeant d'éditeur, il était compliqué de reprendre ce concept de série.* »

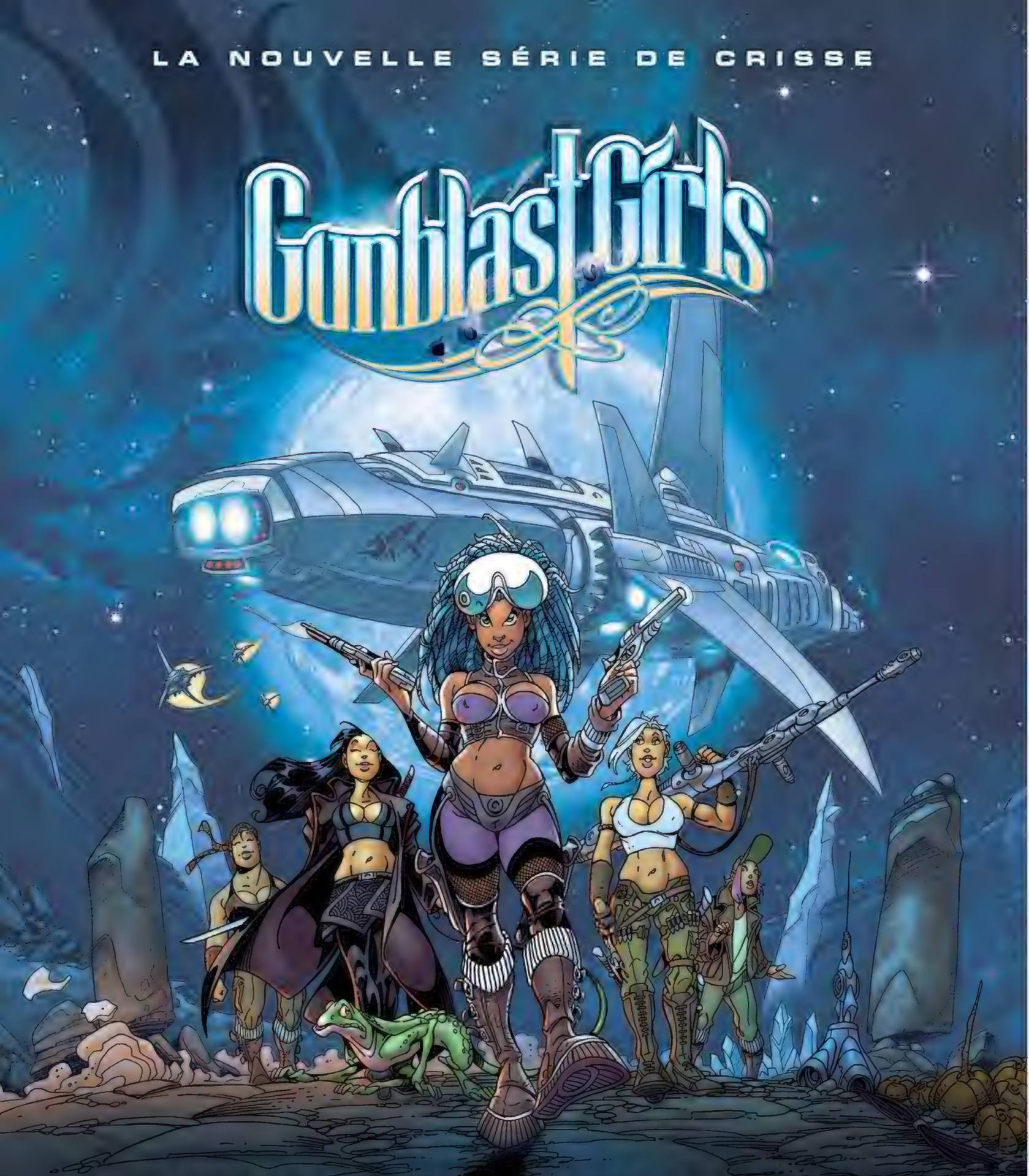
Après avoir redonné vie à Gérard de Nerval et, pourquoi pas, incité à une redécouverte de ses écrits, Vandermeulen et Casanave vont se remettre au travail avec une biographie d'Edgar Allan Poe. Casanave travaille aussi sur une vie d'Alfred Jarry avec Rodolphe au scénario pour janvier prochain. On n'oublie pas « La Petite Bédéthèque des savoirs », collection dirigée par Vandermeulen au Lombard : « *Les prochains albums à venir sortiront en octobre. Il y aura un album sur les abeilles, avec au dessin Jean Solé et aux textes Yves Le Conte, directeur de la section abeilles de L'INRA. Le second titre parlera des zombies, il a été dessiné par Richard Guérineau et scénarisé par l'anthropologue et médecin légiste Philippe Charlier. Actuellement, une bonne douzaine de titres sont en préparation, avec des sujets toujours aussi hétéroclites : le libéralisme, les Roms, l'adolescence, la Bible, les théories du complot, le grand banditisme. Sortira en octobre également le dernier volet de ma trilogie* La Passion des Anabaptistes *avec Ambre au dessin, chez 6 pieds sous terre. Une intégrale des trois volumes sortira simultanément* ».

JEAN-LAURENT TRUC

NERVAL, L'INCONSOLÉ
de Vandermeulen et Casanave, Casterman, 156 p. coul., 22,50 €

LA NOUVELLE SÉRIE DE CRISSE

Gunblast Girls



UN SPACE-OPÉRA BADASS PAR L'AUTEUR D'ATALANTE

DÈS LE 25 AOÛT EN LIBRAIRIE

GUNBLAST GIRLS - TOME 1 - DANS TA FACE MINABLE / PAR CRISSE

LE LOMBARD
BRUXELLES

© CRISSE / LE LOMBARD 2017

C'est la jungle !

de Harvey Kurtzman,
Wombat, 176 p. bichromie 25 euros

Même si vous avez eu la chance de lire l'une des deux précédentes mais maintenant lointaines éditions de ce bijou, vous ne pouvez louper celle-ci qui est de loin la meilleure jamais réalisée jusqu'à aujourd'hui grâce à la récente restauration des films originaux des planches ainsi que la présence de belles photos de l'auteur et de textes passionnés et érudits signés par la crème : Wolinski, Shelton, Crumb, Spiegelman, Denis Kitchen... Réalisé en 1959 alors que Kurtzman est en perte de vitesse après l'aventure *Mad*, le *Jungle Book* règle ses comptes à la médiocrité et la brutalité de la société américaine. À travers quatre récits, Kurtzman dénonce le racisme, le sexisme, la violence, la corruption ou l'arrivisme comme il sait si bien le faire : avec acidité et pétulance, férocité et loufoquerie. Et puis, cette œuvre novatrice pour l'époque (directement créée pour une édition au format poche) est l'une des rares occasions d'admirer son dessin, lui qui écrivit et griffonna tant pour ses potes artistes. Un trait souple qui sait garder la puissante vitalité d'un croquis, accompagné de lavis gris : magnifique ! On admirera aussi son art du rythme, de la séquence, ou ses restitutions sonores qui deviennent des actrices graphiques du récit. Ça swingue et ça dérange : bienvenue dans le monde d'Harvey Kurtzman.

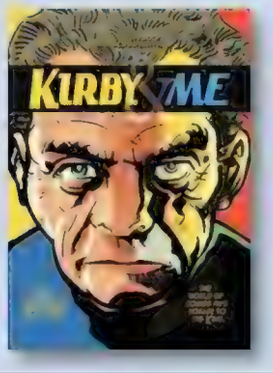
CECIL McKINLEY

Les Derniers Argonautes, T.3

de Ryser, Legrand et Djian,
Glénat, 48 p. couleurs, 13,90 euros

Après avoir traversé la Mer du Destin, Jason, Leitos, Skarra et leurs compagnons atteignent enfin les rivages Hyperboréens, là où serait dissimulé l'Orbe du Monde – l'artefact susceptible de briser le silence de Zeus et de ses semblables. Au cours d'un combat contre des cyclopes, l'équipée est aidée par les habitants de la cité de Belerion. Ces derniers semblent vivre en parfaite harmonie, sans se soucier du mutisme des Dieux, grâce aux bienfaits de l'arbre de vie. Mais Jason et les siens soupçonnent que ce havre ne soit en réalité qu'un trompe-l'œil. Et en effet, au fur et à mesure, la façade se lézarde… Les masques tombent. Le troisième tome des *Derniers Argonautes* se termine dans la plus pure tradition du récit mythologique. La farce divine s'est donc jouée au détriment des mortels. Comme tout bon scénario qui se respecte, la sanction tombe lourdement, implacable, avec cependant quelques pointes d'ironie. Nicolas Ryser parvient de son côté à accentuer le récit d'impressions colorées, installe une atmosphère intemporelle et campe des personnages expressifs. Une des meilleures séries du moment, que la critique semble avoir bizarrement un peu ignorée.

KAMIL PLEJWALTZSKY



Kirby & Me

collectif, Komics Initiative,
230 p. couleurs, 45 euros

2,5 Kg de bonheur, près de 200 dessins, maquette percutante, dos carré toilé. Textes bilingues. Komics Initiative, le nouvel éditeur tourangeau, participe de belle manière aux louanges internationales. Mickaël Géreaume et Alain Delaplace en sont les acteurs inspirés. Consacré à l'artiste sans lequel la culture des comics serait orpheline, témoignage de plusieurs générations, l'ouvrage est initié par deux passionnés. S'appuyant sur les réseaux sociaux et le financement participatif pour réaliser leur rêve, ils destinent les bénéfices aux artistes américains en difficulté via l'association Hero Initiative. Vingt ans après son décès, la reconnaissance à l'égard d'un homme atypique et de son professionnalisme demeurent vifs. Centenaire de sa naissance oblige, la mémoire de Jack Kirby est honorée. Et de quelle façon ! Dessinateurs professionnels et amateurs, français ou du reste du monde, personnalités du médium, emplissent plus de 300 pages exprimant leur gratitude à l'égard d'un génie du XX^{e} siècle. Par sa production insurpassée jusqu'alors, par son inventivité conceptuelle, Jack Kirby a créé et entretenu une foultitude de personnages originaux. Il était le metteur en scène, l'artisan de l'action, l'évocateur des exploits ! Plus que tout autre avant lui, il savait exprimer la grandeur des créatures monstrueuses et des divinités. Une énergie créatrice jamais égalée à ce jour !

VINCENT FACÉLINA

Émilie voit quelqu'un, T.2

de Théa Rojzman et Anne Rouquette,
Fluide Glacial, 104 p. coul. 16 euros

À la fin du T.1, nous avions laissé Émilie en route vers le lent chemin de la réconciliation avec elle-même. Machine arrière : en 2015, Rojzman et Rouquette nous offraient un ouvrage ravissant de pertinence et de délicatesse sur l'ardu sujet de la psychanalyse. Sur les pas d'Émilie, petite institutrice névrosée aux airs de Mary Poppins, on entamait alors le grand processus, vertigineux et chamboulant, d'une cure en bonne et due forme. Émilie y acceptait l'ineffable processus de la dépression à l'œuvre, entre déni et somatisation, avant de consentir à s'allonger sur le divan pour, *in fine*, y lever quelques lièvres familiaux. Mais la route est longue et méritait bien un deuxième tome. Toujours aussi savoureuse, la psy à l'ancienne aux mimiques loufoques, attachée à sa tortue qui trottine dans le cabinet pour mieux symboliser *« la patience et le temps nécessaires au processus thérapeutique »* ; toujours aussi habile, le savant dosage entre doubles pages didactiques sur les mécanismes à l'œuvre – l'inconscient, le refoulement… – et un humour ravageur. Il faut voir ici Émilie, désinhibée, fluctuer entre divers pans de sa personnalité, avant d'enfin se stabiliser. Ou encore, les sautes d'humeur de l'analyste, entre projections et contre-transfert, passant de l'empathie au cynisme le plus achevé. Cet ouvrage nous paraît incontournable, tant pour démystifier la psychanalyse – et ce pudique « quelqu'un » que nombre d'entre nous fréquentent régulièrement –, que pour en parler d'une manière simple et directe.

JULIE BORDENAVE

Saga Valta, T.3

de Dufaux et Aouamri,
Le lombard, 64 p. couleurs, 14 euros

Le troisième et dernier épisode du cycle de *Saga Valta* fait la démonstration du potentiel et du talent de Mohamed Aouamri ; il manque malgré tout un Jean Dufaux en très grande forme ou plus libre de donner toute l'amplitude qu'il envisageait à son récit, pour que le résultat soit parfait. Certes, *Saga Valta* demeure une bande dessinée de qualité, mais elle le doit avant tout au sans faute – ou presque – de son dessinateur. Indépendamment du trait, on reste admiratif du dynamisme des compositions et du découpage, de l'expressivité des personnages et surtout des ambiances. Aouamri est aidé en cela par un travail de mise en couleurs absolument parfait signé Christian Goussale. En ces temps où bon nombre d'albums sont bâclés pour des soucis de productivité, on ne peut que saluer les intentions des auteurs. *Saga Valta* aurait donc pu être meilleur encore si le Jean Dufaux n'avait pas eu recours à quelques facilités scénaristiques *(deus ex-machina)* et surtout, si certains aspects avaient été un peu plus fouillés. L'ambiguïté cultivée par Hildegirrd-aux-courts-cheveux par exemple vis-à-vis de Valgar, aurait pu donner lieu à davantage de tensions ou de quiproquos. L'expédition entreprise par le héros accompagné de Looki aurait mérité de s'étendre un peu plus afin de faire respirer un récit parfois trop dense. Reste que *Saga Valta* renoue avec la bande dessinée épique, tel que l'on pouvait l'apprécier naguère. Ce n'est déjà pas si mal.

KAMIL PLEJWALTZSKY

© Cuvelier et Van Hamme / LOSFELD

Epoxy et ses doubles

Reprenant son étonnant travail paru dans *L'Éprouvette* (2006), Bernard Joubert l'a fait rééditer, dans une version augmentée, par la Fondation Cuvelier sous le titre *PolyEpoxy, la case la plus copiée*, dans un fascicule au format d'une grande case.

Bernard Joubert avait autrefois remarqué une case célèbre d'*Epoxy*, légendaire album érotique de Paul Cuvelier sur scénario de Jean Van Hamme, paru en 1968 chez Losfeld. Oui, en plein dans les « événements ». Cette case montre une femme nue, assise sur le sol, avec en décor des archers, un cheval mort et autres détails sans importance pour la suite. La posture était superbe, avec le visage tourné vers l'arrière, une cuisse opportunément repliée sur l'autre pour ne pas offrir une vision du sexe (c'eut été la censure instantanée en cette sinistre époque gaullienne), mais de fiers seins dressés suffisent à capter l'attention des érotomanes.

La posture a tellement parlé aux raconteurs graphiques, qu'ils sont des dizaines et des dizaines à s'en être servi pour leurs propres BD,

pillant carrément le dessin sans parfois se donner la peine de le modifier. Certains la rhabillent, inversent l'image, la mettent en scène autrement, mais c'est bien elle. Une image si imprimée dans la mémoire des lecteurs attentifs, comme l'est Joubert, notre grand expert es-plagiat et censure, qu'elle se repère tout de suite une fois prévenus. Joubert en a répertorié ici plus de 40, rien qu'en français ! Il les reproduit avec les références et mentionne bien entendu le nom des coupables, dessinateurs souvent de « petits formats » (alias « fascicules de gare »), édités par Elvifrance, italiens en majorité. Fascinante compilation.

Sans doute mal payés, ces dessinateurs n'avaient pas le temps de s'offrir un modèle pour poser devant leur table à dessin ; alors hop !, on ouvre l'album de Cuvelier qui, lui, s'était donné tout

le mal (enfin, faire poser des modèles canons, c'est plutôt un bien, vu les goûts érotomanes de l'auteur !), et on recopie, voire on décalque ! D'autant plus que le dessin avait été repris en couverture des *Filles de papier*, ouvrage classique de Jacques Sadoul, traduit en italien, alors qu'*Epoxy* ne l'était pas.

À CETTE ÉPOQUE-CI

N'allez pas croire que ces auteurs soient d'obscurs tâcherons. Ils étaient en général de bons artisans, connus des fans ou des artistes, connus du grand public (Segrelles, Maroto, Romero) ou encore des studios. Il arrivait qu'un même dessinateur reprenne l'image plusieurs fois. On a donc là un cas unique dans l'histoire de l'image populaire. Vous-même, demain, en lisant quelque BD un peu coquine, vous pouvez en trouver d'autres. N'hésitez pas à les envoyer à Bernard Joubert !

YVES FRÉMION

➪ Frémion fut l'un des plus fidèles hussards de *Fluide Glacial*. C'est aussi un historien de la BD, un romancier et un scénariste (parmi d'autres activités).

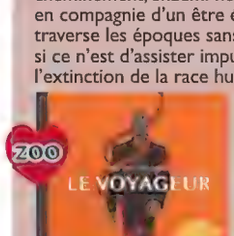
➪ **POLYEPOXY, LA CASE LA PLUS COPIÉE,** de Bernard Joubert, Fondation Cuvelier, prix NC

zoom

Le Voyageur, de Koren Shadmi

© Shadmi / ICI MÊME

Le Voyageur de Koren Shadmi est un conte philosophique de science-fiction. Entre les phylactères et les cases, entre les différents chapitres et temporalités, plusieurs réflexions viennent s'y glisser. Toutes convergent cependant, d'une manière ou d'une autre, vers la question de l'insondable. La lecture achevée, on ne peut s'empêcher de penser que notre unique raison d'être consiste à demeurer témoin de l'éternité et de faire face à ce mystère dans la solitude. Pour parvenir au bout de ce cheminement, Shadmi nous fait voyager en compagnie d'un être étrange qui traverse les époques sans but précis, si ce n'est d'assister impuissant à l'extinction de la race humaine.

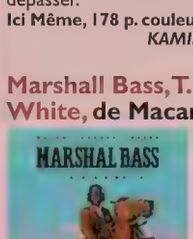


Dessins, compositions et textes sont d'une extrême efficacité. Mais la grande réussite de l'auteur, c'est de conduire le lecteur à son insu et en toute simplicité, sans grandiloquence, au bord de l'abîme. Par certains aspects (ambiances, mises en couleur, etc.), l'auteur parvient même à se hisser au niveau de Mœbius et sur le fond, à le dépasser.

Ici Même, 178 p. couleurs, 25 €

KAMIL PLEJWALTZSKY

Marshall Bass, T.1, Black & White, de Macan et Kordey



Igor Kordey est bien connu des lecteurs de comics pour son passage chez divers éditeurs américains, mais depuis, ce dessinateur croate travaille surtout pour Delcourt, éditeur pour lequel il a réalisé la longue série *L'Histoire secrète*. Il illustre ici un western assez sombre écrit par son compatriote Macan. Une bande d'anciens esclaves écume le sud des États-Unis après la guerre de Sécession, ils sont dirigés par un Blanc, mais un marshall de couleur a infiltré leur groupe. Un dessin parfois inégal, qui rappelle parfois celui de Palacios, sur un thème authentique !

Delcourt, 56 p. couleurs, 14,95 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Bartkira à Paris

© Chase Conley

« Bartkira » est un projet collaboratif lancé en 2013 par les artistes Ryan Humphrey et James Harvey. L'idée est simple et folle : reproduire l'intégralité des planches du manga *Akira*, mais dans l'univers des *Simpson*. Quatre ans plus tard, le projet, qui a réuni plusieurs centaines d'artistes venus de plus de 40 pays différents, touche à sa fin. À cette occasion, la structure Tokyoïte a organisé une exposition dédiée en juillet dernier, et a fait venir James Harvey. *Zoo* a pu le rencontrer. L'intégralité de l'interview est à retrouver sur notre site.

« L'idée de fusionner ces deux univers est venue de Ryan Humphrey, qui aime bien faire ce genre de mélange. Quand j'ai vu ses premiers dessins, j'ai eu envie d'en faire un projet collaboratif plus grand. C'est comme ça qu'est né Bartkira. *Initialement, n'importe qui pouvait participer au projet. Mais au fil du temps, compte tenu des demandes de plus en plus nombreuses et de la qualité grandissante de certains dessins, nous avons dû faire un tri pour ne garder que le meilleur. Cependant, nous avons toujours gardé en tête le fait qu'aussi bien des professionnels que des amateurs pouvaient collaborer.*

Nous savons que les créateurs originaux – Katsuhiro Otomo et Matt Groening – sont au courant de l'existence de Bartkira. *Il semblerait même qu'ils apprécient. Il en va de même du côté des éditeurs (Kodansha et Fox). Cependant, ils ne peuvent pas soutenir officiellement le projet. Il y a une tolérance vis-à-vis de l'existence de* Bartkira, *et nous leur en sommes reconnaissants.*

Maintenant que Bartkira *touche à sa fin, je vais me concentrer sur mes propres créations. Mais en 2020, avec les JO de Tokyo, j'ai bien envie de refaire quelque chose autour de* Bartkira. *»*

THOMAS HAJDUKOWICZ

Les peintres pour les mômes

En matière d'apprentissage, les enfants ont tendance à lever les yeux quand on veut leur apprendre l'Histoire. Alors l'histoire de l'Art… Heureusement que Quelle Histoire Éditions est là ! Ce petit carnet balaie l'histoire de la peinture et remet en tête les différentes écoles de styles picturales, les place dans le temps, puis offre le portrait de célèbres peintres. C'est joli, concis et au moins, ça a le mérite de faire un bon tour d'horizon. Existent aussi l'Histoire de France, les grands rois et reines, la mythologie… Et en plus des versions papier, les applications et versions numérique sont aussi disponibles. Que demande le peuple ?

***Les Grands Peintres*, de Crété, Wennagel, Ferret et collectif, Quelle Histoire Éditions, 88 p. couleurs, 9,90 €**

HÉLÈNE BENEY

Retour aux sources

Faubourg sentimental de José Muñoz et Alejandro García Schnetzer **transforme la nostalgie inhérente à la littérature de l'exil en un défilé réjouissant.**

José Muñoz, qui fut l'un des plus jeunes élèves d'Alberto Breccia et l'assistant de Francisco Solano López, était aussi un fervent admirateur du travail de Pratt. Il sut cependant trouver son propre style, qui éclata lorsqu'il travailla depuis l'Europe avec son compatriote exilé, Carlos Sampayo, sur la série *Alack Sinner*. En effet Muñoz et Sampayo sont des figures reconnues de la bande dessinée argentine, mais paradoxalement cela fait plus de 40 ans que les deux compères vivent et travaillent en Europe. Leurs œuvres communes n'ont que peu abordé leur patrie d'origine et ce n'est qu'assez récemment qu'ils se sont repenchés sur Buenos Aires dans un livre interrogeant le caractère semi-mythique de la figure de Carlos Gardel[1]. C'est d'ailleurs à une chanson de l'incontournable chanteur de tango, *Anclao en Paris*, qu'est emprunté le titre du nouveau livre de José Muñoz.

« Aquí, en este Montmartre, faubourg sentimental,
Yo siento que el recuerdo me clava su puñal. »
« Ici, dans ce Montmartre, faubourg sentimental
[en français dans le texte],
Je sens que le souvenir me plante son poignard. »

Écrit par le poète argentin Enrique Cadícamo et mise en musique par Guillermo Barbieri, guitariste de Gardel, ce tango fut enregistré à Paris même par le chanteur en 1931. S'il est probable que les paroles fassent référence aux nombreux musiciens argentins venus dans la Ville Lumière dans les années 20 pour tenter de profiter de la mode du tango, le mal du pays est un sentiment assez universel et cette chanson exprime la douleur de l'expatrié où qu'il soit et d'où qu'il vienne, que son exil soit économique ou politique.

© José Muñoz et Alejandro García Schnetzer / FUTUROPOLIS

© José Muñoz et Alejandro García Schnetzer / FUTUROPOLIS

LE MONDE PERDU

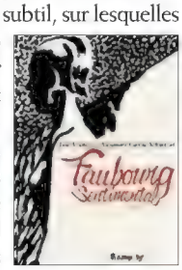
Le voyage auquel Muñoz convie ses lecteurs est une envolée vers un autre monde, un monde inatteignable parce que disparu. L'exilé est mieux placé que le résident pour repérer les changements, car la séparation a fixé l'image du pays à un certain stade de son développement.

Bienvenue donc dans le Buenos Aires des années 50 et 60… L'amateur de BD reconnaîtra, parmi une foule de personnages extravagants, les inspirateurs que furent Pratt et Breccia. On se retrouve au café ou dans la rue, pas encore sacrifiée au tout-automobile. Les trottoirs sont magnifiquement arborés. Des corps obliques dansent, les nuits sont chaudes. Des hommes attachent beaucoup d'importance à leur allure. Dans les jardins derrière les maisons, le végétal se mêle à l'ornemental des carrelages.

LE REFUS DE LA FACILITÉ

Ici point de bande dessinée, mais une série d'illustrations présentées dans un déroulé thématique subtil, sur lesquelles le poète Alejandro García Schnetzer (né en 1974) vient broder des fragments d'histoires, interprétant des images dont il étire parfois le potentiel narratif dans des directions inattendues. Certains dessins frisent l'abstraction tandis que les allusions que contiennent les textes resteront parfois inintelligibles aux non-initiés. Nous sommes là davantage à la croisée de la peinture et de la poésie que face à une narration linéaire. Tout est une question d'ambiance, mais de manière étonnante pour un travail mobilisant les thématiques du souvenir et de la nostalgie, le trait de Muñoz se refuse aux brumes et à l'incertain. L'artiste se détourne délibérément de la facilité que lui apporteraient des outils doux et fins. Au contraire il use d'un pinceau assez gros qui cerne avec insistance les caractères et découpe de grands triangles de lumière lunaire dans l'épais velours de la nuit. De la même manière, alors que l'exercice de la nostalgie se conjugue rarement avec la pratique de l'humour, textes et dessins n'oublient pas de souligner les travers des habitants. Ainsi, loin d'une succession de cartes postales jaunies de la cité disparue, avec son lot de larmes et d'idéalisation, c'est une recréation théâtrale bien vivante que nous livre l'artiste.

VLADIMIR LECOINTRE

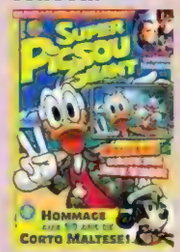


[1] *Carlos Gardel, la voix de l'Argentine*, 2 tomes en 2008 et 2010, intégrale en 2010, Futuropolis

⇨ FAUBOURG SENTIMENTAL
de José Muñoz et Alejandro Garcia Schnetzer, Futuropolis, 192 p. n&b, 29 €

CHERBOURG en Cotentin
MUSÉE THOMAS HENRY
GALERIE 9E ART
leCotentin
RÉGION NORMANDIE
espace culturel
Mercure HOTELS
CGR CINÉMAS
inRockuptibles
ouest france
ZOO
france bleu

Super Picsou Géant n°201, collectif

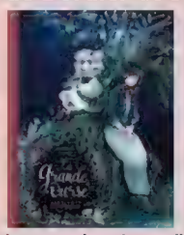


De nombreux auteurs européens travaillent sur les personnages-phares créés par les studios Disney. En Italie, la parodie en forme d'hommage à des créations extérieures (romans, films, BD) est une tradition depuis 1948. Comme Casterman s'apprête à célébrer le cinquantième anniversaire de la création de Corto Maltese, Cavazzano, lui-même originaire de Venise, propose une longue histoire de 80 pages, avec Mickey Maltese et Patspoutine (mélange de Raspoutine et Pat Hibulaire, vous l'avez deviné). En prime, pour compléter ce numéro, quelques récits complets plus traditionnels avec les neveux de Donald et Picsou.

Disney Hachette Presse, 194 p. couleurs, 4,50 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

La Grande Ourse, de Bordier et Sanoe



La jeune Louise, à 20 ans dépassés, ne peut se résoudre à faire le deuil des disparus qui lui étaient chers. Par voie de conséquence, elle rechigne à s'engager avec les hommes, hantée par l'idée de l'abandon. Aidée par la matérialisation physique d'une des étoiles de la constellation de la Grande Ourse, que Jeanne aimait observer enfant, la jeune femme va cheminer dans un univers étrange mi-réel mi-fantastique, qui ressemble fort à un monde intérieur. Charmant, le fil narratif est toutefois un peu trop convenu. On a l'impression d'avoir déjà lu ce genre de récit initiatique. Pour autant, on se laisse agréablement entraîner dans les méandres poético-psychanalytiques de Louise.

Soleil, 92 p. couleurs, 17,95 €

THIERRY LEMAIRE

Internet, de Lafargue et Burniat

Nous tous (ou presque) sommes accrochés au net qui, en rendant de grands services au public des consommateurs, a tout de même massacré des pans entiers de l'économie traditionnelle. Les auteurs expliquent comment on en est arrivé là après des décennies d'efforts technologiques et quelques idées astucieuses de geeks. Tout s'est passé très vite à partir de l'an 2000 environ en France, où l'on avait du retard à cause du Minitel de France Télécom. Lafargue explique de façon claire et précise, Burniat illustre et ajoute des gags. Moins pointu que *01Net*, mais plus sympa à lire, et fortement instructif, car la vitesse du développement a tendance à favoriser l'oubli.

Lombard, 104 p. couleurs, 10 €

JPR

Territoire des ombres

L'œuvre de Daniel Clowes est souvent appréciée pour de mauvaises raisons. On l'associe notamment à Robert Crumb, dont il est pourtant aux antipodes. Car l'auteur de *Ghost World* exprime une vision tragique sans commune mesure avec l'univers de son aîné. Si Daniel Clowes a une parenté évidente, c'est du côté de la littérature et de Bret Easton Ellis qu'il faut la situer.

FRAGMENTS

C'est au milieu des années 80 qu'est publié *Moins que zéro*, le premier ouvrage de Bret Easton Ellis. Même si ce roman n'est pas à proprement parler un roman policier, celui-ci a impacté durablement l'écriture du genre en s'attardant sur des portrait d'individus biberonnés au sein du consumérisme triomphant. À travers les tribulations de Clay, l'auteur dissèque une jeunesse issue des classes favorisées qui sombre inexorablement dans la vacuité et le vice.

L'album intitulé *Comme un gant de velours pris dans la fonte* de Daniel Clowes fait directement référence à l'œuvre d'Easton Ellis : outre que les deux personnages centraux ont le même prénom, les ouvrages abordent chacun à leur manière des sujets comme les *snuff movies*, l'errance, la déréalisation et la malignité encouragée insidieusement dans les plis les plus obscurs de la société moderne.

Plus tard, avec *David Boring*, Clowes prend le parti de s'attarder davantage sur une galerie de personnages et fait passer en second plan la trame policière. La structure particulièrement sinueuse, la variété des thématiques, les jeux de caméra et le travail considérable d'écriture sont représentatifs des changements d'orientation qui ont agité le monde du polar à cette époque. La narration de *David Boring* valse ainsi avec le thriller, l'uchronie et l'étude de mœurs. Elle multiplie les points de vue (au sens propre comme au figuré) et fonctionne un peu à la manière d'un patchwork ou d'un puzzle éclaté. Le lecteur plongé dans cet univers émietté tente de rassembler les éléments parfois disparates de l'histoire, de cerner une personnalité totalement déconstruite et trouver un sens aux errances des uns et des autres.

© Daniel Clowes / Cornélius 2002

© Daniel Clowes / Cornélius 2002

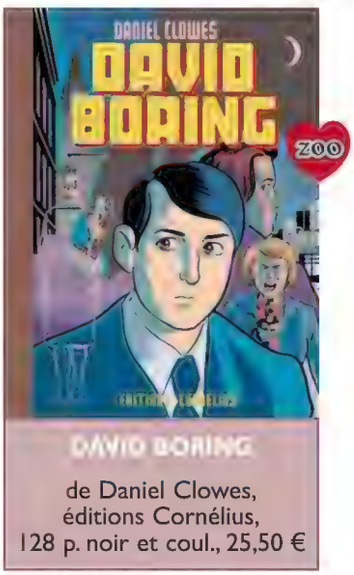
TRANSPARENCES

Le crime étrange de Withey qui survient dès le début de l'album demeure irrésolu et n'a pas plus de sens que l'existence apathique des autres personnages. Son importance ne tient en réalité que dans les conséquences qu'elle a sur la non-vie de David. Car tous les figurants de ce drame ne sont que des ombres ou des zombies portés au gré de leurs envies immédiates ou de leur appétit.

Le titre de l'album atteste également de la vacuité de David et ses proches. Tous s'ennuient et se complaisent dans un jeu où les individus sont anonymes et interchangeables à loisir. Le jeune homme collectionne ainsi, sans passion, les histoires d'une nuit. Il les classe, les note et les répertorie dans un album fourmillant de clichés pris à la volée. À partir de ces miettes de femme, de pages de comics déchiquetés et de son existence morcelée, David tente vainement de se construire un idéal, un père et une identité. Le manque de structure de David, et finalement de la plupart des protagonistes, va de pair avec leur transparence et leur inconsistance.

Daniel Clowes fait l'état d'un monde peuplé de fantômes ou d'individus mort-nés. Il n'y a donc aucun rapport entre l'hédonisme de Robert Crumb et le scepticisme radical que l'auteur de *David Boring* adresse dans son œuvre à l'encontre de la société libérale. C'est cette lucidité unique dans le paysage de la BD américaine indépendante, associée à une écriture graphique somptueuse, qui fait de Daniel Clowes un auteur majeur.

KAMIL PLEWALTZSKY



DAVID BORING
de Daniel Clowes, éditions Cornélius, 128 p. noir et coul., 25,50 €

MARGARET SANGER : FÉMINISTE CONTROVERSÉE

Il n'y a pas que les super-héros aux États-Unis, et il n'y a pas que les Français pour écrire des biographies de personnalités féministes en bande dessinée. Peter Bagge, auteur d'ouvrages homoristiques et membre de la scène « underground », a choisi de mettre en scène une personnalité atypique, la mère fondatrice du Planning Familial : Margaret Sanger.

PLUS TARD, AVEC H. G. WELLS...
EN ALLEMAGNE ? MAIS QUE DIABLE ES-TU ALLÉE FAIRE LÀ-BAS ?
JE CHERCHAIS CE GEL SPERMICIDE MYSTÉRIEUX SUR LEQUEL CIRCULENT DES RUMEURS.
© Peter Bagge / NADA

Socialiste anarchiste, adepte de l'amour libre et du contrôle des naissances, Margaret Sanger est une personnalité qui a secoué les États-Unis du début du XX[e] siècle. C'est sans doute, pour nous en France, une personnalité méconnue. Elle est pourtant la créatrice d'une institution qui a essaimé jusque chez nous et s'est avérée incontournable dans la libération de la femme.

UN PERSONNAGE QUI SENT LE SOUFFRE

Ce relatif anonymat en France vient peut-être de la personnalité complexe de Sanger, que Peter Bagge reconnaît sans mal. Mais l'artiste défend son inspiratrice, qu'il estime jugée à l'aune de l'évolution de notre mentalité et non au regard de ses prises de position. En effet, Sanger a défendu une certaine forme d'eugénisme, à ses débuts. C'est-à-dire l'amélioration supposée des caractères génétiques humains par la sélection et la limitation de la reproduction. Elle a aussi souvent été accusée (à tort, selon Bagge), de vouloir limiter plus particulièrement les naissances des femmes afro-américaines. Mais pour Bagge, Sanger n'était qu'une femme de son époque, le tout jeune XX[e] siècle, qui a su évoluer avec le temps pour s'extraire des penchants les plus douteux de cette jeune philosophie militante du contrôle des naissances.

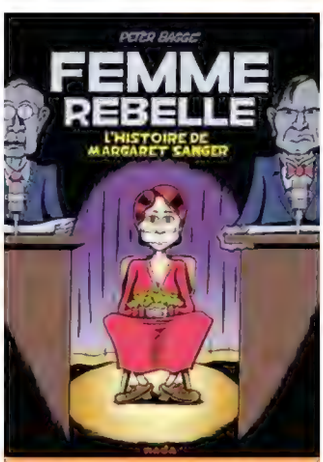
UNE CONSTRUCTION NARRATIVE ARDUE

La vie de Margaret Sanger fût particulièrement haute en couleur. Régulièrement mise en procès, la jeune femme a dû s'exiler avec mari et enfants en Europe pour éviter la prison. Pour rappel, parler de limitation des naissances, dans cette Amérique puritaine, était un délit passible d'incarcération. Sanger a connu HG Wells, a eu de nombreux amants, a survécu à la tuberculose… Peter Bagge n'avait que l'embarras du choix pour nourrir son récit.
Face à tant d'événements importants à traiter, Bagge peine à construire son récit de manière aérée. Il enchaîne les anecdotes avec de simples cadres de texte, très discrets par ailleurs, précisant l'avancée du temps. Il ne parvient pas à créer de rupture, même sous forme d'un chapitrage, qui permette de laisser le lecteur respirer. Son récit est passionnant, mais il se lit un peu en apnée, de crainte de ne pas savoir à quelle page on a arrêté la lecture. On peut être un peu déçu qu'un artiste avec tant qu'expérience n'ait pas plus pensé à l'articulation des événements entre eux.

UN ALBUM DOCUMENTÉ

Femme rebelle reste un album passionnant sur le fond. Drawn and Quarterly, le mythique éditeur de l'underground américain, a fait un excellent travail rédactionnel parfaitement restitué par Nada Éditions, l'adaptateur français. On a ainsi un premier édito qui recontextualise l'auteur et son œuvre. Puis une postface de Peter Bagge lui-même, expliquant pourquoi il tient à défendre le personnage. Enfin, une chronologie commentée par l'auteur des grands moments de la vie de Margaret Sanger. Le boulot abattu est impressionnant et apporte un réel plus pour celles et ceux qui souhaitent en savoir le maximum sur cette figure essentielle du développement de la contraception à travers le monde. Un ouvrage passionnant et instructif.

YANECK CHAREYRE



FEMME REBELLE
de Peter Bagge,
Nada, 112 p. couleurs, 18 €

ZOOM

All-Star Batman, T.1, de Scott Snyder, John Romita Jr et Declan Shalvey

Double-Face a mis une prime sur la tête de Batman. Un prix si colossal que même les simples citoyens vont donner la chasse au Chevalier noir qui tente pourtant de sauver Harvey Dent de son double maléfique. Scott Snyder, scénariste de la série *Batman*, s'offre une aventure en continuité mais hors de sa trame habituelle sur le personnage. Il s'accompagne de dessinateurs de choix, confirmés ou en devenir, pour une série de luxe. Grosse aventure pour un Batman aux confins de ses limites, tant physiques que morales. On encaisse les coups à l'unisson et on frissonne face à l'ampleur du défi relevé. Pari réussi pour Snyder, avec notamment un Romita Jr en grande forme pour le seconder.

Urban Comics, 208 p. couleurs, 17,50 €
YANECK CHAREYRE

Comics Signatures n°2, collectif

Après un magnifique premier numéro consacré au tisseur de toiles, l'éditeur marseillais vient de renouveler l'exploit : appeler « fanzine » un ouvrage dense, beau et instructif ! Regards sur le passé des comics, érudition, passion et sélection iconographique généreuse en caractérisent la ligne éditoriale. Les nostalgiques y revisiteront les étapes déterminantes d'une saga lointaine. Les anecdotes liées à la création éditoriale devraient satisfaire les plus curieux parmi les amateurs de fraîche date. Outre la deuxième partie de *L'Araignée en France*, deux piliers du renouveau des X-Men, Dave Cockrum et John Byrne, sont présentés à travers leurs parcours professionnels. Les X-Men à leurs débuts et d'autres rubriques complètent ce programme.

Neofelis, 164 p. couleurs, 16 €
VINCENT FACÉLINA

The Defenders, L'Intégrale 1972, d'Englehart et Buscema

Les Défenseurs ont un statut un peu particulier dans l'univers Marvel, ce qui explique peut-être qu'ils ont souvent (et injustement) été mésestimés. Apparaissant à l'aube de l'Âge de Bronze après une génération de super-équipes idolâtrées (Avengers, FF...), cette non-équipe constituée de super-héros divers se réunissant sporadiquement en cas de danger a quelque peu désorienté les habitudes des fans. Ce concept de groupe aléatoire autour du Docteur Strange est pourtant intéressant et mérite vraiment d'être redécouvert depuis ses origines.

Panini Comics, 256 p. couleurs, 32 €
CECIL McKINLEY

Effet miroir

Avec *Black Dog : les rêves de Paul Nash*, Dave McKean réussit l'impossible à savoir, exprimer un rapport au monde, une démarche d'artiste, à travers un instant de vie tout en y accolant sa propre création. L'album ne se contente pas de dire des choses ou de raconter une histoire, il ouvre aussi vers une multitude de questionnements.

Le brouillard de la guerre s'approchait furtivement de notre paroisse.
La sirène connaît l'appel aux armes.
N'aurait-il pas dû y avoir des cloches ?

© Dave McKean / Dark Horse Originals / Glénat pour l'édition française

© Dave McKean / Dark Horse Originals / Glénat pour l'édition française

« Ceux qui rêvent éveillés ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis. »
Edgar Allan Poe, 1809-1849

C'est à l'occasion de la célébration du centenaire de la Première Guerre mondiale qu'une commission regroupant plusieurs institutions a pris commande auprès de Dave McKean d'une biographie de Paul Nash, un artiste anglais méconnu en France – comme le sont la plupart des surréalistes britanniques. Nash est pourtant un créateur pluridisciplinaire fort d'un univers particulièrement dense, marqué par le chaos de la Grande Guerre et les bouleversements des temps modernes. En dépit de ses sujets et du contexte dans lequel ses peintures ont été réalisées, son œuvre reste marquée par une forme de romantisme qui se situe très loin des postures ou des impostures surréalistes d'Yves Klein.

Dave McKean partage avec son aîné une même démarche qui consiste à ne pas se cantonner à un seul mode de représentation ou une seule technique. En choisissant de s'exprimer à travers des supports populaires (pochettes de disques, bandes dessinées, photographies, animations, etc.), en optant pour la figuration et en rejetant les canaux habituels, McKean s'est volontairement écarté du marché de l'art et de certains médias.

Avec deux personnalités aussi marquées, il y avait fort à craindre que dans le confinement d'un album biographique, l'un finisse par étouffer l'autre. Au lieu de cela, tout se répond. Tout se complète…

UN RÊVE

Black Dog : les rêves de Paul Nash par Dave McKean est l'une de ces créations qui continuent de rattraper celui qui les contemple bien après qu'il s'en soit détourné. Les images conçues à partir de collages, de taches, de matières, de hachures et de traits invitent à reconsidérer ce qui nous entoure – la question de l'observation de ce qui nous entoure est d'ailleurs capitale dans l'album. Dave McKean et Paul Nash partent d'un presque rien pour aboutir à une symphonie d'impressions. Un cadrage singulier ou une simple composition de mots suffisent à déverrouiller l'imagination, les sens et même des sentiments profondément enfouis en nous. Si le lecteur est laissé libre de divaguer et de se laisser porter par son ressenti, la parenthèse biographique de McKean dit pourtant bien des choses. Il ne s'agit pas d'un creuset vide de sens comme le sont la plupart des œuvres modernes. Ici tout est sens ; tout fait sens, justement.

En dehors de son contenu biographique, *Black Dog* fourmille de réflexions à propos de la modernité, de l'art, de la guerre, du conscient, du rapport à « l'autre » ou de ce que sont ou pourraient être les rêves. Les deux artistes souscrivent à un surréalisme qui ne se contente pas de travailler la forme ou d'interpeller par le bizarre. Si l'absurde est bel et bien présent dans l'album, c'est avant toute chose pour mettre en évidence la vacuité du réel ou donner un aperçu des tourments de Paul Nash. Quelles que soient les techniques graphiques employées, elles sont toujours en adéquation avec un événement (une discussion, par exemple), un état d'esprit ou un lieu. McKean traduit de cette façon une existence qui a été certainement davantage hallucinée plus qu'elle n'a été vécue.

DR / Paul Nash / National Gallery of Ottawa, Canada

DANS UN RÊVE

Cette démarche qui consiste donc à faire appel aux sensations du lecteur l'implique dans une tranche de vie qui n'est pas la sienne. En s'appuyant sur la mécanique de l'onirisme, en juxtaposant des images ou des techniques, en désincarnant la narration et en malraitant les formes, l'auteur construit un rêve. C'est dans cet espace flottant entre conscient et inconscient que l'œuvre agit et qu'elle nous marque durablement. Sans savoir bien comment, nous réalisons qu'à l'instar de Paul Nash, nous ne sommes jamais que le produit de nos sens.

Black Dog : les rêves de Paul Nash est un album miroir à bien des égards. Dave McKean répond ainsi à un artiste qui a laissé une forte empreinte sur sa démarche. Aujourd'hui, après des années d'expérimentations et de tâtonnements, McKean atteint un degré de maturité impressionnant.

Black Dog n'est rien d'autre qu'un chef-d'œuvre.

KAMIL PLEJWALTZSKY

de Dave McKean,
Glénat, 120 p. coul., 17,50 €

SECRET WARS

LA SAGA ÉVÉNEMENT
QUI A BOULEVERSÉ L'UNIVERS MARVEL

MARVEL NOW! :
SECRET WARS
THORS

MARVEL NOW! :
SECRET WARS
LE GANT DE L'INFINI

MARVEL NOW! :
SECRET WARS
OLD MAN LOGAN

LE 23 AOÛT AU RAYON BD

MARVEL
marvel.com
© 2017 MARVEL

PANINI COMICS
www.paniinicomics.fr

The Marvel Age of Comics, 1961-1978, de Roy Thomas

Les fans qui n'avaient pu s'offrir le monumental *75 Years of Marvel* de Roy Thomas vont être aux anges : Taschen va sortir ce mois-ci une équivalence de ce que l'éditeur avait fait d'après l'autre monumental *75 Years of DC* : une réédition se resserrant sur une période spécifique, à un prix démocratique et offrant un nouvel espace à ces merveilleuses images. Le choix de remettre en valeur les grandes heures de Marvel durant l'Âge d'Argent – et les premières continuités dans l'Âge de Bronze – est bien sûr une évidence quant à l'importance de la chose.

Taschen, 396 p. couleurs, 39,99 €

CECIL McKINLEY

Mutts, Dimanches après-midi, de Patrick McDonnell

De *Mutts*, Charles M. Schulz a dit que c'était *« un des meilleurs strips de tous les temps »* ; est-il vraiment nécessaire d'en dire plus ? Les Rêveurs continuent leur édition de strips du dimanche de ce petit bijou d'humour, de beauté graphique et d'intelligence, ce qui est plus que bienvenu, car ce chef-d'œuvre (vous verrez comment on en parlera dans un siècle !) reste malheureusement trop méconnu chez nous. Ces strips de 2001 et 2002 sont tout aussi réjouissants que les précédents, et on attend avec une grande impatience le dernier opus à paraître en 2018...

Les Rêveurs, 132 p. couleurs, 15 €

CMcK

52, T.1, de Geoff Johns, Grant Morrison, Greg Rucka, Mark Waid et Keith Giffen

En 2006, DC Comics fait un double pari. Produire une série hebdo qui conterait l'état du monde sans Batman, ni Superman, ni Wonder Woman. Écrite par un pool de quatre pointures dont Grant Morrisson *himself*, la série *52* parcourt les différents aspects de l'univers DC tout en développant de nouveaux concepts développés par la suite. Vous craignez de vous y perdre ? Alors sachez que cette nouvelle édition comprend un commentaire de chaque épisode par des membres du pool d'écriture. Idéal pour saisir les détails qui seraient nébuleux. Une bonne occasion de vous plonger dans les aventures de personnages qui ont vraiment gagné à la mise en retrait de la trinité des héros DC.

Urban Comics, 328 p. couleurs, 28 €

YANECK CHAREYRE

BIG JOHN BUSCEMA

Cette monographie de John Buscema est une bénédiction pour ses fans, autant pour son sérieux rédactionnel que pour sa riche et superbe iconographie. Un bel hommage à ce grand artiste des comics disparu en 2002.

© & TM Marvel & Subs.

© & TM Marvel & Subs.

Cet ouvrage résulte de la plus grande exposition qui ait été consacrée à John Buscema, au musée de Palma de Mallorca, en Espagne (septembre 2009). D'où sa très grande qualité, car il est le fruit d'un travail énorme de la part de professionnels passionnés (Michel Maillot, Frédéric Manzano...) et du directeur de cette exposition, Florentino Flórez, en lien direct avec la famille Buscema. Ce dernier, s'appuyant sur des sources de premier ordre (paroles et interviews de John Buscema, ainsi que les témoignages de ses très proches), nous dresse un beau parcours de la vie de l'artiste dans un texte aussi documenté qu'intéressant, faisant de cette monographie autre chose qu'une simple belle galerie d'images. Le fond et la forme sont donc au rendez-vous tout au long de cet ouvrage, le souci d'entièreté du texte répondant à une impressionnante iconographie où figurent de très nombreuses recherches, planches et couvertures originales en plus des reproductions de publications. Un véritable régal pour les yeux...

SUPER-HÉROS, JE VOUS HAIS !

Buscema fait ses débuts en 1948 chez Timely Comics, ancêtre de Marvel, alors qu'il n'a que 21 ans. Mais le déclin des comics durant les années 1950 l'éloigna du milieu. La renaissance viendra de... Marvel, lorsque Stan Lee appela Buscema en 1966 pour le faire entrer dans son écurie. Comme pour Romita et Colan, le challenge était de taille, devant incarner le style Marvel après les légendaires Kirby et Ditko : rien que ça ! Au départ, Buscema est mal à l'aise, car ses influences et ses goûts se portent plus vers *Prince Valiant* ou *Popeye* que vers les super-héros. Ce sont pourtant ces super-héros qu'il ne porte pas dans son cœur qui vont faire sa renommée, car après des débuts un peu hésitants, Buscema finit par devenir l'un des artistes phares de la Maison des Idées, marquant de son empreinte certains titres emblématiques (*Avengers, Thor, Silver Surfer...*), au point de devenir une référence (c'est lui qui illustra le fameux *How to Draw the Marvel Way* de Stan Lee). Tout comme il avait étudié Michel-Ange, il avait dû étudier Kirby pour s'inscrire dans la lignée, mais son style s'est assez vite démarqué de cette influence tout en en gardant l'enseignement (particulièrement visible dans certaines scènes monstrueuses ou cosmiques de *Thor* ou *Silver Surfer*). Un style à la fois glamour et dynamique, réaliste et incarné.

UN BEL ÉVENTAIL

L'une des plus belles œuvres de Buscema reste *Silver Surfer*, où il a atteint une grâce et une force souvent bouleversantes. Et sa tardive collaboration à *Wolverine* a été très impressionnante. Mais le thème super-héroïque n'est heureusement pas le seul traité dans cet ouvrage, puisque de ses premières créations à ses divers travaux dans les années 1950 en passant par sa plongée dans l'*heroic fantasy* ou bien *Tarzan*, tout ou presque du parcours de Buscema est présent dans ces pages, avec bien sûr la période *Conan*, représentée par de nombreux et magnifiques dessins qui montrent comme rarement l'ampleur du talent de cet artiste. Cette monographie nous permet de voir combien le style de Buscema a évolué depuis ses débuts sans jamais oublier ses fondamentaux, gagnant toujours en densité, en intensité. Pour finir, notons la présence judicieuse d'une bibliographie chronologique très complète.

CECIL McKINLEY

BIG JOHN BUSCEMA

de Florentino Flórez, Urban Comics, 336 p. couleurs, 39 €

LES HÉROS MARVEL FONT PEAU NEUVE !

MARVEL NOW! :
ALL-NEW AVENGERS T01

MARVEL NOW! :
ALL-NEW DEADPOOL T01

MARVEL NOW! :
ALL-NEW IRON MAN T01

MARVEL NOW! :
ALL-NEW
AMAZING SPIDER-MAN T01

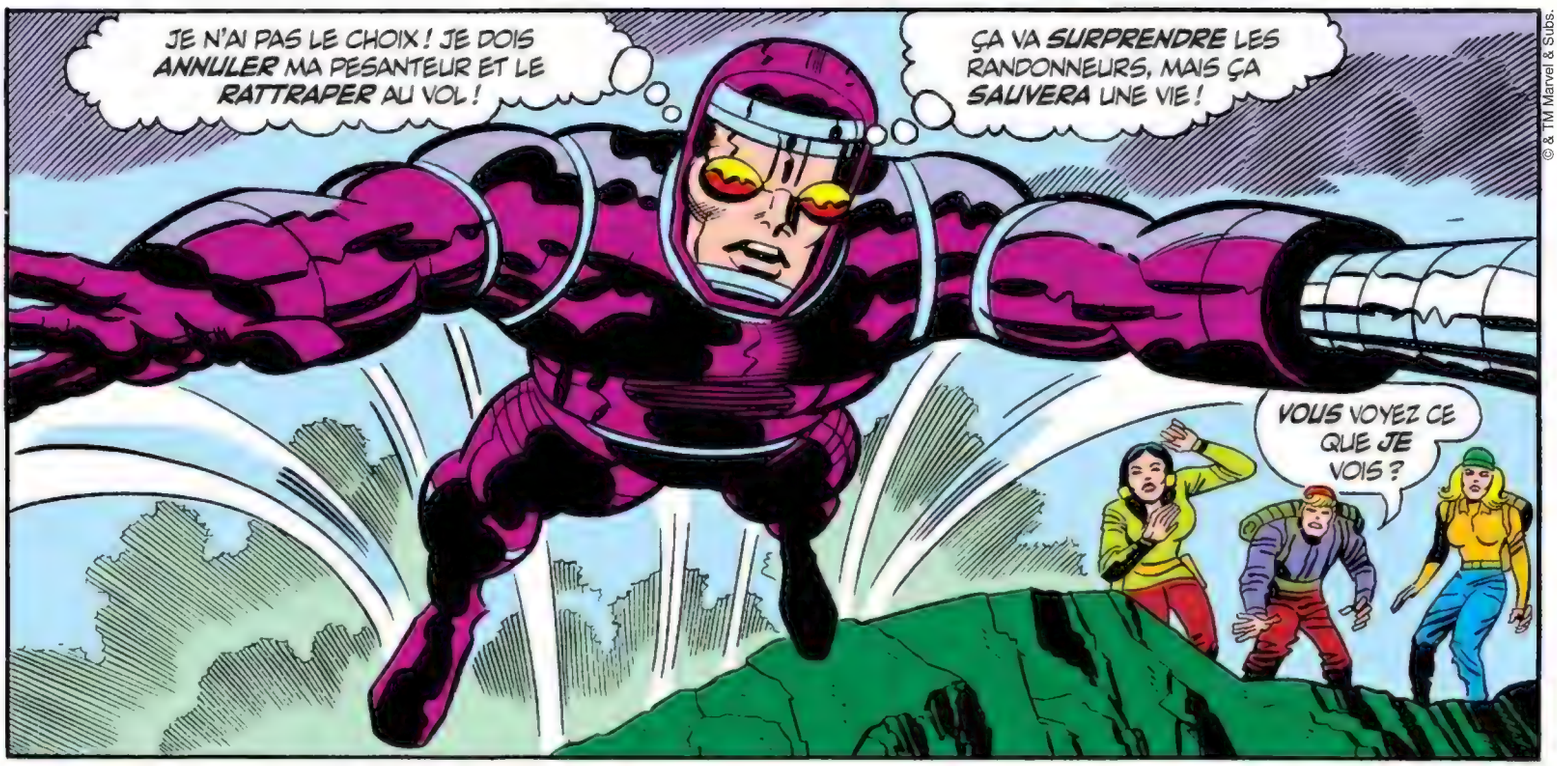
MARVEL
marvel.com
©2017 MARVEL

LE 23 AOÛT AU RAYON BD

PANINI COMICS
www.paninicomics.fr

WELCOME TO THE MACHINE

Excellente nouvelle que cette édition intégrale de *Machine Man* car au-delà de ses qualités intrinsèques, cette série équivaut au retour au bercail de deux stars mythiques de Marvel à la fin des années 1970 : Jack Kirby et Steve Ditko.


JE N'AI PAS LE CHOIX ! JE DOIS ANNULER MA PESANTEUR ET LE RATTRAPER AU VOL !
ÇA VA SURPRENDRE LES RANDONNEURS, MAIS ÇA SAUVERA UNE VIE !
VOUS VOYEZ CE QUE JE VOIS ?
© & TM Marvel & Subs.

En 1970, Kirby avait quitté Marvel à cause de l'impossibilité d'être reconnu comme auteur, puis fut mal à l'aise chez DC où ses créations personnelles furent arrêtées prématurément. Lors de son retour chez Marvel en 1975, il créera *The Eternals* et œuvrera dès fin 1976 sur *2001: A Space Odyssey*, d'après le film de Kubrick tiré du roman éponyme de Clarke. Durant les six premiers numéros de cette série, Kirby répondit aux vœux de la MGM, adaptant l'œuvre de manière conceptuelle, sans héros récurrent. Mais à partir du n°7, il prit quelques libertés, puis put mettre en avant un personnage spécifique dans les trois derniers numéros : l'androïde Z2P45-9-X-51, dénommé plus communément X-51 ou... Mister Machine.

RIEN DE GRAVE, PAMELA ! JE SUIS, EUH, TOMBÉ DANS LES ESCALIERS !
VISEMOI ÇA, MASSIE ! LA SUPERSTAR DU BUREAU S'EST CASSÉ LE BRAS À FORCE DE S'APPLAUDIR !
© & TM Marvel & Subs.

ROBOT AVOIR ÂME

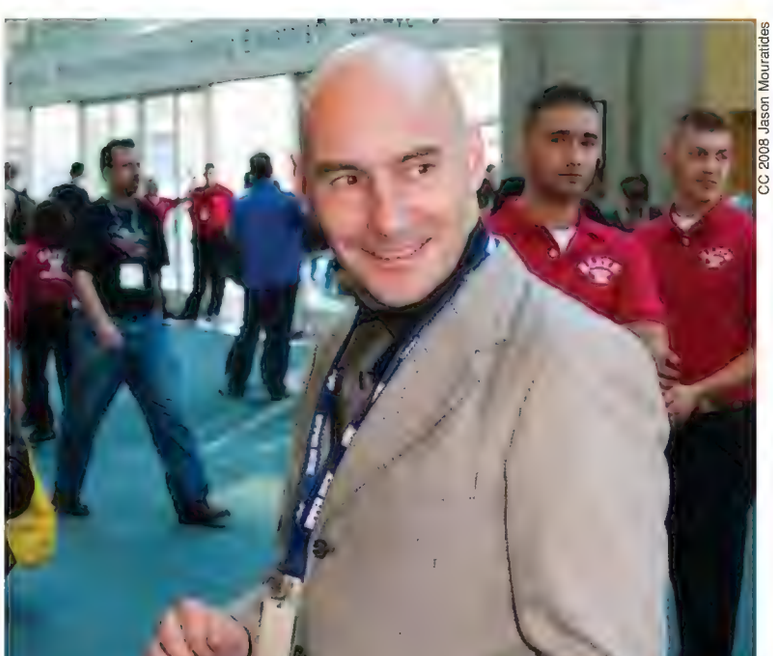
Dans le n°8 de *2001: A Space Odyssey* (juillet 1977) apparaît donc Mister Machine, dernier représentant d'une lignée de robots humanoïdes créés par le docteur Abel Stack. Mais ce dernier meurt, et l'androïde orphelin acquiert une conscience humaine au contact du fameux monolithe noir. Dès lors, sous le nom d'Aaron Stack, X-51 va essayer de s'intégrer à l'humanité tout en fuyant l'armée qui cherche à le détruire. L'épopée d'X-51 est lancée, mais le titre s'arrête au n°10 (septembre 1977). L'année suivante, l'androïde aura néanmoins droit à son propre titre (n°1 daté d'avril 1978), rebaptisé *Machine Man* à cause d'un jouet portant son nom originel. Kirby amorce alors une grande saga de SF telle qu'il les aime... sauf qu'il est trop tard : à nouveau usé par les déconvenues avec l'éditeur, fatigué par sa chimiothérapie, Kirby décide de quitter Marvel pour le monde de l'animation. Son travail sur *Machine Man* s'arrête donc au n°9, daté de décembre 1978, mettant fin à cette expérience où il avait pu développer des thèmes chers à son cœur, comme la recherche d'humanité dans un monde déshumanisé, la quête d'idéal et la reconsidération des êtres (l'identité du visage humain est un axe majeur de l'œuvre).

DE KIRBY À DITKO

Mais *Machine Man* ne disparaît pas totalement. Au printemps 1979, il apparaît dans quatre numéros de *The Incredible Hulk*, puis son titre est relancé en août avec Marv Wolfman au scénario et Steve Ditko au dessin. Ditko avait quitté Marvel à peu près pour les mêmes raisons que Kirby, dès 1966. Il avait alors travaillé pour plusieurs éditeurs dont DC ou Charlton (avec *Blue Beetle*, *Creeper*...), mais à l'instar de Kirby, les temps étaient durs pour les stars d'hier. Quand Jim Shooter proposa à Ditko de revenir travailler chez Marvel, ce dernier n'avait plus aucun titre régulier, ce qui fut réparé avec *Machine Man*... Le *Machine Man* de Wolfman et Ditko (qui s'arrêtera au n°19 daté de février 1981) diffère de celui de Kirby, moins exubérant sur le fond comme sur la forme et graphiquement plus humanisant, mais il offrit au personnage une persistance discrète, car celui-ci ressuscitera dans la mini-série *Machine Man* au milieu des années 1980 ou dans le titre *X-51*, *The Machine Man* en 1999, et apparaîtra jusqu'à aujourd'hui dans divers titres de manière sporadique (magnifique dans *Earth X* !). Cette édition de l'intégralité des 19 numéros de la série originelle (incluant son interlude chez Hulk) comble un manque cruel pour les fans de Kirby et Ditko, et nous permet de nous replonger dans une série désormais patrimoniale.

CECIL McKINLEY

de Kirby et Ditko,
Panini Comics,
440 p. couleurs, 36 €



CC 2008 Jason Mouratides

NOUVEAUX DIEUX

Les essais sur l'histoire des super-heros signés par des auteurs de comics aussi érudits que pertinents sont rares, donc quand c'est Grant Morrison qui s'y colle, il n'y a pas à hésiter !

Au début de ce projet, Grant Morrison ne devait « que » compiler tout ce qu'il avait pu dire ou écrire sur les super-héros, et puis les choses se sont emballées et il s'est retrouvé avec un ouvrage historique à échafauder... L'impressionnante culture de l'auteur n'ayant d'équivalence que son iconoclasme, il ne fallait pas attendre un essai « classique » de sa part, mais plutôt une vision, un savoir, un engagement. Et c'est bien le cas, car même si Morrison dresse une histoire chronologique des comics super-héroïques contenant d'innombrables éléments éclairants, il ne cesse d'ouvrir sa réflexion sur les liens qui existent entre fiction et réalité, sur ce que représentent les super-héros et ce que signifient leur création ainsi que la lecture de leurs aventures.

SURHUMANITÉ

L'angle pris par Morrison dans cet ouvrage brillant – et qui va au-delà du seul thème super-héroïque, mais celui-ci précisément exacerbe la chose par sa nature fantastique – est que la fiction n'est pas que de la fiction : elle a le pouvoir inconscient de changer notre réalité, elle est la catharsis de nos idéaux humains, pouvant générer un autre avenir possible. La capacité des super-héros à sublimer nos fantasmes serait d'autant plus forte aujourd'hui que le monde réel devient de plus en plus incertain et violent, nous confrontant à ce que nous aimerions être. Ce double regard – historique et philosophique – rend ce volumineux essai tout à fait passionnant, Morrison dressant une passerelle entre notre imaginaire et notre capacité à changer la vie.

CECIL McKINLEY

SUPERGODS

de Grant Morrison,
Huginn et Muninn,
512 p. n&b, 25 €

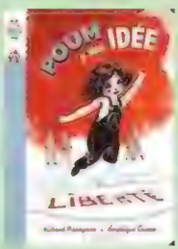
HALLE DES BLANCS MANTEAUX
ENTRÉE GRATUITE
PARIS 15-16-17 SEPTEMBRE
FORUM fnac livres
RENCONTRES, DÉBATS & DÉDICACES
L'ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE DE LA RENTRÉE
AVEC PRÈS DE 100 AUTEURS
SIMON ASTIER
ALEXANDRE CLÉRISSE
LAETITIA CORYN
LUDOVIC DEBEURME
ALEXIS DORMAL
BENJAMIN LACOMBE
CHADIA LOUESLATI
PATRICIA LYFOUNG
JÉRÉMIE MOREAU
MATHIEU SAPIN
BASTIEN VIVÈS
ET BIEN D'AUTRES...
fnac
PROGRAMMATION COMPLÈTE SUR FNAC.COM/FORUMFNACLIVRES
ELLE Le Point Babelio LIRE: ams! France Télévisions

L'Oiseau de Colette, d'Isabelle Arsenault

Colette vient de déménager et, comme tous les nouveaux, elle ne connaît personne dans le quartier. Alors, lorsqu'elle croise d'autres enfants, elle s'invente un oiseau magnifique qu'elle aurait perdu et dont elle serait à la recherche. Ni une ni deux, une petite bande se constitue autour d'elle pour rechercher sa perruche imaginaire… Une ode à l'imagination et à l'amitié, qui rappelle que quand on est enfant, les liens se tissent en quelques minutes. Poétique et très beau, comme tous les albums d'Arsenault.
La Pastèque, 48 p. bichromie, 14 €

HÉLÈNE BENEY

Poum a une idée, de Marazano, Césano et Basso



Quand Poum, la nouvelle, arrive a l'école, les autres élèves la préviennent : elle doit respecter les règles. Il y a un chef, elle doit obéir et tout se passera bien. Mais Poum a une idée : et si personne ne commandait les autres ? Et si tous vivaient dans la cour de récré en choisissant librement ses jeux ? Introduisant le principe de l'anarchie auprès des enfants, ce titre partagera les avis : sans limites, une société peut-elle se construire dans le respect des autres ? Dans tous les cas, c'est très beau et ça a le mérite de sortir des sentiers battus !
Eidola, 32 p. couleurs, 10 €

HB

Yennega, la femme lion, de Yann Dégruel

Il était une fois un roi d'Afrique qui voulait un fils, il a eu une fille : Yennega ! Elevée comme un homme dans cette savane sauvage, elle apprend à se battre et à s'imposer. Mais un jour, elle grandit et veut aussi fonder une famille. Comment son père acceptera-t-il cette envie et quel homme sera assez fort pour aimer celle qui est dorénavant « la femme lion » ? Un conte sympathique aux couleurs chaudes de l'Afrique, avec une héroïne conquérante, sur le choix de sa destinée, quel que soit son genre de naissance.
Delcourt, 36 p. couleurs, 9,95 €

HB

Super MAUPOMÉ

Scénariste et auteur jeunesse, Frédéric Maupomé multiplie les séries remarquables, destinées aux petits (*Anuki*, 3-10 ans) comme aux plus grands (*Supers* et *Sixtine*, 8-77 ans). Petit tour d'horizon, à l'heure où sortent pas moins de trois nouveaux titres aux éditions de la Gouttière.

Mam'zelle, j'vous permets pas !
Hé ! Ma pièce !
Comment t'as fait ça ?
Et depuis quand les pirates rendent les pièces qu'ils ont volées ?
SIXTINE

© Maupomé et Soleilhac / LA GOUTTIÈRE

Si, malheureusement, il plane toujours un peu de mépris au-dessus des auteurs jeunesse, le succès chasse heureusement souvent les *a priori* ! Maupomé est un grand auteur, excellent raconteur d'histoires. Sa grande force est de savoir rallier la presse comme le public autour de thèmes forts et imaginatifs, et bien entendu d'offrir des aventures qui ne prennent pas nos enfants pour des oies sauvages.

Avec *Supers*, on découvre une fratrie de trois enfants qui, à l'instar d'un certain Kal-el, arrivent en vaisseau pour se réfugier sur Terre. Partagés entre l'envie de vivre une vie d'enfants « normaux » et celle d'utiliser leurs super-pouvoirs pour aider les gens, les trois orphelins se font finalement repérer par les services sociaux… Dans ce nouveau tome, on en apprend un peu plus sur leurs parents et les conditions de leur arrivée sur notre planète. Une cascade de problèmes s'abat sur nos Supers et l'on constate encore une fois que de grands pouvoirs appellent de grandes responsabilités ! Et un beau chapelet de questionnements ; peut-on se comporter comme un hors-la-loi si sa vie est en danger ? Plusieurs fois récompensée (dont le Prix ACBD jeunesse cette année), cette série émouvante promeut la fraternité, l'amitié et la loyauté.

DR

FRÉDÉRIC MAUPOMÉ

Pour la nouvelle série *Sixtine*, on découvre de nouveau une histoire « fantastique » qui met en scène une petite fille qui, à la mort de son père, rencontre une poignée de fantômes de pirates qui vont l'accompagner en secret toute son enfance. Le jour où elle cherche à en savoir plus sur la famille de son père, sa mère se ferme. Au même moment, l'école organise une sortie au musée pour admirer l'Or des Aztèques ; la bande met au point un plan risqué… Une belle découverte qui promet de grandes aventures !

Et pour finir, on retrouve Anuki le petit Indien, héros de l'incontournable série muette éponyme, qui décide de suivre son amie (la courageuse !) Nuna à la découverte de recoins inconnus du territoire. Ils font alors la rencontre d'un gigantesque arbre, devenu presque personnage à lui seul tant il porte la vie et leur offre le refuge. Lorsqu'il est menacé, il est temps pour eux de le secourir.

Un panel où l'imagination est reine, où les thèmes d'actualité, les sentiments et les coups durs de la vie ne sont jamais remisés sous le tapis. Et c'est tant mieux !

HÉLÈNE BENEY

➪ **SUPERS, T.3,**
HOME SWEET HOME
de Maupomé et Dawid,
éditions de La Gouttière,
112 p. couleurs, 18 €

➪ **SIXTINE, T.1,**
L'OR DES AZTÈQUES
de Maupomé et Soleilhac,
éditions de La Gouttière,
80 p. couleurs, 13,70 €

➪ **ANUKI, T.7,**
L'ARBRE DE VIE
de Maupomé et Sénégas,
éditions de La Gouttière,
40 p. couleurs, 10,70 €

L'inachevé et l'éternel

Décédé en février 2017, Jirô Taniguchi, un des mangakas les plus populaires en France, a laissé derrière lui deux œuvres inachevées. La dernière publiée sera donc *La Forêt millénaire*, une histoire qu'il avait spécialement conçue pour une publication en France, en couleurs et à l'italienne. Rue de Sèvres en livre donc cette version incomplète mais commentée et malheureusement, définitive.

Un jeune garçon se retrouve placé chez ses grands-parents dans une région isolée du Japon qui a connu par le passé un sévère tremblement de terre. Arrivé sur place, le garçon se voit attiré par l'épaisse forêt qui entoure le village. Il entend des voix. La forêt lui parle, elle l'attendait.

TANIGUCHI FIDÈLE À LUI-MÊME

Enfance à l'écoute, écologie, fantastique, Jirô Taniguchi se montre relativement fidèle à ses grandes thématiques dans *La Forêt millénaire*. Il utilise le passé de sa région d'origine, Tottori, pour mettre en scène l'apparition d'une forêt « éveillée » consécutivement à un tremblement de terre.

Le rédactionnel qui accompagne ce livre incomplet nous permet de mieux comprendre où l'artiste avait souhaité nous emmener. Les pages qui sont à notre disposition posent juste l'arrivée de son héros et sa première rencontre avec cet étrange lieu. Difficile de projeter ses intentions, d'autant que de nombreux éléments ne sont que visuels et donc pas explicités.

Mais les commentaires et carnets de croquis qui ont été intégrés par l'éditeur nous permettent de mieux saisir cette histoire écrite pour les enfants. Elle aurait dû nous amener à réfléchir à notre place dans notre écosystème, comme toujours, avec deux doigts de naïveté et de magie

Tel que Taniguchi a souvent souhaité faire passer ses messages, tel que nous, lecteurs français, avons appris à l'aimer.

Sayônara, Taniguchi-sama.

YANECK CHAREYRE

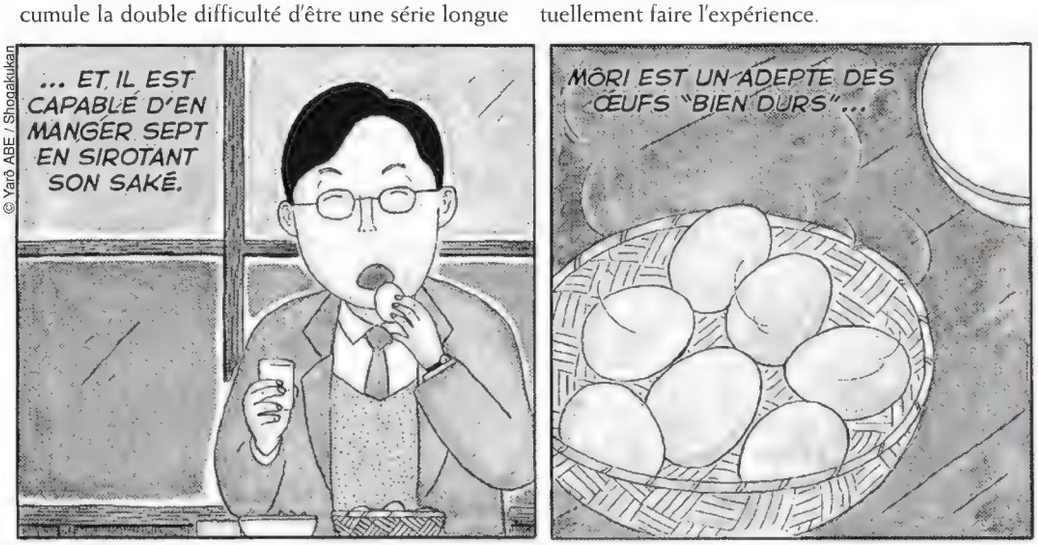
© Taniguchi / Rue de Sèvres

⇨ LA FORÊT MILLÉNAIRE
de Jirô Taniguchi,
Rue de Sèvres, 70 p. couleurs, 18 €

Petit bouillon de culture

Encore une réussite pour Le Lézard noir avec *La Cantine de minuit* de Yarô Abe, classique culturel instantané, gagnant du dernier prix Asie ACBD, dont le T.2 paraît ces jours-ci.

Il est ardu de ménager un équilibre parfait entre maintien de l'intérêt du lecteur (manœuvre qui passe nécessairement par un renouvellement) et conservation des éléments constitutifs de l'identité d'une série (sans gavage). Les séries au long court peinent par exemple souvent à sortir de leur carcan de tics narratifs. *La Cantine de minuit*, qui cumule la double difficulté d'être une série longue (18 tomes à l'heure actuelle au Japon) constituée d'histoires courtes, réussit à merveille le défi. On y suit avec délectation des clients d'un tout petit troquet convivial en découvrant leurs plats de prédilection et les histoires qui y sont attachées. Le restaurant n'ouvrant que la nuit, sa faune y est autant bigarrée que différente de celle dont on peut habituellement faire l'expérience.



© Yarô ABE / Shogakukan

DOUBLE RATION

On touche ici au cœur du Japon secret, le Japon de la nuit, des hôtesses, des parieurs, des yakuzas mais aussi des gens du commun aux personnalités étonnantes, à l'amour facile, à l'appétit gargantuesque ou au triste passé. *La Cantine de minuit* est un concentré de tendresse et de douceur, une soupe qui réchauffe cœur et estomac durant une froide nuit d'hiver, une fenêtre qui donne sur un monde discret et intime peuplé d'habitants rarement épargnés par la vie mais toujours chaleureux et positifs. Comble du bonheur, Le Lézard noir nous propose en réalité des tomes doubles pour son édition française. De quoi s'en mettre encore plus sous la dent à chaque sortie. Et si un petit extra vous fait envie, penchez-vous sur l'adaptation Netflix de fort bonne facture *Midnight Dinner*, qui fera une très bonne entrée ou un très bon dessert.

ALEX MÉTAIS

⇨ LA CANTINE DE MINUIT, T.2
de Yarô Abe, Le Lézard noir, 300 p. n&b, 18 €

Un coin de ciel bleu, T.3, de Takamichi

Fin de l'été, fin de la série. L'occasion de profiter une dernière fois d'une bouffée de beau temps, de joie, de vacances et de farniente. Sous couvert d'aventures du quotidien, trois jeunes femmes s'éclatent en nous faisant bien pouffer au passage. Enchaînant les histoires courtes aux chutes bien souvent insolites, Haruka, Yuki et Misaki profitent encore d'un rêve estival qui nous sera inaccessible jusqu'à l'année prochaine ; sauf si l'envie vous prenait de vous lancer dans cette balade typiquement nippone égayée de rires, d'héroïnes tête en l'air, de chiures de mouettes et de péripéties allant parfois jusqu'à l'absurde.

nobi nobi !, 192 p. couleurs, 8,80 €

ALEX MÉTAIS

Ma vie dans les bois, T.1, de Shin Moriruma

Shin Moriruma est un mangaka fatigué. Las de son travail éreintant, attristé par sa condition physique, il se lance dans un projet fou : créer son petit monde idéal en pleine forêt vierge. Son objectif ? L'autosuffisance alimentaire et matérielle. Force est de constater qu'il y arrive très bien et que son processus, raconté très didactiquement, n'est pas sans intérêt. Dans ce tome 1, l'auteur raconte les prémisses de son aventure, la quête du bon terrain, la préparation adéquate de celui-ci et la création très physique de sa toute nouvelle maison en rondins. Le début d'une passionnante épopée naturelle à suivre avec attention.

Akata, 192 p. n&b, 7,50 €

AM

Hanada le garnement, T.1, de Makoto Isshiki

Ichiro Hanada est un infâme garnement, l'enfant qu'on ne souhaite pas même à son pire ennemi. Suite à son énième méfait de galopin inarrêtable, Ichiro se fait renverser par un camion. Il s'en sort de justesse mais semble obtenir par la même occasion le don de voir les esprits, ce qui est loin de l'empêcher de continuer ses idioties, au grand dam de son village tout entier. Sagouin survolté sans limites, il lui faudra cependant suivre son grand cœur d'enfant et les indications d'ectoplasmes en difficulté, quitte à se mettre dans des situations explosives. Le petit sagouin se fraiera ainsi un chemin à travers la tristesse humaine, chamboulant tout sur son passage.

Ki-oon, 224 p. n&b, 7,90 €

AM

On efface et on recommence

Quelle surprise ! *Erased*, série complète de Kei Sanbe parue chez Ki-oon, revient avec un spin-off en un volume plutôt bien fagoté !

L'auteur nous avait mystifié dès le premier tome en nous faisant croire que son histoire allait s'orienter vers les déboires semi-fantastiques d'un loser, entre vie quotidienne morose et enquêtes pseudo-policières, puis en le transformant dès les bases bien posées en une passionnante chasse à l'homme. Après un tome 8 qui semblait être une fin indéboulonnable, voilà que l'éditeur annonce un tome supplémentaire. Que nous réserve encore *Erased* ?

© 2013 Kei Sanbe / KADOKAWA CORPORATION, Tokyo.

PETIT MALIN, JE PARLE DE TOI

Rappelons-nous premièrement de l'intrigue. Satoru ne connaît pas beaucoup le succès en tant que mangaka et joint les deux bouts en livrant des pizzas. Ses mornes habitudes et sa triste remise en cause sont ponctuées de petits éclats d'intérêt. En effet, il dispose de la capacité à revenir quelques secondes dans le passé pour déjouer les tragédies qui se déroulent autour de lui. Aucunement maître de cette faculté, il n'a généralement qu'un fugace instant pour comprendre les implications de l'accident à éviter, après avoir été mis au pied du mur par le déclenchement automatique du pouvoir. L'inverse de la vieille série TV *Demain à la une*, en somme. Loin d'envisager de devenir détective de choc en apprenant à se servir efficacement de son don, Satoru continue à vivoter jusqu'au jour où un retour en arrière le fait revenir... en primaire. Obligé de revivre sa vie une seconde fois, il lui faudra surmonter certains traumatismes d'enfance et chercher à dénouer les raisons de son flash-back dans le vaste environnement que constitue sa jeunesse entière.

LA MATURITÉ, C'EST UNE QUESTION D'ÉTAT D'ESPRIT

L'enquête est passionnante. L'auteur entremêle fausses pistes et réels indices, joue avec notre incrédulité autant qu'avec celle de ses personnages et n'épargne rien à ses protagonistes. Parallèlement, les liens sociaux nouvellement tissés par le jeune Satoru revenu du futur avec sa psyché d'adulte, les implications de ses bouleversements comportementaux, l'intrication de ses divers futurs et de ses divers passés sont finement mêlés et rajoutent au récit, en sus de la patine policière, l'apanage d'une sensible histoire psychologique. Tout cela s'est toutefois bel et bien conclu au tome 8. L'intrigue de la série fut par moments temporellement complexe. Certaines périodes furent volontairement passées sous silence, n'ayant pas d'intérêt dans la trame principale. C'est un retour sur l'une de ces périodes que propose ici Sanbe, sous forme de divers témoignages de personnages importants. Le ton y est plus personnel, le propos concentré sur l'intime et le ressenti. L'auteur ne se déconnecte pas des péripéties fondatrices du récit, créant ainsi un addendum touchant à son aventure en renversant intelligemment les points de vue. Un ajout fort recommandé.

ALEX MÉTAIS

© 2013 Kei Sanbe / KADOKAWA CORPORATION, Tokyo.

ERASED RE

de Kei Sanbe,
Ki-oon, 208 p. n&b, 7,65 €

PARIS MANGA & SCI-FI SHOW

24e EDITION

PORTE DE VERSAILLES

30 SEPT
1ER OCT
2017

ARTISTES JAPONAIS

SHIGERU FUJITA

TAKAHIRO YOSHIMATSU

JAY.
MANGAKA : SHERLOCK

KUNIHIKO IKUHARA
REALISATEUR : SAILOR MOON

ILLUSTRATEURS

SCOTT KOLINS

FRAZER IRVING

RODNEY RAMOS

SALVA ESPIN

ACTEURS

ALLISON MACK
SMALLVILLE

JULIET LANDAU
BUFFY CONTRE LES VAMPIRES

EMMA CAULFIELD
BUFFY CONTRE LES VAMPIRES

DAVID NYKL
ARROW / STARGATE

L'ÉQUIPE POWER RANGERS MEGAFORCE

PLUS DE 100 INVITES !

BOUTIQUES - DÉDICACES - PHOTOS - COSPLAY - CONCERTS - COMICS
ESPACE YOUTUBE - ANIMATIONS - JEUX VIDÉO - MANGA - CONCOURS

Préventes actuellement sur WWW.PARISMANGA.FR
Avec weezevent et sur

1 JOUR SAM OU DIM : 13,50€ AU LIEU DE 14€
2 JOURS : 26,50€ AU LIEU DE 27€

GRATUIT -6ANS

GONG GAME ONE NOLIFE J-ONE SYFY CNEWS Matin nickelodeon GAMES

Avant de sucrer les fraises

Bleach, **c'est comme Capri, c'est fini.** 74 tomes d'action échevelée, 15 ans de parution régulière, une galaxie de produits dérivés, Tite Kubo **a sacrément mis la main à la pâte.**

BLEACH © by Tite Kubo / SHUEISHA Inc.

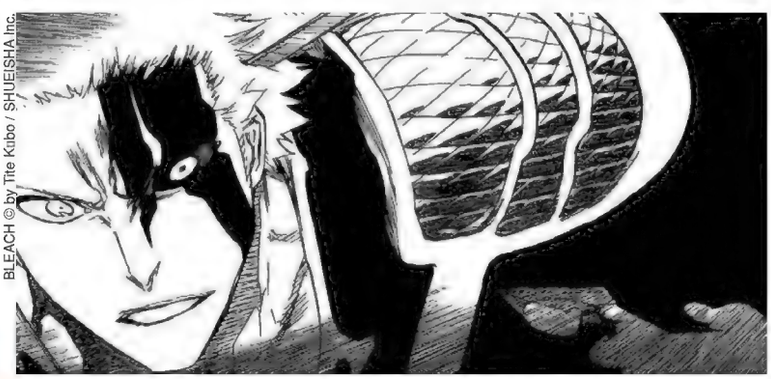
Ichigo kurosaki est un jeune homme au caractère entier et droit. Les premières pages de la série nous le révèlent d'entrée de jeu comme l'archétype du fonceur fidèle qu'il se bornera à rester tout au long des multiples intrigues. Grand bien lui en fera puisque c'est ainsi que tout héros de *shônen* atteint les sommets de puissance nécessaires à la défaite du bon vieux méchant final. Le principal problème du pauvre Ichigo, outre une famille totalement délurée et une couleur de cheveux naturelle qui lui en font conjointement voir des vertes et des pas mûres, réside dans sa capacité à percevoir et à interagir avec les morts. Tant pis pour le quotidien calme auquel il aurait pu aspirer. Quand un *shinigami*, une entité spirituelle chargée d'éliminer les fantômes qui ont mal tourné, fait son apparition, les choses vont prendre une tournure différente pour le lycéen qui va devoir assumer le rôle de faucheur en intérim. Une bonne dose d'humour accompagnée d'une surcouche d'action survoltée amèneront le héros vers des complots de grande ampleur et le poseront à plusieurs reprises en sauveur providentiel du monde des esprits.

TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT

La fin de *Bleach*, qui arrive très peu de temps après celle de *Naruto*, sonne le glas d'une époque pour toute une génération d'ex-adolescents. La série a débuté sa parution en 2002 dans le *Shônen Jump*, magazine emblématique s'il en est, puis est apparue en France l'année suivante. Elle était ainsi l'un des derniers reliquats encore vivaces du manga d'action fantastique des années 2000. Les petits lecteurs de 15 ans en ont maintenant 30 et leurs amours de jeunesse se sont tous éteints. Ne restent peut-être que *Berserk* et *One Piece*, l'arlésienne et le bourreau de travail, pour représenter un âge pourtant pas si lointain. Le pincement au cœur est, pour ces lecteurs-là, inévitable.

À FOND LES BALLONS

Bien que sa formule n'ait pas changée d'un iota, la saga a tout de même beaucoup évolué au fil du temps. Des débuts bardés d'humour et concentrés sur des intrigues de quartier jusqu'aux multiples promesses de fin du monde, la série a grimpé tous les échelons possibles du tragique, sans oublier de passer par les multiples révélations personnelles à tiroir. De même, dans le cadre très formaté, ultra éprouvé et merveilleusement efficace du *shônen nekketsu* (jeune garçon positif affrontant des ennemis de plus en plus fort et se renforçant par la même occasion), Kubo a pris le temps d'explorer toutes les possibilités logiques du pouvoir de son héros jusqu'à en tirer l'explosion finale attendue. Il n'aura même pas eu besoin de changer son panel d'attaques spéciales, se contentant d'améliorer continuellement la puissance de son assaut emblématique, non sans imagination.



BLEACH © by Tite Kubo / SHUEISHA Inc.

IL ÉTAIT TEMPS, PETIT NAVIRE

Ainsi, *Bleach* se termine et c'est tant mieux. La lutte des *shinigamis* et des *quincy*, leurs ennemis jurés, intrigue du tout dernier arc narratif de la série, culmine dans un tome que d'aucuns trouveraient un peu trop rapide. Kubo balaye en effet les combats subsidiaires qu'il avait développés lors des tomes précédents, ne perdant pas de temps à leur trouver de conclusion, en maintenant le focus sur le seul affrontement pertinent : celui des gros monstres du bien et du mal, Ichigo et Yhwach. L'auteur reste fidèle à une formule qu'il aura étiré avec délectation et savoir-faire au maximum en finissant sur de nouvelles explosions de puissance et en enchaînant les revirements classiques du *shônen*. Lecteurs et auteur ont probablement autant envie l'un que l'autre de changer d'air et de retrouver l'excitation de nouvelles prémisses sans pour autant bouder ce final, aussi emblématique du genre qu'il est possible de le faire.

ALEX MÉTAIS

BLEACH, T. 74
de Tite Kubo,
Glénat, 240 p. n&b, 6,90 €

KAZÉ KIDS

KAZE-MANGA.FR

DÉCOUVREZ LA NOUVELLE SAGA BEYBLADE...
3, 2, 1, HYPER-VITESSE !!

BEYBLADE BURST © 2016 Hiro MORITA/SHOGAKUKAN ©Hiro Morita; BBBProject, TV TOKYO © TOMY

Hiro Morita

BEYBLADE BURST™

UNE CARTE EXCLUSIVE OFFERTE !!
TOME 1 EN LIBRAIRIE
LE 13 SEPTEMBRE !

BEYBLADE BURST
sur votre tablette avec l'app

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

Million Yen Baby

Riku-Do, la rage aux poings **est un manga de boxe anglaise, un genre très populaire au Japon, nettement moins en France.** Ce titre dispose-t-il d'atouts particuliers qui feront de lui le champion de sa catégorie ?

RIKUDOU © 2014 by Toshimitsu Matsubara/SHUEISHA Inc.

Le premier chapitre de *Riku-Do* est fait pour marquer les esprits. Tout commence avec l'invective d'un yakuza chargé de recouvrer une dette d'argent et qui tambourine une porte fermée : « *Azami ! Ramène ton cul ici !!!* ». Ledit Azami n'est plus en mesure de répondre : il s'est pendu. Son fils Riku, battu à mort plus souvent qu'à son tour par ce défunt père autrefois tyrannique et ultra-violent, profite de la situation pour rétablir un peu la balance des coups reçus en se défoulant sur le cadavre suspendu et encore chaud du paternel. Plus impressionné par l'attitude du môme, qui vise instinctivement les points vitaux, que par le macabre de ce punching-bag humain, le yakuza improvise une leçon de boxe à son jeune élève, lui enseignant comment porter un « *jab* », un coup direct du bras avant, de façon plus efficace. La leçon sera très vite utile à Riku. Dès la scène suivante, le garçon est confié à sa junkie de mère, toxico au dernier degré et prête à toutes les humiliations pour obtenir sa dose de crack, chez qui le plus abject des dealers squatte, non sans laisser traîner dans un placard les restes en cours de décomposition du cadavre d'un enfant. Et comme ce dealer a l'intention d'augmenter son *death-rate* avec Riku, ce dernier va riposter en lui administrant le fameux jab appris quelques cases plus tôt, et achèvera le salopard à coups de cendrier. Vous l'aurez compris, *Riku-Do, la rage aux poings* est un titre intense, trash et violent. Qui, précision utile, vaut mieux que sa séquence d'introduction paroxystique mais plutôt surjouée.

PLAIES ET BOXE

Car à présent que les raisons de l'attachement de Riku à la boxe ont été clarifiées, le titre revient dans les clous du manga de sport, en commençant par la longue et indispensable phase d'entraînement : Riku a été confié aux bons soins de Baba, patron d'une salle de boxe un peu miteuse, mais entraîneur à la dure, avec des méthodes qui pour être un peu moyenâgeuses prouveront leur efficacité tout au long de la série. Autrefois, Baba avait élevé le yakuza usurier au rang de champion, et il fonde en Riku beaucoup d'espoirs. Mais il prend le temps de faire maturer le talent de son poulain, sans l'exposer trop vite au monde de la boxe, sans lui faire rencontrer d'autres boxeurs qui risqueraient de pervertir son talent naturel. Jusqu'au moment où Baba estime que le moment est venu de rentrer dans la partie… Riku parviendra-t-il à devenir boxeur professionnel ? Jusqu'où sa détermination et sa technique le porteront-elles ?

LES RACAILLES DU NOBLE ART

Un « noble art », la boxe ? C'est la vision pleine de bons sentiments qu'en donnent habituellement les mangas comme le classique *Ashita no Joe* ou l'infini *Ippo*. Dans *Riku-Do* au contraire, tout est glauque, ténébreux. L'auteur s'ingénie à valoriser ce sport par le biais des milieux interlopes et des quartiers mal famés où l'on croise petites racailles, prostituées, dealers, clodos et yakuzas. Aucun idéal de pureté dans ce titre : Riku n'est pas un innocent épris de justice, il considère la boxe comme sa seule façon de survivre dans un monde hostile où la violence est omniprésente – lui-même ayant commis un meurtre à mains nues quand il était enfant. Le dessin volontiers cru et brutal renforce cette atmosphère sombre pour un titre résolument adulte, sans atteindre la fascination malsaine qu'exerce le subversif *Coq de combat* d'Akio Tanaka. Au lieu de quoi, *Riku-Do* joue la carte de la rédemption par le combat. La magie du noble art, en somme.

JÉRÔME BRIOT

RIKUDOU © 2014 by Toshimitsu Matsubara/SHUEISHA Inc.

RIKU-DO, LA RAGE AUX POINGS, T.4

de Toshimitsu Matsubara, Kazé, 190 p. n&b, 7,99 €

© Masaya Hokazono © Yû Satomi, 2015 / HOME-SHA

CHERCHER LA PETITE BÊTE

La fin de *Nuisible*, série en trois tomes chez Kana, confirme les qualités d'une aventure bien pensée qu'il faut apprécier d'une traite comme un bon vieux film d'horreur aux étapes scénaristiques marquées.

Nuisible est une courte histoire débutant comme un récit de contamination à l'allure classique fort trompeuse tournant rapidement en thriller en huis clos, puis en récit d'horreur monstrueux. Cette valse des registres, exécutée avec aisance, est due à la singularité du duo derrière ce triptyque. Le scénariste Masaya Hokazono est habitué aux histoires rapides. C'est donc avec une plume plutôt assurée qu'il va raconter en creux l'histoire de Kikuko, jeune femme à la beauté fatale et aux attributs étrangement insectoïdes, de Ryoichi, lycéen que rien ne semble destiner aux attentions de la folle créature qui semble se rapprocher de lui et d'un Tokyo progressivement ravagé par une simili-plaie d'Égypte.

COCKTAIL HORRIFIQUE

Ces éléments s'entremêlent pour former un récit à l'ambiance et aux enjeux mouvants nous prenant efficacement à contrepied, aux pics d'intensité très variés oscillants entre suspense d'épouvante, stress d'angoisse et adrénaline d'action, dont la cohérence et la fluidité sont assurés par les traits presque griffonnés de Yû Satomi, illustratrice de talent qui s'essaye à son premier récit. On se souviendra d'un style similaire chez l'excellent *Freesia* (Kazé), qui jouait encore plus intensément sur la folie et les troubles de perception de la réalité que *Nuisible*, récit préférant panacher ces thèmes avec d'autres réflexions comme l'évolution provoquée et les limites psychologiques humaines. La série se termine avec ce troisième tome, ultime redirection de genre délectable et conclusion savoureuse aux conséquences rafraîchissantes.

ALEX MÉTAIS

NUISIBLE, T.3

de Masaya Hokazono et Yû Satomi, Kana, 208 p. n&b, 7,45 €

L'Île errante, T.1, de Kenji Tsuruta

Les océans entourant le Japon ne font plus fréquemment rêver les occidentaux en mal d'aventure. On y trouve pourtant de bien beaux environnements, de fameux mystères et une ambiance fabuleuse. C'est en tout cas ce que nous apprend cette série. Suite à la mort de son grand père et aux documents qu'il lui lègue, Mikura Amélia part à la recherche d'une île supposée se balader non loin des côtes tokyoïtes. Personne ne croit à son histoire. Il faut dire que les preuves n'abondent pas. Cela ne l'empêchera pas bien sûr de persévérer, nous révélant au passage des visuels maritimes emplis de douceur et d'une certaine mélancolie. Un fort beau voyage en perspective.

Ki-oon, 192 p. n&b, 15 €

ALEX MÉTAIS

Vigilante - My Hero Academia Illegals, T.1, de Hideyuki Furuhashi, Betten Court et Kohei Horikoshi

Et voilà, *My Hero Academia* sort son spin-off. *Vigilante* est toutefois aussi plaisant que son alter-ego pour super-héros professionnels, se concentrant sur une petite poignée de personnages aux pouvoirs balbutiants mais aussi avides de justice que les jeunes apprenants de la série d'origine. Écartés des circuits officiels, nos trois héros à la petite semaine et à la moralité parfois un peu trouble vont s'armer d'autant de courage qu'il en faut pour vider les rues des super-vilains dont les autorités ne peuvent s'occuper. Attention toutefois : sans cadre bien délimité, l'action individuelle peut mal tourner, et garder son cap dans la clandestinité ne sera peut-être pas si facile.

Ki-oon, 208 p. n&b, 6,90 €

AM

Gambling School, T.3, de Homura Kawamoto et Toru Naomura

Le lycée Hyakkaô accueille l'élite des adolescents japonais. Cependant, ici, seule la performance aux jeux de hasard compte. D'énormes sommes d'argent sont échangées quotidiennement. Si par malheur vous vous faites dépouiller, vous perdez tout statut. Arrive alors Yumeko, lycéenne à l'apparence candide. En apparence seulement, car elle se révèle être une joueuse redoutable. Après quelques défis mineurs, elle est maintenant confrontée au conseil des élèves, constitué des meilleurs joueurs de l'établissement. *Gambling School* est un thriller baroque très bien exécuté, dans le scénario comme dans le dessin.

Soleil Manga, 256 p. n&b, 7,99 €

THOMAS HAJDUKOWICZ

L'AMOUR, c'est mieux à trois

BYE BYE BROTHER © 2015 Rize Shinba/

Le triangle amoureux est une des pierres angulaires des comédies romantiques. Le manga *My Brother*, édité par Pika, remanie ce poncif, puisqu'un frère et une sœur vont se battre pour le cœur d'un jeune homme.

Depuis sa plus tendre enfance, Kotono vit dans l'ombre de son frère aîné, le beau et talentueux Yûga. Cependant, cela fait maintenant six ans que ce dernier est parti vivre au Royaume-Uni pour poursuivre ses études et commencer une carrière de traducteur. Pendant cette période de répit, Kotono a pu s'affirmer en tant que telle, et s'est rapprochée de Haru, l'objet de son affection. C'était évidemment sans compter sur le retour inopiné de Yûga à la maison. Découvrant que sa lycéenne de sœur est amoureuse, Yûga invite Haru pour le rencontrer et donner un coup de pouce à Kotono. Cependant, Yûga tombe lui aussi sous le charme du lycéen. Car au grand dam de sa sœur, Yûga est bisexuel. On va donc suivre le quotidien chamboulé de Kotono, contrainte de redevenir « la sœur de Yûga », et devant jouer des coudes pour devenir la copine de Haru.

BYE BYE BROTHER © 2015 Rize Shinba/ Kodansha Ltd.

SEXY SOCIALITE

Qu'on ne s'y trompe pas : *My Brother* est bien un *shôjo* manga – destiné à un lectorat d'adolescentes – et non du *boy's love* – manga où de jeunes hommes ont des relations homosexuelles. La confusion est facile, compte tenu du synopsis énoncé et du fait que Rize Shinba, la mangaka, s'est d'abord largement illustrée dans le *boy's love*.

Ici, l'orientation sexuelle de Yûga permet de jouer sur le cliché du triangle amoureux. De fait, la seule personne fondamentalement choquée par la bisexualité de Yûga est Kotono. Les deux personnages convoitant Haru, la jalousie de Kotono n'en devient que plus forte et plus drôle. En outre, tous les cœurs fondent sous le charme de Yûga : créateurs de mode britanniques, actrices hollywoodiennes, profs d'anglais japonaises, jeunes filles en fleur… Cette aura de perfection excessive rend le personnage plus comique qu'impressionnant.

Cependant, *My Brother* se focalise d'abord sur la relation entre Kotono et Haru. Le manga aborde les thèmes standards des *shôjo* de romance (et du roman d'apprentissage en général) : déclaration amoureuse, premier baiser, premier rendez-vous, sexualité, rapport aux parents… Dans les courts deux volumes que compte ce manga, on va voir Kotono évoluer et mûrir sur tous les plans.

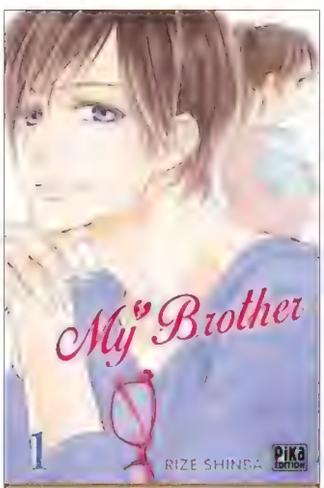
JOUER AVEC LES CODES

D'un point de vue graphique, *My Brother* tient également les promesses de ce que l'on attend d'un *shôjo* : trait incisif, personnages élancés, décors épurés, utilisation intelligente des trames. On n'en attend pas moins d'un auteur évoluant dans le manga depuis plus de 15 ans.

De fait, une nouvelle fois, Rize Shinba joue avec les différents codes de ses genres de prédilection pour divertir son public, comme elle l'avait fait avec ses deux autres mangas publiés en France, *Aijin Incubus* et *Ma copine est fan de yaoi*.

My Brother plaira donc évidemment aux fans de l'auteur et aux amateurs de *shôjo* en général, mais également aux lecteurs et lectrices à la recherche de comédies romantiques différentes.

THOMAS HAJDUKOWICZ



MY BROTHER, T.1 ET 2

de Rize Shinba,
Pika, 176 p. n&b, 6,95 €

Sa vie sexuelle

Jean-Louis Tripp ouvre au lecteur sa vie amoureuse et sexuelle. Sans concession, vive et crue, cette autobiographie est brillante et touchante.

En près de 300 pages – et ce n'est que le premier tome ! –, Jean-Louis Tripp raconte avec précision et recul les différentes étapes de son initiation à la sexualité, puis sa pratique de celle-ci. De l'adolescent fantasmant sur les filles aux premiers baisers et premiers amours, des plaisirs solitaires aux réjouissances collectives, des femmes aux hommes, il décrit et analyse ce qu'il a vécu, son état d'esprit d'alors comme ses interprétations d'aujourd'hui.

© Jean-Louis Tripp / CASTERMAN

FORCE ET ART DU RÉCIT

Excellent conteur, Tripp élabore un récit limpide ponctué de pauses qui offrent précisions et éclaircissements, parfois par le recours aux symboles. Cette construction, solide et souple, génère clarté et variété, maintenant constamment l'intérêt du lecteur. Elle permet également d'établir la bonne distance avec ce dernier : si, par son postulat (révéler, manifestement sans limite), ce témoignage est impudique, il se révèle surtout bienveillant, doux, cocasse et drôle. Tripp raconte les faits avec force détails, mais sans les appuyer. En se livrant sans fard et avec un sens de l'autoanalyse poussé, il conjugue ressentis bruts et force de la réflexion. Le dessin, au trait vif mais précis, évolue sur le fil entre réalisme et caricature. Il fait ressortir l'humour et l'autodérision sans diminuer les aspects touchants comme sombres du récit.

Avec *Extases*, Tripp apporte une belle pierre à l'édifice toujours plus vaste et riche de l'autobiographie en bande dessinée.

BORIS HENRY

⇨ **EXTASES, T. 1**
de Jean-Louis Tripp,
Casterman, 280 p. n&b, 22 €

Salade romaine

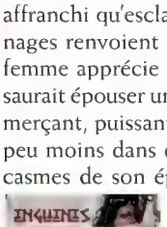
Beaucoup plus osé que *Murena*, moins sérieux qu'*Alix*, *Inguinis* revisite la Rome antique, mais l'album ne se contente pas pour autant d'enfiler orgies et scènes de cunnilingus.

© Katia Even et Nicolas Guenet / TABOU

La totalité des positions et des pratiques montrables (ni pédophilie, ni zoophilie) ayant déjà été déclinée dans la bande dessinée, suivant l'exemple de la production vidéo spécialisée, les seuls discernements majeurs sont le cadre et la qualité des scènes tout public, celles où les protagonistes sont habillés et discutent pour faire avancer l'intrigue.

HIÉRARCHIE

À Rome, mieux vaut être patricien que plébéien, affranchi qu'esclave. Les conditions des personnages renvoient à cette hiérarchie, donc si une femme apprécie les élans de son amant, elle ne saurait épouser un ancien esclave. Un riche commerçant, puissant dans l'exercice du pouvoir, un peu moins dans d'autres, doit supporter les sarcasmes de son épouse. Une sculptrice grecque mène l'enquête sur l'assassinat de son père. Les dialogues pleins d'humour sont remarquablement troussés, et on a droit à une séquence mémorable d'orgie.



MICHEL DARTAY

⇨ **INGUINIS**
de Katia Even et Nicolas Guenet,
Tabou, 48 p. couleurs, 15 €

Belzeba
Un superbe album culte
BELZEBA
La fille de Satan
978-2-35954-113-7
368 pages N&B – 19 €
Dans les bacs
INGUINIS
Bienvenu à l'époque où la sexualité n'avait pas beaucoup de Tabous !
INGUINIS (1)
L'esclave du Panthéon
978-2-35954-118-2 – 48 pages couleurs – 15 €
Bientôt dans les bacs
RAULO CACERES
LÉGENDES PERVERSES
Un voyage dont on ne revient pas indemne !
LÉGENDES PERVERSES
978-2-35954-104-5 – 96 pages N&B + 8 pages en couleurs
19 €
Bientôt dans les bacs
Tabou BD
la bande dessinée sans interdit
www.tabou-editions.com
Contactez-nous dès maintenant : 01 64 24 70 38
Diffusion : CED-CEDIF — Distribution : DILISCO

Le Petit Spirou
de Nicolas Bary

Les tabous enfantins liés à l'éveil de la sexualité avaient assuré les meilleurs gags de la série *Le Petit Spirou*. En ce sens, les courtes saynètes concoctées par Tome et Janry étaient des merveilles d'efficacité et le passage au récit long qu'implique une adaptation cinéma ne se fait pas sans heurts. Toutefois, on ne peut pas enlever un effort réel d'ambition visuelle de la part de Nicolas Bary ainsi que ses choix de casting avisés. On pense notamment à Philippe Katerine, hilarant dans la peau de l'abbé Langelusse fervent homme d'Église quoique taraudé par des désirs de musique métal.
Sortie 27 septembre

JULIEN FOUSSEREAU

Des trésors plein ma poche
collectif

Compilation de courts-métrages distribués par Folimage, *Des trésors plein ma poche* s'articule autour de six œuvres essentiellement en provenance de Russie, dont le fil conducteur serait un goût prononcé pour la musique classique et un message d'entraide et de solidarité. On appréciera le goût de ces petites pastilles réalisées en animation traditionnelle ou en papier découpé à destination des tout-petits, avant d'affirmer que *Le Nuage et la Baleine* d'Alena Tomilova est la petite pépite, avec ses aquarelles naïves dominées par les teintes azur, de cette sélection qui venait du froid.
Sortie 27 septembre

JF

Picnic

Un bel homme, victime de ses choix de vie par trop impulsifs, retourne dans son Kansas natal avant de s'éprendre de la plus belle femme de la communauté. Adaptation d'une pièce culte de Broadway, *Picnic* est l'incarnation du mélodrame fataliste porteur d'un regard ambivalent sur les mœurs du sud des États-Unis. *Picnic* démarre comme un conte de fées dans les années 50 prospères avant d'être envahi par une noirceur étouffante. À travers les tourments de William Holden et Kim Nowak, impériaux, il y a une authentique charge sur les rapports de classe, les tiraillements entre désir et devoir, qui font de *Picnic* une perle à redécouvrir.
Un Blu-ray Carlotta

JF

© Gebeka Films

Arthur De Pins se charge lui-même de porter à l'écran *Zombillénium*, sa série phare. Grâce à de menus aménagements plutôt futés, cette adaptation fonctionne avec souplesse sans trahir les thématiques sociales chères à De Pins. Pari tenu.

Arthur De Pins n'était pas un débutant lorsque *Zombillénium* parut dans *Spirou*. Mais ce postulat d'un parc d'attractions dans le bassin minier nordique axé sur l'horreur et les sensations fortes, abritant des créatures démoniaques salariées de force par le Diable en personne dans une logique capitaliste, constituait un prolongement des préoccupations socio-économiques en gestation dans *La Révolution des crabes*, son hilarant court-métrage de 2004. Avec un tel passif entre illustration et animation et surtout la griffe de De Pins évacuant le classicisme graphite / encre de Chine pour privilégier les outils numériques – la série *Zombillénium* fut réalisée sur le logiciel Illustrator, pour rappel –, tout concourait à ce que le bestiaire horrifique et haut en couleurs du parc d'attraction connaisse les joies du mouvement. En cela, le clip *Nameless World* du groupe Skip The Use réalisé par De Pins lui-même faisait office de bande-annonce avant l'heure dans la mesure où il animait les premières images de *Gretchen*, le premier tome de *Zombillénium* chez Dupuis.

CONTRAT À DURÉE ÉTERNELLE

Ainsi, le cadre général ne change pas. Tout juste si les rouages de l'appareil ne sont pas quelque peu modifiés. Le nouveau venu, celui par lequel le lecteur s'identifiait afin de découvrir en même temps que lui le microcosme Zombillénium, a changé d'identité. Aurélien Zahner, perdant cocufié par sa femme et braqueur de PMU du dimanche, laisse place à Hector Sachs, agent tatillon de contrôle des normes de sécurité. Agacé par sa fille obsédée par l'envie de visiter le parc, ce dernier fouine un peu trop dans les coulisses au point d'en voir trop et de signer malgré lui un CDE, contrat à durée éternelle : à savoir, passer de vie à trépas, avec métamorphose monstrueuse et job à Zombillénium à la clé. Le cheminement demeure néanmoins le même, entre dépression, résignation et acceptation de son statut sur fond d'exploitation des masses aussi damnées que laborieuses.

FRÉMIR OU SÉDUIRE

Arthur De Pins, secondé par Alexis Ducord, ne laisse heureusement pas de côté la grande idée de sa série : l'allégorie du monde de l'entreprise et de la lutte des classes à travers la hiérarchie des monstres au sein de Zombillénium. Les vampires se taillent la part du lion et récoltent la gloire, tandis que les morts-vivants sont considérés comme des moins que rien. De Pins et Ducord font sur ce point une pierre deux coups en taclant crânement la revisite du mythe vampirique glamour, scintillant et romantique à la *Twilight*, avant de brocarder les méthodes du capitalisme actionnarial via les saillies ironiques de Sirius Jefferson, le squelette délégué syndical. *Zombillénium* se pose comme un volet d'exposition réussi à même de séduire les néophytes tout comme les connaisseurs trop contents de voir Gretchen, Sirius, Francis Von Bloodt ou Aton prendre vie grâce à un casting vocal irréprochable. Pourvu que le succès soit au rendez-vous pour que De Pins remette le couvert et étende ultérieurement cet univers drôle et inquiétant où les vivants au chômage jalousent ces morts condamnés à trimer pour l'éternité… ou quand la nature expansionniste du capitalisme se confond avec l'accumulation des âmes d'un gérant diabolique.

JULIEN FOUSSEREAU

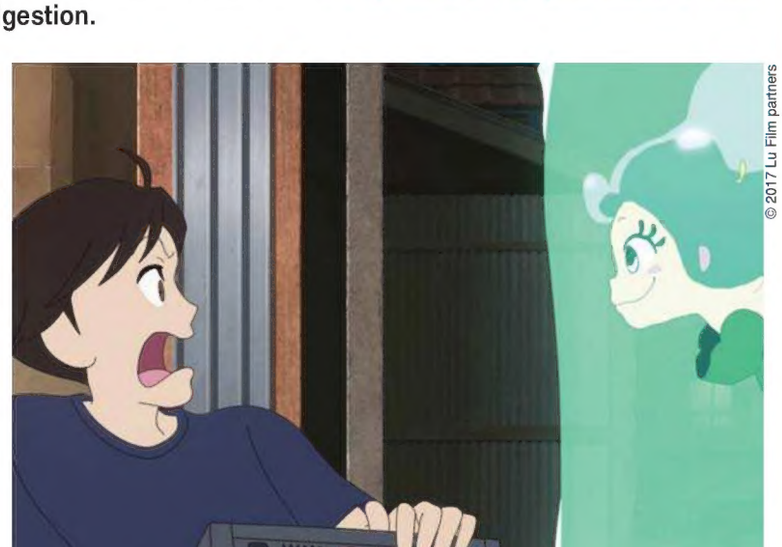
ZOMBILLENIUM

d'Arthur De Pins
et Alexis Ducord,
film d'animation, 1h18
Sortie le 18 octobre 2017

LE KLAXON DE LA SIRÈNE

Auréolé du Cristal du meilleur long-métrage lors de la dernière édition du Festival d'Annecy, *Lou et l'île aux sirènes* s'apparente à un poisson mutant avec trop de chair et pas assez d'arête centrale. Et un risque réel d'indigestion.

Associer la figure de la sirène et l'animation japonaise conduit inévitablement à *Ponyo sur la falaise* d'Hayao Miyazaki. Ce qui n'est pas rien. Cela ne semble pourtant pas avoir freiné les ardeurs de Masaaki Yuasa. Un sacré client, ce Yuasa, tant il avait laissé les amateurs d'animation made in Japan totalement hagards après le choc esthétique et thématique de *Mind Game* en 2004. Immédiatement adulé par des radicaux comme Bill Plympton et Satoshi Kon, *Mind Game* s'apparentait à un crochet du droit par la nature de son trip allant d'une rencontre avec Dieu suite à un coup de feu tiré dans un anus (sic) à une bisbille avec des yakuzas sur fond de coupe du monde de football, en passant par les entrailles d'une baleine géante. Le tout baignait dans un patchwork stylistique aussi hétéroclite que déstabilisant dans son goût pour la difformité et les angles disgracieux. Bref, avec un pedigree pareil, l'attente d'un nouvel opus de Yuasa en faisait saliver plus d'un. De là à l'imaginer tâter du récit familial…


© 2017 Lu Film partners

LE RYTHME DANS L'ÉCAILLE

Abandonné par sa mère, Kai, ado taciturne et programmateur de beats sur son portable à ses heures perdues, s'ennuie ferme dans sa ville portuaire et reculée. Son père et son grand-père voient d'un mauvais œil ce talent musical et prient pour qu'il n'embrasse pas une carrière de beatmaker. Après s'être fait prier comme une diva pour rejoindre le groupe de Kunio et Yuho, il croise la route d'une sirène nommée Lou qui, par les sonorités alléchée, se sent pousser des gambettes et l'envie de chansonnette… Des perles animées ont démarré avec des postulats encore plus improbables après tout. Seulement, le problème principal de *Lou et l'île aux sirènes* réside dans le fait que le récit n'a de cesse de s'éparpiller par la suite, avec des arcs et des intrigues secondaires sous-développées avant un bâclage dans la dernière partie.

TURBOT SOUS MÉTAMPHÉTAMINE

Le reproche adressé est limpide et s'explique sans doute par la décennie séparant *Mind Game* de *Lou et l'île aux sirènes* au cours de laquelle Masaaki Yuasa est loin d'avoir chômé dans le registre de la série télévisée avec des sacrés morceaux comme *Kaiba*. La série autorise des développements et des chemins de traverse pour donner chair à son univers et ses protagonistes le peuplant, quand le long-métrage contraint à ne retenir que la substantifique moelle. Et *Lou et l'île aux sirènes* porte trop souvent les stigmates de cette difficulté à élaguer. On regrettera d'autant plus cet état de fait dans la mesure où la direction artistique très singulière et mutante du film est là pour nous rappeler la propension de Masaaki Yuasa à varier les registres stylistiques pour créer de puissants effets de contraste entre rondeur des traits, trouées fauvistes, fluidité des mouvements et exagérations cartoonesques lors des passages dansés. Pourvu qu'il fasse le distinguo entre exaltation et frénésie ultérieurement.

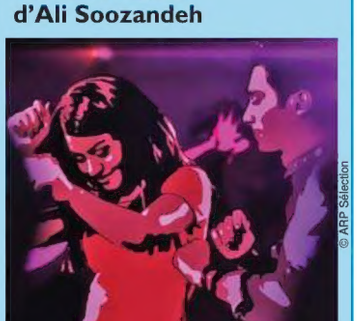
JULIEN FOUSSEREAU

© 2017 Lu Film partners

LOU ET L'ÎLE AUX SIRÈNES

de Masaaki Yuasa,
film d'animation, 1h52
En salles

Téhéran Tabou d'Ali Soozandeh


© ARP Sélection

Présenté à Cannes, *Téhéran Tabou* s'est taillé une réputation par son désir d'en découdre avec l'hypocrisie de la République Islamique d'Iran. Ali Soozandeh s'y attèle de la plus étonnante des manières, puisque *Téhéran Tabou* est un film d'animation utilisant la technique de la rotoscopie qui consiste à filmer en prises de vue réelles des acteurs avant de recueillir leurs contours et leurs mouvements dans le but d'accentuer le réalisme… Pas si étonnante que cela, à bien y réfléchir. Il serait aisé de dresser un parallèle avec *Valse avec Bachir*, mais il serait erroné. Car son recours dans le chef-d'œuvre d'Ari Folman servait intelligemment à brouiller les pistes entre documentaire et fiction. Son rôle était multiple également puisque l'animation s'envisageait autant comme un bouclier face à l'expérience traumatique que comme un déclencheur du refoulé sur le point de remonter à la surface du conscient.

Dans le cas de *Téhéran Tabou*, la justification du procédé est beaucoup plus prosaïque, puisqu'elle autorise à raconter les interdits d'une société iranienne dans un Téhéran recréé en studio sans être inquiété par la surveillance de masse et à ajouter une couche d'anonymat pour ses protagonistes (Ali Soozandeh vit en Allemagne). À travers les déboires de trois femmes et d'un jeune musicien sans le sou, *Téhéran Tabou* épingle la schizophrénie d'une société iranienne dont l'insupportable patriarcat agit comme un lent poison.

Certes, Ali Soozandeh n'est pas Jafar Panahi ou le regretté Abbas Kiarostami dont les trouées poétiques de leurs plus beaux films agissaient comme une contestation chargée d'espérance. Oui, il n'échappe pas toujours au syndrome « film-dossier » lourdement didactique dans la construction de son récit. Pourtant, il parvient souvent à traduire à l'écran l'effrayant basculement du quotidien sans histoire vers l'enfer pseudo-moral pour des envies de rigolade potache, de désirs charnels. Pour de simples pulsions de vie dans un magma humain persan aux pieds des magnifiques monts Elbourz devenus les remparts d'une prison à ciel ouvert.

Sortie le 8 octobre

JULIEN FOUSSEREAU

Ever Oasis
Nintendo

© Nintendo

Dans un monde imaginaire aride, un personnage créé selon vos désirs doit créer des oasis et assurer leur intendance… *Ever Oasis* est un accouplement étrange de simulateur de vie en communauté à la *Animal Crossing* et d'*action-RPG* façon *Zelda*. Mignon, il s'adresse clairement aux néophytes des deux genres susnommés tant le volet gestionnaire ne vole pas bien haut, et les donjons seront loin d'engendrer des nœuds au cerveau. *Ever Oasis* donne cette impression persistante d'être un assemblage un peu maladroit de jeux autrement meilleurs que l'on privilégiera pour des sessions courtes à condition de ne pas être trop regardant envers une caméra parfois mal réglée.

Disponible sur Nintendo 3DS

JULIEN FOUSSEREAU

Splatoon 2
Nintendo

Incontestablement une des meilleures nouvelles licences développées par Nintendo, *Splatoon* n'eut pas la chance de rencontrer son public sur Wii U. À l'instar de *Mario Kart 8 Deluxe*, on s'attendait à ce que les calamars rois du paintball pointent à nouveau le bout de leurs ventouses sur Switch… mais pas forcément que le titre s'appelle *Splatoon 2* dans la mesure où le cœur du *gameplay* tient moins du bouleversement que des menus réajustements. Les nouvelles attaques spéciales spectaculaires comme le choc chromatique ou le mode horde dénommé « Salmonoboss » sauront rebattre les cartes d'un titre fortement apprécié pour sa nervosité et ses mises à jour régulières.

Disponible sur Nintendo Switch

JF

Cars 3 : Course vers la victoire
Warner Bros. Interactive

Si une éventuelle passion pour le dernier épisode de la saga *Cars* est telle que l'envie de prolonger l'expérience sur consoles est intenable, le risque d'en être pour ses frais est réel. En revanche, quiconque est en recherche d'une alternative décente à *Mario Kart* saura trouver son plaisir dans *Cars 3*, grâce à une courbe de difficulté plutôt bien gérée et une ambiance familiale sympathique. Car, non content d'être un titre correct, *Cars 3* se révèle incroyablement beau et fidèle à la charte graphique conçue par le studio à la lampe de bureau.

Disponible sur PS4, Xbox One, Nintendo Switch

JF

© Daedalic Entertainment

LE TEMPS DES CATHÉDRALES

Immense succès littéraire, *Les Piliers de la Terre* de Ken Follett passe à la moulinette du *point and click* épisodique sous la houlette du studio allemand Daedalic Entertainment. Ce dernier s'en sort habilement grâce à son savoir-faire visuel reconnu en dépit d'un rythme qui ne fera pas l'unanimité.

Ken Follett avait connu le succès public assez rapidement dans sa carrière d'auteur, mais il entra définitivement dans une autre dimension avec *Les Piliers de la Terre*. Le trousseur de thrillers efficaces surprenait en se lançant dans un roman historique situé dans l'Angleterre du XII[e] siècle. Sa description des temps médiévaux particulièrement rudes séduisit au-delà de son lectorat habituel par son récit entremêlant les luttes de pouvoirs avant l'Anarchie, la guerre civile anglaise, le développement du Gothique et un sens fort du romanesque. *Les Piliers de la Terre* s'écoula à plus de 18 millions d'exemplaires et, surtout, donna lieu à une foultitude d'adaptations dérivées, telles une anthologie télévisée et une comédie musicale. Il est amusant de constater que l'Allemagne soit un des pays ayant réservé un accueil suffisamment enthousiaste aux *Piliers de la Terre* pour commercialiser deux jeux de société. Le jeu vidéo n'était donc qu'une question de temps…

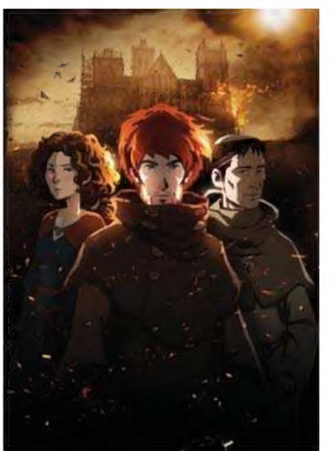
KINGSBRIDGE À L'HEURE GERMANIQUE

… Le studio allemand Daedalic Entertainment se charge donc d'injecter une dose d'incertitude interactive dans les destinées de Philip de Gwynedd, Jack Jackson, Aliena de Shiring dans le comté de Kingsbridge. Tout comme dans le roman, le jeu s'ouvre sur un accouchement en milieu hostile et rend justice à la rudesse d'un temps reculé. Daedalic Entertainment fait montre de révérence vis-à-vis du matériau d'origine. Et ceux qui auront su se passionner pour les bâtisseurs de cathédrales seront en terrain connu. *Les Piliers de la Terre* selon Daedalic Entertainment respire le travail soigné avec une direction artistique somptueuse. Les fresques décoratives peintes à la main ébahissent plus souvent que d'ordinaire tandis que le *character design* avisé des protagonistes participe à l'immersion et l'implication, malgré des animations parfois un peu raides trahissant le budget limité d'une telle production. Heureusement, ce point se voit contrebalancé par des cinématiques dignes d'un dessin animé. Bref, du Daedalic Entertainment pur jus, avec ses forces et ses faiblesses.

TAPISSERIE INTERACTIVE

Loin de jeter l'opprobre sur le studio hambourgeois, il faut néanmoins être lucide : depuis sa fondation il y a 10 ans, Daedalic Entertainment a su s'appuyer sur un visuel nettement au-dessus de la moyenne dès *A New Beginning*. En revanche, leur *game design* un poil scolaire a trop souvent peiné à rivaliser avec les cadors que furent LucasArts ou Sierra à l'époque de l'âge d'or du *point and click*. À ce titre, *Deponia*, leur meilleure saga, n'arrivait pas à la cheville d'un parcours d'énigmes environnementales imaginé par un Tim Schafer en petite forme. Sur ce point, *Les Piliers de la Terre* ne s'embarrasse même plus avec des casse-têtes : l'essentiel de l'interactivité et de l'avancée narrative se fait au gré de dialogues, de dons d'objets collectés et de brèves actions contextuelles avec bouleversements (plus ou moins) limités sur le récit, à la manière des titres développés par Telltale Games. De ce dernier, Daedalic reprend également la formule d'une sortie épisodique (les deux autres tomes paraîtront dans les mois à venir). C'est pourquoi *Les Piliers de la Terre* s'adressera davantage aux familiers de l'œuvre de Ken Follett et ceux en manque de dessin animé interactif, guère effrayés par un rythme prenant plutôt son temps… à la respiration moyenâgeuse.

JULIEN FOUSSEREAU



LES PILIERS DE LA TERRE (ÉPISODE 1)

Daedalic Entertainment
Genre : point and click
Disponible sur PC, Mac, PS4 et Xbox One

SURVIVREZ-VOUS À L'ENFER DU LYCÉE ?

29 SEPTEMBRE 2017

RÉSERVEZ MAINTENANT

Plus d'informations sur *danganronpa.us/v3fr/*

PS4 PSVITA

16+ www.pegi.info

PROVISOIRE

© Spike Chunsoft Co., Ltd. All Rights Reserved. Licensed to and published by NIS America Inc. "DANGANRONPA" is a registered trademark of Spike Chunsoft Co., Ltd..
All rights reserved. "PlayStation", "PS4" et "PS VITA" sont des marques commerciales ou déposées de Sony Computer Entertainment Inc.
Toutes les autres marques appartiennent à leurs propriétaires respectifs.

NIS America

CORBEYRAN & JORGE MIGUEL

LES DÉCASTÉS D'ORION

TRAHIS, DÉCHUS, ILS N'ONT PLUS RIEN À PERDRE...

Kohlen a été trahi et décasté, il mène désormais une existence de fugitif et de paria. Mais sa rencontre avec une femme venue des étoiles bouleverse à nouveau sa vie...

SÉRIE COMPLÈTE

LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS